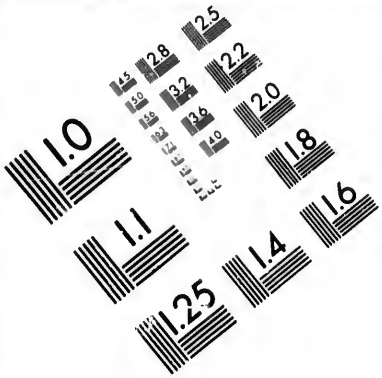


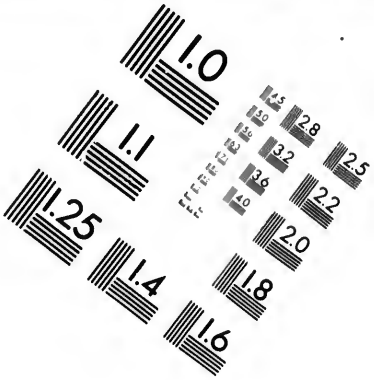
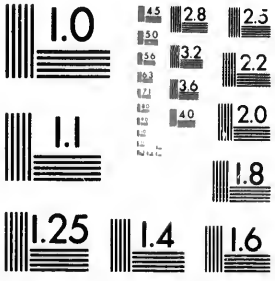
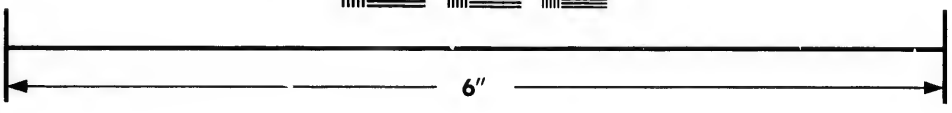
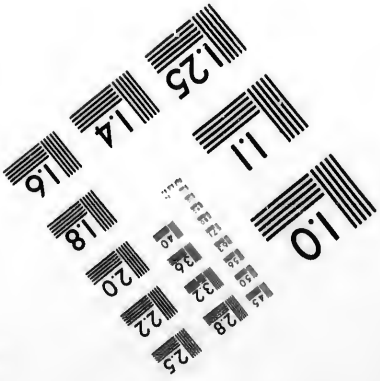


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.1
2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

CIHM/ICMH Microfiche Series.

CIHM/ICMH Collection de microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions

Institut canadien de microreproductions historiques

1980

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☐ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☑ This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

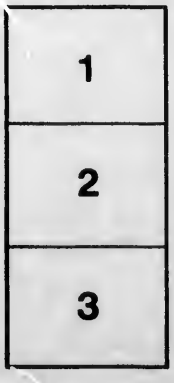
Bibliothèque nationale du Québec

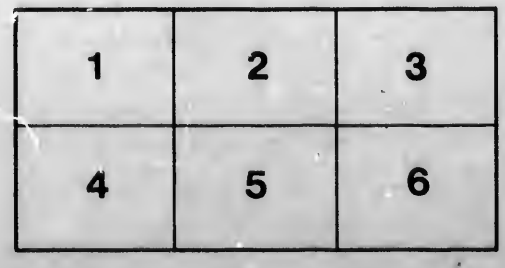
The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:





L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

SOUVENIR

DE LA

REUNION GENERALE

DES

ELEVES du SEMINAIRE de St. HYACINTHE

LES 25 ET 26 JUIN 1878

ST. HYACINTHE :

DES PRESSES À POUVOIR DU 'COURRIER DE ST.HYACINTHE.'

1878.

LE
3
S4k B6
Ts

B. Q. R.
NO. 5518

S 373.714
H 989

LA REUNION GENERALE

DES

ELEVES du SEMINAIRE de St. HYACINTHE

Le "Pionnier de Sherbrooke" exprimait il y a déjà quelques années, l'espoir qu'une réunion générale des élèves du Séminaire de St. Hyacinthe aurait lieu avant longtemps, et cette feuille, rédigée alors par M. Chs. Bélanger, ancien élève de St. Hyacinthe, conjointement avec M. H. C. Cabana, exposait quelques uns des motifs qui rendent désirables des réunions de cette nature.

Ces paroles n'étaient que l'expression publique de sentiments et de désirs depuis longtemps nourris dans bien des cœurs et exprimés dans les conversations intimes. Nous nous rappelons que, plusieurs fois, aux Etats-Unis, dans le Haut-Canada, en différents endroits de la Province de Québec, nous avions entendu ces paroles : "Est-ce que les écoliers de St. Hyacinthe n'auront pas une réunion générale ?"

La grande et belle fête de Nicolet, en 1866, un peu plus tard celle de Ste. Thérèse, n'ont pas peu contribué à rendre ces désirs plus ardents, à mûrir les plans que plusieurs esprits entreprenants avaient déjà conçus et à hâter l'exécution d'une entreprise que tant de cœurs aidaient déjà de leurs vœux.

Cette réunion s'est faite : la vaste enceinte du collége, les bosquets, la cour, le jeu de balle, répètent encore les échos de la joie franche, du bonheur sans mélange, qui ont caractérisé cette fête de famille.

"*Hæc olim meminisse juvabit*" — Pour fixer les souvenirs du 25 et du 26 juin, on a demandé qu'un *compte-rendu* en fût donné. Le voici ; c'est plutôt un procès-verbal ; on était en droit d'attendre autre chose, mais l'auteur déclare humblement n'avoir pu faire mieux.

AVANT LA FETE.

Le 29 Octobre 1877, M. Joachim Primeau, curé de Boucherville, arrive au Collège, et dit en entrant : " Il ne s'agit pas de remettre la réunion d'année en année, il n'y aura jamais de meilleur temps. Demain, il y a bon nombre de prêtres réunis chez le curé de l'Ange-Gardien ; j'y vais, *vous* y serez, et *vous* aussi..... Nous allons marcher."

Le lendemain, l'assemblée eut lieu, et la boule, lancée par le bras vigoureux du curé de Boucherville, commença à rouler. En effet, le 30 Octobre, il y avait vingt-cinq prêtres, anciens élèves de St. Hyacinthe, réunis chez M. le curé de l'Ange-Gardien, à l'occasion d'une cérémonie religieuse. Or, voici ce que nous lisons dans les *procès-verbaux* des préparatifs de la grande fête :

" A une assemblée d'anciens élèves du Séminaire de St. Hyacinthe, au nombre d'environ vingt-cinq, tenue dans le presbytère de la paroisse de l'Ange-Gardien, comté de Rouville, le trente Octobre courant, dans le but de commencer l'organisation d'une réunion de tous ceux qui ont étudié dans le dit Séminaire de St.Hyacinthe, le Rév.M.Provençal, chanoine honoraire, curé de St. Césaire, a été élu unanimement président, et le Rév. C. St. Georges chanoine honoraire, curé de St. Athanase, secrétaire.

L'assemblée étant ainsi constituée, le Rév. M. Elphège Gravel, curé de St. Damien de Bedford, propose, secondé par le Rév. N. Gauthier, curé de St. Damase :

Qu'il soit nommé un comité composé du Tr. Rév. Alp. Gravel, V. G., et des RR. Paul Leblanc, chanoine de Montréal, A. O'Donnell, chanoine, curé de St. Denis, Amédée Dumesnil, professeur de philosophie au Séminaire de St. Hyacinthe, Ferdinand Ouellette, curé de Maidstone, Prov. Ont., Joachim Primeau, curé de Boucherville, Patrick Strain, curé de Lynn, Mass., E. U., F. X. Bouvier, curé de Salmon Falls, N. H., E. U., C. A. Desnoyers, curé de St. Pie, C. St. Georges, curé de St. Alexandre, le chevalier Clément Vincelette, de Québec, G. S. Leclere, M. D., Secrétaire du Conseil d'Agriculture, P. Boucher de La Bruère, M. C. L., et C. Bélanger, avocat de Sherbrooke, avec liberté de s'adjoindre d'autres membres ; et que le secrétaire adresse la présente résolution aux membres absents de ce comité, les priant de s'assembler, (ceux qui le pourraient facilement) jeudi, le huit novembre prochain, à une heure P. M., dans le palais épiscopal de St. Hyacinthe, pour travailler à l'organisation de cette réunion de famille.

Adopté à l'unanimité.

Signé J. A. PROVENÇAL, PTRE., PRÉSIDENT.
C. ST. GEORGES, PTRE., SECRÉTAIRE.

30 Octobre 1877.

Presbytère de L'Ange-Gardien, }
Comté de Rouville. }

Le comité se mit à l'œuvre. Voici le procès-verbal de la première assemblée.

Première Assemblée du Comité.

Suivant la résolution passée le 30 Octobre dernier, à une réunion d'anciens élèves du Séminaire de St. Hyacinthe, nommant les membres d'un comité pour préparer et parfaire l'organisation d'une grande fête de famille, ou réunion de tous les élèves du dit Sémi-

naire, avec pouvoir d'ajouter à leur nombre et priant ce comité de s'assembler à l'Evêché de St. Hyacinthe, le 8 Novembre suivant, le dit comité ainsi nommé s'est réuni aux lieu et temps susdits.

Le Revd. P. Leblanc, ptre., chanoine, de Montréal, ayant été nommé président de cette assemblée, et le Revd. C. St. Georges, secrétaire, il fut successivement résolu :

1. Le Très Rev. J. A. Gravel, chanoine, V.G., est nommé président du comité, et le Rev. P. Leblanc est nommé vice-président.

2. Le président et le vice-président rempliront les fonctions de trésoriers.

3. MM. P. B. de LaBruère, et A. Dumesnil, prêtre, seront secrétaires conjoints.

4. Monsieur le président du comité est prié de demander aux Messieurs du Séminaire leur agrément à la réunion projetée.

5. Les anciens élèves dont les noms suivent, sont adjoints au comité :

P.Bachand, M.P.P., St.Hyacinthe ; Félix Marchand, M.P.P., St. Jean ; Michel Mathieu, M.P.P., Sorel ; Rev. G. Chevrefils, curé de Ste. Anne, Bout de l'Isle ; Adolphe Levêque, architecte, de Montréal ; Henri Parent, ingénieur civil, d'Ottawa ; Ls. Tranchemontagne, marchand, de Berthier en Haut ; Ferdinand Gagnon, agent d'immigration, Worcester, Mass, E.U.

6. Une lettre circulaire sera au plustôt préparée par les secrétaires, et de suite imprimée, pour être adressée à tous les anciens élèves du séminaire de St. Hyacinthe, exposant :

—Le projet de réunion.

—La réalisation de ce projet, décidée pour l'été prochain, à la veille des vacances.

—La même lettre indiquant les résolutions principales, adoptées aux assemblées du 30 octobre et du 8 novembre.

—Que ce projet a l'agrément cordial de tous les membres actuels du séminaire.

—Que tous ceux qui recevront la circulaire, ou apprendront d'autre source cette agréable nouvelle, sont priés d'en avertir leurs confrères dont l'adresse et la résidence peuvent être ignorées des secrétaires.

—Que pour célébrer dignement cette fête de famille, il convient de présenter au séminaire un *souvenir* en rapport avec le nombre des élèves, leur estime, affection et gratitude.

—Que le comité a sous considération divers projets, mais qu'avant de donner aucune commande, et pour régler certains points importants, le dit comité a besoin de savoir, d'ici au commencement de janvier, les noms de ceux qui se proposent d'assister à la fête, ainsi que le montant approximatif de leur souscription.

—Que pour faciliter et accélérer l'obtention de cette fin, tout élève pourra s'adresser à un membre quelconque du comité.

—Que les membres du dit comité sont priés de faire rapport au président ou au vice-président, et de verser sans retard entre leurs mains tout montant de souscription.

—Que l'époque précise de la *réunion* et autres détails seront réglés plus tard et communiqués en temps utile.

—Qu'enfin, le comité espère que chacun travaillera de tout cœur à répandre la bonne nouvelle et à faire réussir la grande fête.

Les traits principaux de la circulaire ayant été ainsi exposés et acceptés, il est résolu que dans le cours de janvier prochain se tiendra une assemblée du comité, et que, sur ordre du président, avis du lieu et de la date de la dite assemblée sera donné à temps par les secrétaires aux divers membres du comité.

Evêché de St. Hyacinthe, ce 8 novembre 1877.

Signé, J. A. GRAVEL, Ptre., chan., V.G.
A. DUMESNIL, Ptre., Sec., conjoint.

Le lendemain, Mgr. Raymond, Supérieur du Séminaire, recevait la lettre suivante :

Evêché de St. Hyacinthe, 9 Novembre 1877.

Mgr. Raymond,
Séminaire.

Monseigneur,

Plusieurs amis ont conçu la belle idée d'une réunion de tous les anciens élèves du Séminaire. Un comité d'organisation dont j'ai l'honneur d'être le président, a même été constitué à c. effet. Avant de procéder plus activement à l'organisation de la fête, je prends la liberté de vous demander si les Messieurs du Séminaire auront pour agréable cette démonstration qui ne serait que la faible expression de notre bon souvenir, de notre respect filial et de notre entier dévouement.

Je vous prie d'agréer, Monseigneur,
l'hommage du plus profond respect avec lequel
J'ai l'honneur d'être,
De Votre Seigneurie,
et de tous les membres du Séminaire
le très-humble et dévoué serviteur,

J. A. GRAVEL, PRETRE, V. G.

M. le Supérieur du Séminaire s'empresse de répondre : voici sa lettre :

Séminaire de St. Hyacinthe, 10 Novembre 1877.

Très-Révérend M. Gravel V. G.,
Evêché.

Monsieur le Grand Vicaire,

Vous m'informez que des amis de notre maison ont constitué un comité d'organisation dans le but

d'amener une réunion de tous les anciens élèves du Séminaire ; et vous me demandez si ce projet nous est agréable.

Je suis heureux de vous répondre que nous regarderions la réalisation de ce dessein comme bien glorieuse et bien flatteuse sous tous rapports pour notre institution ; que nous y concourrons de tous nos efforts, et que nous sentons une vive reconnaissance pour ceux qui ont conçu cette idée et qui travaillent à en assurer le succès.

Agréez, Monsieur le Grand-Vicaire,

l'expression de mon respectueux dévouement,

Votre très-humble serviteur,

J. S. RAYMOND,

Sup. Sém., St. Hyacinthe.

Ces préliminaires posés, rien n'empêchait le comité de faire connaître publiquement le *projet de réunion*. Au reste, la chose commençait déjà à s'ébruiter, et l'on attendait avec impatience, l'annonce *officielle*. Elle parut le 15 Novembre 1877, et, comme pour les autres documents officiels, nous croyons devoir la reproduire ici, *ad perpetuam rei memoriam*.

PROJET DE REUNION DES ELEVES DU SEMINAIRE DE ST. HYACINTHE.

La réunion, dans une grande fête de famille, de tous les élèves anciens et nouveaux du Séminaire de St. Hyacinthe, depuis si longtemps désirée, va enfin recevoir sa réalisation. Avant que la présente année scolaire ne soit close, notre *Alma Mater* accueillera dans son sein tous ses enfants aujourd'hui dispersés aux quatre vents de la terre. Oh ! l'heureux jour pour tous les membres de notre nombreuse famille, si profondément attachés de cœur au berceau commun de notre Education !

Le projet de cette réunion, souvent rêvée par chacun de nous, a enfin été arrêté dans une assemblée d'anciens élèves, tenue en la paroisse de L'Ange-Gardien, le 30 Octobre dernier. Le comité nommé alors pour préparer la fête, et en assurer le succès, s'est réuni le 8 Novembre suivant à St. Hyacinthe. Il a complété son organisation intérieure en s'adjoignant de nouveaux membres et en élisant ses officiers. Il a décidé qu'une lettre circulaire serait au plus tôt adressée à tous les confrères, et il en a déterminé les points principaux.

Les officiers du comité, sont :

Très Revd. J. A. Gravel, V. G., président.

Revd. P. Leblanc, chan., vice-président.

L'Hon. P. B. de LaBruère. }
Revd. A. Dumesnil, ptre., } secrétaires-conjoints.

Monsieur le président ayant, au nom du comité, soumis le projet à l'agrément des membres du Séminaire, ceux-ci répondirent, par leur Supérieur, qu'ils l'accueillaient cordialement, et que la maison serait heureuse et honorée d'ouvrir ses portes à ses bien-aimés élèves.

La présente circulaire que le comité fait adresser à tous ceux dont les noms et la résidence sont connus, sera, nous l'espérons, reproduite par les différents journaux de la province qui tous comptent un grand nombre de nos confrères parmi leurs lecteurs ; nous avons l'espoir que, par ce moyen, notre invitation arrivera à la connaissance de tous. Nous prions toutefois instamment tous ceux à qui parviendra la présente, de la faire *circuler*, et d'en donner avis a leurs amis de Collége ; car il en est plusieurs sans doute dont les noms nous échappent, et plus encore dont la résidence ne nous est pas connue. Dans tous les cas, qu'on le sache bien, tous ceux qui ont étudié à St. Hyacinthe, soit comme écoliers, soit comme ecclésiastiques, ne fut-ce qu'une année, sont de la famille et de la fête.

Pour célébrer dignement cet heureux jour, et en commémorer à jamais l'agréable souvenir, en même temps que pour offrir à notre cher collége de St. Hyacinthe et à ses membres honorés un témoignage qui réponde à notre affection et à notre gratitude, le comité est unanime à penser que tous s'empresseront d'apporter le concours de leur générosité, chacun suivant ses moyens.

Le comité a pris, dans ce but, divers projets en considération. Mais avant de donner aucun ordre à ce sujet, de même qu'avant de régler certains autres points d'importance, le comité a besoin de savoir, *au plustôt*, le nombre de ceux qui se proposent d'assister à cette fête, ainsi que le montant approximatif de la somme qui sera mise à sa disposition. Pour atteindre plus sûrement et plus rapidement ces deux fins, on a décidé que tout élève pourra s'adresser à n'importe quel membre du comité. Ces messieurs accepteront avec plaisir ces fonctions temporaires de secrétaires correspondants et trésoriers.

Nous donnons ici la liste complète des membres du comité et leur résidence.

Très Revd. J. A. Gravel, V.G., Evêché de St. Hyacinthe.

Revd. P. Leblanc, chan., évêché de Montréal.

L'Hon. P. B. de LaBruère, C.L., St. Hyacinthe.

P. Bachand, M.P.P., St. Hyacinthe.

F. Marchand, M.P.P., St. Jean, P.Q.

M. Mathieu, M.P.P., Sorel.

Rev. P. Strain, P.P., Lynn, Mass., E.U.

Rev. F. Ouellette, P.P., Maidstone, Essex Co., Ont.

Rev. A. O'Donnell. chan., curé de St. Denis, Riv., Chambly.

Rev. J. Primeau, curé de Boucherville.

Rev. C. A. Desnoyers, curé de St. Pie.

Rev. C. St. Gerges, curé de St. Athanase.

Rev. F. X. Bouvier, P.P., Salmon Falls, N.H., E.U.

Rev. G. F. Chevrefils, curé de Ste. Anne, Bout de l'Isle.

Rev. A. Dumesnil, prêtre, prof., St. Hyacinthe.

G. S. Leclere, bureau du conseil d'agriculture, rue St. Gabriel, Montréal.

Clément Vincelette, Asile de Beauport.

Adolphe Levesque, architecte, Montréal.

Henry Parent, ingénieur civil, Ottawa.

C. Bélanger, avocat, Sherbrooke.

Ferd. Gagnon, agent d'immigration, Worcester, Mass., E.U.

Ls. Tranchemontagne, marchand, Berthier en Haut.

Que chacun maintenant soit à son devoir et agisse sans retard ; que chaque élève transmette *d'ici au 1er. janvier prochain*, si possible, à l'un des membres du comité, et son nom et sa souscription. Il serait peu convenable, pensons-nous, de préciser un *minimum* quelconque ; tous ne sont pas dans l'abondance, et nous craindrions de gêner, lorsque nous voulons que tous soient à l'aise, et arrivent à la belle fête, le visage riant et le cœur joyeux. Quand chacun ne donnerait que quelques dollars, nous serions en mesure d'élever en face de notre Collége, un monument splendide qui dira à tous ceux qui le contempleront : " Ici se réunirent, en 1878, dans une même pensée et une même affection, les Elèves anciens et nouveaux du Séminaire de St. Hyacinthe.

A l'œuvre donc ! que chacun y mette le zèle du cœur pour répandre partout la *Bonne Nouvelle* et faire réussir la *Grande Fête.*

La réunion aura lieu à la veille des vacances. L'époque précise, et autre détails, seront réglés plus tard et communiqués à temps aux intéressés.

Pour le Comité,

BOUCHER DE LA BRUÈRE
A. DUMESNIL, PTRE. } Secrétaires.

St. Hyacinthe, 15 Novembre 1877.

Le plus grand enthousiasme accueillit partout la circulaire qui annonçait la réalisation prochaine d'un rêve depuis si longtemps caressé. Les lettres d'adhésion et de félicitations que les Secrétaires ont reçues en réponse à la circulaire, formeraient à elles seules un volume à larges proportions. Il nous sera bien permis d'en donner au moins quelques extraits.

Nous prenons un peu au hasard dans cette collection immense qui sera pour le Séminaire un éloquent témoignage des sentiments d'affection que les *Anciens* comme les *Nouveaux* ont conservés à son égard.

Le vénérable prélat qui gouverne avec tant de sagesse le diocèse de Charlottown, dans l'Ile lointaine du Prince Edouard, écrivait au Secrétaire :

MY DEAR SIR,

I received a few days ago, your very kind letter of invitation.....

I feel much pleasure in informing you that I shall, unless prevented by some unforeseen accident, do myself the great pleasure and honor of being with you, on such an interesting occasion. The Seminary of St. Hyacinthe has produced many distinguished and eminent pupils, adorning by their learning and virtues the exalted positions which they now occupy in Church and State, who will be glad to have an opportunity of this kind afforded them to give an expression of their filial love and veneration toward their *Alma Mater*, as well as of their affection and gratitude towards the venerable ecclesiastics who, for so many years, so ably and so efficiently presided over it, and have made it what it is to day, one of the most flourishing institutions in the Dominion."

Un honorable sénateur, qui a été ministre des Postes et a joué un rôle brillant et utile dans la politique du Canada, répondait ainsi à l'invitation :

Toronto, Prov., Ont.

Révérend Monsieur,

Je m'empresse d'accuser réception de votre très-obligeante lettre.....Je ferai de mon mieux afin de me présenter le 26 juin, parmi les " anciens élèves" du collége de St. Hyacinthe. Je suis fier de ce titre malgré les longues années qui se sont écoulées depuis que j'ai eu le bonheur de me trouver confié aux bons soins de feu monseigneur Prince, et de ses collègues d'alors.....

A. CAMPBELL.

Un médecin distingué de Newark, N.J., disait :

.....I most cordially and warmly endorse this movement: it will create a good feeling among the old students, and attach us more warmly to the institution to which many like myself are so much indebted, increase the love for the old *Alma Mater*, and renew the old associations ; and when we get together, give to those who have been our guardians, and instructors in youth, that proof of our affection and praise which they deserve at our hands.

Yours faithfully and fraternally,

D. C. HICKEY, M.D.

Et de tous les pays où les membres de la nombreuse famille de St. Hyacinthe sont dispersés ; de toutes les provinces de la Puissance, des Etats-Unis, de France même, il arrivait chaque jour des adhésions pleines de cordialité et d'enthousiasme. Dès lors, le comité comprit qu'un succès magnifique était promis à ses efforts.

Aussi, quand arriva le jour fixé pour l'assemblée générale des membres du Comité, on put donner une forme définitive aux plans que l'on n'avait jusqu'alors entrevus que d'une manière vague et peu arrêtée. Voici, du reste, le procès-verbal de cette assemblée.

Assemblée du 16 *Janvier* 1878.

Sur avis des Secrétaires, les Membres du Comité se sont aujourd'hui réunis en assemblée, à l'Evêché de St. Hyacinthe, sous la présidence du Très.-Rév. J. A. Gravel, V. G. Les divers membres ayant fait rapport des montants souscrits, ou perçus, et de ce que l'on pouvaît raisonnablement espérer, il est résolu :

1. Que l'on présentera au Séminaire de St. Hyacinthe une statue en bronze, d'environ 7½ pieds de hauteur, représentant le vénéré fondateur de cette institution.

2. Qu'un sous-comité, composé du Président, du Vice-Président, et de M. Adolphe Lévesque, est nommé avec pouvoir de faire exécuter la précédente résolution.

3. Qu'une ou plusieurs inscriptions à être gravées sur la base de cette statue, seront préparées au Séminaire.

4. Qu'un sous-comité, composé du Président et de MM. O'Donnell, P. Bachand, B. de La Bruère et Dumesnil, est chargé de régler définitivement avec le Séminaire tout ce qui concerne le jour, le mode de réunion, les discours, adresses &c ; ceux qui les doivent prononcer ou présenter ; enfin tous les détails quelconques qui demandent entente entre le comité et le Séminaire.

5. Qu'aucun autre projet de cadeau ne peut être maintenant arrêté.

6. Que dans les commencements de Mai [1878], sur un ordre du Président, les Secrétaires convoqueront une assemblée du comité.

En conséquence de cette assemblée, le comité publiait, le 10 Février 1878, la circulaire suivante :

AUX ANCIENS PROFESSEURS ET ELEVES DU SEMINAIRE DE ST. HYACINTHE.

Le comité chargé d'organiser la grande réunion de l'été prochain ayant fait adresser une circulaire ou lettre d'invitation à tous ceux dont la résidence a pu être connue, s'est assemblé le 16 janvier dernier. Il a constaté que le temps accordé pour que chacun de ceux qui se proposent d'assister à cette fête, et d'aider à son succès, fît connaître le montant de sa souscription, était bien trop limité. En beaucoup d'endroits on n'avait pu se voir, s'organiser et adopter une action commune ; un très-grand nombre de ceux qui sont décidés de prendre leur bonne part à la fête attendaient et attendent encore. En conséquence, le comité, à sa dernière réunion, n'avait entre les mains qu'une partie des ressources sur lesquelles il doit raisonnablement compter. Tout cela considéré, et vû que certaines décisions ne se pouvaient retarder, il a été unanimement résolu :

1. Qu'une statue, en bronze, du fondateur, genre de la statue de S. M. la Reine, place Victoria, Montréal, serait de suite commandée.

2. Que l'on attendrait, pour les autres objets en vue, que l'on pût savoir au juste les moyens que l'on aurait finalement en mains.

3. Que les souscriptions et perceptions de fonds se poursuivraient activement.

Et que les élèves bien disposés seraient instamment priés de manifester au plustôt leur bonne volonté, attendu que toute liste devra être close, et toute souscription payée le 1er mai prochain.

Un sous-comité a été nommé pour faire exécuter la 1ère résolution ; et un autre sous-comité, pour régler avec le Séminaire tout le programme de la fête.

Le comité espère que chacun va faire son devoir, et que partout où il y a plusieurs élèves, il se trouvera

quelque zélateur qui saura créer, organiser, et activer le mouvement. Il est inutile de répéter que l'invitation à la fête s'adresse à tous sans exception, quand même la circulaire ne leur parviendrait pas, ou que leurs moyens ne leur permettraient pas d'y participer autrement que par leur présence.

Les secrétaires,

B. DE LABRUÈRE,
A. DUMESNIL, Ptre.

Le 13 Mai, l'assemblée définitive du Comité eut lieu. On décida que la réunion se ferait le 25 et le 26 de juin. On arrêta les détails du programme de la fête, etc., etc., ainsi qu'on peut le voir par la circulaire *finale* que nous reproduisons :

AUX ANCIENS ELEVES DU COLLEGE DE ST. HYACINTHE.

L'époque de la réunion générale est fixée aux mardi et mercredi, les 25 et 26 juin prochain. La fête s'ouvrira le 25 au soir, et se continuera le lendemain, suivant le programme ci-dessous donné.

Dans le splendide parterre du Séminaire apparaîtront les gracieux dons des élèves : la monumentale statue du vénéré fondateur, et un artistique morceau d'ornementation pour la principale pièce d'eau. Les sommes déjà généreusement souscrites, et celles que nous comptons recevoir encore, nous ont permis d'offrir un cadeau digne du Séminaire et des élèves.

Le comité, d'accord avec le Séminaire, espère que tous ceux qui n'en seront pas forcément empêchés, se feront un devoir et un bonheur de se trouver à la fraternelle et joyeuse réunion des 25 et 26 juin. Nous ne garantissons à personne le *luxe* et le *comfort*, mais nous promettons à tous, ce qui est plus *collégial* et plus charmant : un délicieux chez soi, en famille, sans façon ; enfin, une vraie fête d'écoliers avec toute sa franche gaieté.

Le comité, aidé des Messieurs du Collège ainsi que des confrères et des citoyens de St. Hyacinthe, s'efforce, par tous les moyens, de faciliter à tous, et de rendre agréable leur séjour en cette ville.

1. Le comité va solliciter du Grand-Tronc la faveur de prix réduits pour les deux jours, ce qui sera certainement obtenu. Cette réduction, de même que le train spécial de Montréal, si on juge opportun de l'avoir, seront annoncés dans les journaux.

2. A l'arrivée à St. Hyacinthe, le 25 au soir, à moins que l'on n'ait des parents ou des amis chez qui on désire se retirer, qu'on se rende au collége et on y trouvera son billet de logement.

3. Il est, dans tous les cas, entendu que le diner du 26 se prend au collége, en communauté.

Voici l'ensemble du programme de la fête :

Mardi soir, 25 Juin.

Vers 8 heures, entrée, musique, adresse de bienvenue par les élèves actuels aux anciens : L. Lussier.

Réponse par un ancien élève : Hon. Juge L. V. Sicotte.

Séance littéraire, Histoire anecdotique des premières années du collége.

Mercredi, 26 Juin.

Messe basse à l'ancienne paroisse, à l'arrivée du train de Montréal.

Retour au collége en procession, musique.

Adresse au séminaire, par un ancien élève : Hon. Juge Aug. Papineau.

Discours par un ancien élève, présentant les cadeaux.

Réponse par le Séminaire.

Diner.

Distribution des prix.

A la suite, divers orateurs seront appelés à prendre la parole.

Vacances.

Un dernier mot.—Tous les anciens élèves sont instamment priés d'envoyer au Séminaire, ou d'apporter avec eux leur photographie portant leur signature ; également de vouloir bien, à leur arrivée, signer leur nom avec indication de profession et lieu de résidence, dans un régistre tenu à cette fin. Ce seront des documents précieux à plus d'un titre.

Maintenant arrivez tous, confrères et amis, sans distinction d'âge, de rang, de condition ; arrivez du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident : l'*Alma Mater* attend tous ses enfants.

Pour le Comité,

BOUCHER DE LA BRUÈRE,
A. DUMESNIL, PTRE. } Secrétaires.

St. Hyacinthe, 20 Mai 1878.

LA FETE.

Enfin, le 25 juin est arrivé. Ce jour, qui devait être si beau, n'a pas eu une aurore brillante. La veille, le soleil s'était couché de mauvaise humeur ; et le matin nous arrivait enveloppé dans de gros nuages sombres, épais, d'où se précipitaient des torrents d'une pluie capable de décourager les écoliers eux-mêmes, si cette race était susceptible de découragement lorsqu'il s'agit de préparer une fête ou d'amener un congé. Donc, malgré les éléments conjurés contre leur bonheur, la bande des travailleurs continue ses préparatifs ; ici l'on élève des arcs de verdure, là on met la dernière main aux travaux de décorations intérieures. Les plus vieux ne sont pas sans inquiétude et plus d'un, parmi les ainés de la famille, branle gravement sa vieille tête de vingt ans, comme pour inspirer des pensées plus sérieuses à la jeunesse que ni les nuages, ni le vent, ni la pluie, ne peuvent attrister ou inquiéter. On rapporte un dialogue entre un *syntaxiste* et un *méthodiste :*

Scène.—Une flaque d'eau ;

Personnages.—Maurice et Beaudoin.

Maurice.—Dis donc, Beaudoin, où donc est-il, le Phébus des Humanistes ?

Beaudoin.—Derrière ces gros vilains nuages qui nous inondent comme au temps du déluge.

Maurice.—Est-ce ça qu'ils veulent dire, *les grands*, quand ils nous disent *post nubila Phebus* ?

Beaudoin.—Mon pauvre fiston, ton maître a bien droit de couvrir tes devoirs de *bâtons*, si tu traduis

comme ça. *Post nubila Phebus* signifie, *après la pluie vient le beau temps.*

Maurice.—Oui dà ? contre qui t'es-tu frotté ce matin ; tu n'as pas coutume d'être si savant. N'importe, ce latin là a raison ; après la pluie le beau temps.—Mais quand ? Il y a des fois que *l'après* se fait bien attendre ?

Baudoin.—Le latin ne le dit pas ; mais regarde là haut ; je pense que ça va s'éclaircir ?

Passe Alfred ; il revient d'une expédition dans les corridors et autres lieux défendus au vulgaire, mais où il était allé jeter un coup d'œil scrutateur sur les travaux de décorations.

On l'interpelle. Bien ; quelles nouvelles ?

Alfred.—Bonnes. Vous savez, l'évêque qui a dit la messe de communauté ce matin, et qui a l'air si bon et si vénérable ?

Maurice.—Oui, oui : c'est monseigneur McIntyre, de Charlottetown, qui est venu du bout du monde, pour la fête.

Mais, avance donc, *on* est tout mouillé.

Alfred.—Eh bien, il parait qu'il a dit à ceux qui travaillent aux inscriptions, en haut là avec Mr. Kéroack, qu'il allait faire beau après-midi.

De vives acclamations accueillent cette bonne nouvelle, qui se répand avec rapidité dans la cour et dans la maison.

En effet, vers dix heures, on entendait des voix joyeuses qui chantaient l'arrivée du *bon vent*, et du *joli temps.*

La face du ciel se déridait et l'*bon vent*, celui de l'ouest, se levait, chassant devant lui les nuages aux flancs chargés de pluie.

C'était la fête qui commençait.

Quelques *anciens*, avant-coureurs de la nombreuse famille qui allait venir, arrivaient déjà.

Le plus grand nombre des fils de St. Hyacinthe arriva par le train de cinq heures, P. M., venant de Montréal.

M. J. Tardivel, rédacteur du *Canadien*, va nous faire le récit de ce " voyage de plaisir."

" Suivant le programme, la fête ne devait commencer que mardi soir, à huit heures, mais, en réalité, nous avons eu mardi après-midi, à Montréal, un avant-goût de ce qui nous attendait à St. Hyacinthe.

" Il m'a été donné d'être témoin de bien des scènes, les unes tristes, les autres joyeuses, mais jamais je n'ai rien vu de plus impressionnant que le spectacle qu'offrait la gare Bonaventure au moment du départ du convoi de trois heures.

" Imaginez, si vous le pouvez, une foule de trois ou quatre cents anciens élèves, venus de toutes les parties du pays, qui se rencontrent tout-à-coup et se reconnaissent après une absence de plusieurs années. Il y avait là des jeunes gens à peine entrés dans les diverses carrières de la vie, des hommes dans la fleur de l'âge, des vieillards, des représentants de toutes les professions, des députés, des sénateurs, des magistrats, des prêtres, des chanoines, et même un évêque, Mgr. Fabre, qui n'était certes pas le moins joyeux de la réunion. Il s'est rarement donné, dans la gare de Montréal, ou ailleurs, tant de poignées de mains en aussi peu de temps ; les soucis étaient oubliés, la joie rayonnait sur tous les visages, jeunes et vieux étaient redevenus écoliers.

" Le trajet entre Montréal et St. Hyacinthe a paru très court. C'était un va-et-vient continuel d'un wagon à l'autre. Les confrères de classe se cherchaient et une fois trouvés, se formaient en groupes animés et bruyants ; les interpellations, les bons mots, les saluts, les francs éclats de rire, s'entrecroisaient et formaient un tout indescriptible.

" A l'arrivée du train à St. Hyacinthe, nous avons eu une seconde édition de la scène de la gare Bonaventure, revue, mais non corrigée et considérablement augmentée. La " plateforme " était encombrée d'une foule composée en grande partie d'anciens élèves venus par les convois de l'Est. Nouvelles poignées de mains, nouvelles exclamations de joie. Ce n'étaient

plus seulement des écoliers, c'étaient des écoliers en vacances.

" Précédés par la magnifique fanfare du Séminaire, qui faisait entendre les airs les plus joyeux de son répertoire, un grand nombre de visiteurs se sont rendus sur le terrain où s'élève la nouvelle cathédrale de St. Hyacinthe. A cinq heures a eu lieu la bénédiction de la première pierre de ce temple qui fera certainement honneur au diocèse. Mgr. Taché, archevêque de St. Boniface, a prononcé un éloquent discours."

Maintenant, prenons pour guide jusqu'au collége Mr. Joseph Desrosiers, collaborateur de la *Revue Canadieune* et du *Nouveau-Monde :*

" Peu de colléges, dans notre province, offrent un aspect aussi pittoresque, que celui de St. Hyacinthe. Rien de plus frais, de plus attrayant que le paysage dans lequel il est encadré. Depuis que nous l'avons quitté, ce paysage s'est encore embelli. Voici que nous apercevons d'abord la charmante villa Bedini, mirant dans son étang son jardin et ses haies de sapin et de cèdres ; plus loin, un épais bosquet de pins, et enfin au-dessus des arbres, le dôme du collége, se détachant sur l'azur du ciel, et brillant des rayons du soleil couchant. Sur la coupole, le drapeau canadien déroule ses plis au souffle de la brise. Le coup d'œil est réellement magnifique. Oui, la nature l'a favorisée, notre *alma mater ;* mais l'art ami est venu l'orner et l'embellir. Quelle transformation s'est opérée dans l'espace de terrain qui s'étend en face du collége ! Un travail intelligent a changé ces quelques arpents de terre inculte en un vaste et gracieux jardin rempli d'arbres et de fleurs. Kiosques, fontaines jaillissantes, statues, rien n'y manque. A gauche, nous voyons le *Cydnus ;* mais, non, ce n'est plus le ruisseau auquel notre jeune science avait donné ce surnom classique. Lui aussi est transformé—son lit desséché est maintenant une allée de sable qui va serpentant à l'ombre des pins. Le *Cydnus* est devenu *Vallombreuse*, et il est digne de cette poétique appellation.

" A droite, nous voyons encore les ormes majestueux qui ombragent la cour de récréation ; ils sont comme l'avant-garde de la forêt qui s'étend derrière le collége. Ah ! tout cela est beau ! mais ce n'est pourtant pas là ce qui nous attire vers toi, ô vieux collége ! ce n'est pas là ce qui nous remplit d'émotion, quand notre pied se pose sur ton seuil ! Ce qui nous attire, ce qui nous émeut, c'est le passé qui apparait soudain devant nous, en présence de ces lieux si bien connus : ce sont les souvenirs qui nous assemblent en foule ; c'est la vue de nos vieux maîtres, qui nous reçoivent à bras ouverts ; c'est la rencontre des anciens compagnons qu'on n'a pas vus depuis dix ans, vingt ans, trente ans peut-être ! Hélas ! plus d'un manque à l'appel, plus d'une place est vide et les regrets se mêlent aux joies de la réunion quand nous songeons à ceux qui ne sont plus.

" En attendant l'heure de la séance d'ouverture, les anciens élèves se répandent de tout côté.

" Nous examinons en détail les beautés du parterre, nous regardons les décorations du portique, nous lisons les inscriptions qui font parler le bois et les pierres.

" L'arc de verdure, élevé à l'entrée du parterre, porte ces paroles de bienvenue :

La reconnaissance vous amène
L'affection vous reçoit.

" Sur les murs du collége, en face de la statue du vénéré fondateur de la maison, on lit ces deux vers :

Qu'à l'Eglise, à l'Etat, cette œuvre de ton zèle
Comme toi puisse rendre un service fidèle.

" Et au-dessous :

Deus honorareit patrem in filiis.

Ici, nous nous permettrons d'attirer l'attention de notre guide sur d'autres inscriptions.

Sur l'arc de verdure dont une des faces portait les trois mots grecs :

ADELPHOIS ADELPHOI KAREIN,

On lisait encore :

Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant.

Et encore :

La prière, l'étude, l'amitié, la gaité, voilà notre bonheur.

Puis, sur l'autre face, les *jeunes* disaient aux anciens :

May our career like yours be honorable.

Cet arc surmontait l'une des portes qui donnent entrée dans la cour de récréation. Au-dessus de l'autre porte s'élevait un arc où on lisait les paroles sacrées :

Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.

Et ces autres :

Sons of Erin, Albion, Scotia, one and all
Once more welcome back to your old college hall.

Ici encore les jeunes souhaitaient à leurs ainés la bienvenue dans leurs domaines.

Salut fraternel et respectueux aux anciens élèves.

Dans la cour on voyait, attachée à un des vieux ormes, cette inscription que la fête du jour rendait si éloquemment vraie :

Honneur à vous, autrefois l'espérance, maintenant la gloire de cette institution.

Au fond de la cour, sur un tertre verdoyant, au milieu d'un charmant petit bocage, une statue de Marie a été élevée il y a quelques années seulement. Au dessus de ce lieu qui rappelle de biens doux souvenirs, une banderolle gracieuse portait dans ses plis la bienvenue de l'Auguste et bonne Mère :

La Madone a souri en voyant ses enfants de nouveau à ses pieds.

En entrant dans la chapelle où tant de fois on avait adoré et prié "le Dieu qui réjouit notre jeunesse," on apercevait ces deux inscriptions significatives :

Adolescens juxta viam suam etiam cum senuerit, non recedet ab eâ.

Senes cum junioribus laudent nomen Domini.

Notre aimable guide veut bien nous pardonner cette parenthèse, que nous nous hâtons de fermer au plus tôt afin de pouvoir le suivre et l'écouter pendant qu'il nous dit :

" Nous voulons revoir toutes les salles, toutes les chambres. Là aussi, que de transformations ! La bibliothèque a changé de place : réunie maintenant au cabinet de physique, elle offre le plus beau coup d'œil. Et dans la salle d'étude, o tristesse ! nous ne retrouvons plus les vieilles tables et les vieux bancs qu'il nous était si doux de sculpter avec nos canifs. Des pupitres solides et commodes, il est vrai, les remplacent ; mais quelle *poésie*, je vous le demande, y a-t-il là dedans ?

" Nous pénétrons dans la cour de récréation. Quelques-uns veulent se donner le plaisir d'une partie de balle. Je vois le Docteur M., et le révérend M. H., qui *défendent leur aile* à qui mieux mieux, et semblent n'avoir jamais cessé de jouer à la balle depuis qu'ils ont quitté le collége."

LA SOIREE DU 25.

Mais voici que huit heures sonnent ; c'est le moment marqué sur le programme pour l'ouverture *officielle* de la fête. Aussitôt, fidèles au règlement, tous les membres de la communauté, modernes, moyen-âge et anciens, se dirigent vers la grande salle de récréation. En un clin-d'œil l'immense salle est remplie.

Au fond s'élève le théâtre avec ses décorations d'un goût délicat ; de chaque côté flottent les drapeaux de notre *vieille milice* ; l'un, déjà antique dans les fastes militaires du collège, a marché longtemps et noblement à la tête de nombreuses générations d'écoliers,

"jeunes héros, soldats improvisés ;"

c'est le drapeau des *Invincibles*, qui porte dans ses plis de bien chers souvenirs, et laisse voir par de nombreuses marques de vétusté, *des ans l'irréparable outrage.* L'autre appartient à l'histoire moderne du collège ; il est cher surtout aux *jeunes* qui lui ont confié leur noble devise : *pro aris et focis.*

Le théâtre est placé à l'endroit où se fait chaque année la distribution des prix ; cette circonstance, tout en rappelant aux anciens les souvenirs des pacifiques triomphes de jadis, donnait une plus grande actualité à l'inscription suivante dont on avait orné les draperies :

"Du labeur qui vous fit acquérir la science,
"Ici vous receviez la juste récompense."

Au dessus du théâtre et de chaque côté, on voit les

armes du Pape, ainsi que les écussons des Evêques présents à la fête. Le portrait de Messire Antoine Girouard, le vénéré fondateur du collège de St. Hyacinthe, est là, entouré des portraits des principaux bienfaiteurs de l'institution. Toute la salle est décorée de draperies élégantes, de banderolles, de verdure et de fleurs.

L'entrée solennelle se fit à huit heures précises,aux sons harmonieux de la "Marche de la Réunion" que Mr. le professeur Alcibiade Béique avait composée pour la circonstance. Monseigneur L. Z. Moreau, évêque de St. Hyacinthe, prie Sa Grandeur l'Archevêque de St. Boniface de présider la séance, et prend son siége à la droite du vaillant Apôtre du Nord-Ouest. A gauche du président est Mgr. McIntyre, évêque de Charlottetown, P.E.I. A droite de Mgr. de St. Hyacinthe est assis Sa Grandeur l'évêque de Montréal.

Aux premiers rangs on remarque encore les honorables juges Sicotte, Rainville, Papineau, Bourgeois, et MM. les sénateurs et les députés Girard, Armand, Bellerose, de la Bruère, F. Béchard, d'Iberville, B. Benoit, de Chambly, etc., etc.

La veille même, messieurs du comité avaient reçu des lettres de plusieurs députés, entr'autres de Mr. R. Masson, obligé de partir subitement pour l'Europe. Les honorables P. Bachand, trésorier de la Province, F. Marchand, secétaire provincial, Chapleau, chef de l'opposition, Mathieu, et d'autres députés de Québec, avaient aussi écrit pour exprimer leurs regrets, étant retenus à la Chambre par les devoirs de leurs charges. Tous ont vivement regretté que les circonstances exceptionnelles où se trouvaient nos législateurs, aient empêché les députés *mascoutins* de se rendre à l'appel.

Aux deux extrémités du premier rang, immédiatement en face du théâtre, on voyait à droite, Mgr. Raymond, prélat domestique de Sa Sainteté, le vénéré supérieur de ce séminaire où il a passé toute sa vie, et qui a été le professeur ou le directeur de toutes les nombreuses générations d'écoliers qui se pressaient en ce moment autour de lui; à gauche, Mr. Léon

Desmarteau, de Boucherville, neveu du fondateur et le seul survivant, avec Mgr. Raymond, de tout le premier cours qni s'est terminé au collége. Un peu en arrière nous voyions Mr. J. Bte. St. Onge, plus vieux d'âge, plus ancien au collége, mais sorti avant la fin de ses études.

Cinq minutes après l'ouverture de la séance, la salle immense était remplie jusque dans les plus petits coins, ces chers coins où les *dissipés* aiment tant, les jours de fête, à se cacher pour tromper la vigilance de la police. Plusieurs ne purent trouver place ; il devait donc y avoir mille personnes, et peut-être au delà, dans la salle.

La belle " Marche de la Réunion" ayant été jouée, aux grands applaudissements des auditeurs, un des élèves, M. Louis Lussier, de la classe des " finissants," s'avança sur l'estrade, et lut, au nom des élèves actuels de la maison, l'adresse suivante, composée par lui-même :

AUX ELÈVES ANCIENS DU COLLEGE DE ST. HYACINTHE.

Messeigneurs, Messieurs,

Les plus jeunes membres de la grande famille qui se réunit enfin, sont heureux et fiers qu'il leur soit donné de prendre leur part aux fêtes de cette réunion que tous les cœurs appelaient depuis si longtemps, à cause du bonheur qu'elle leur promettait. Et déjà, ces banderolles qui déroulent au loin leurs plis gracieux ; ces bannières qui déploient avec majesté et amour les noms si doux de Religion, de Patrie ; ce vieux drapeau qui semble sourire aux souvenirs du passé, et donner à tous les vents des baisers d'allégresse ; ce parfum de gaieté qui circule partout, ces fanfares brillantes qu'un écho fidèle répercute encore dans le lointain ; tout en ce jour n'est-il pas chant d'allégresse, tout ne proclame-t-il pas le bonheur roi de ces lieux ?

Ah ! c'est qu'il est deux noms que l'homme aime à mêler à tous ses rêves, et que jamais il n'entend prononcer sans une émotion bien douce. Le toit paternel et le sanctuaire où, encore enfant, il fut nourri du pain de la science et de la vertu. Mais où trouver une démonstration plus magnifique de la puissance de ces noms que le spectacle de ce jour ? Dans un siècle d'égoïsme et d'oubli, une voix a fait entendre un signal d'appel. Et soudain, de l'Orient et de l'Occident, du Midi et du Septentrion, mille échos répondent. Tous les âges et toutes les conditions se sont levés. Ils sont accourus avec un joyeux empressement. Ces pontifes, au front orné du diadême de la royauté sacerdotale ; les prêtres, médiateurs entre le ciel et la terre ; les magistrats qui portent dans leurs mains le sceptre de la justice ; les représentants autorisés de la volonté et des intérêts de la nation ; les hommes qui, dans l'industrie, le commerce et l'agriculture, développent les richesses de notre pays ; les membres des diverses professions libérales ; ils sont venus saluer avec bonheur l'*Alma Mater*, et revoir les doux lieux où s'épanouissait jadis le printemps de leur vie. Oh ! quelle est heureuse cette mère, de pouvoir enfin ouvrir ses bras à des fils nombreux, longtemps absents, toujours aimés, suivis partout d'un regard maternel ! Et nous, encore bercés dans ses bras, demeurerions-nous insensibles à ce bonheur ?

Le jeune enfant ne va-t-il pas à la rencontre de ses grands frères qui accourent rendre aux auteurs de leurs jours, l'hommage de la reconnaissance, de la piété filiale ? Le bonheur qui rayonne de tout son être ne leur est-il pas alors la plus douce, la plus éloquente adresse de bienvenue ? Mais ne sommes-nous pas plus heureux que lui en ce jour ? Et nous ne saurions aussi que le bégayer faiblement. Qu'il nous soit donc permis, à l'exemple du petit enfant, de présenter en têmoignage des sentiments qui nous animent, des fronts où resplendit la joie la plus vive. Oui, derniers-nés d'une mère qui a donné à l'Eglise et à l'Etat, des fils nombreux, nobles et vaillants, nous

avons bien souvent senti nos cœurs bondir d'impatience à la perspective encore lointaine de cette fête si grande et si belle !

Frères ! pardonnez ce nom dans notre bouche, mais il nous faut le prononcer, il est si doux, ce nom ! Oui, Frères ; ce jour est le plus beau qui ait lui sur nos têtes. Soyez-donc les bienvenus parmi nous ! Soyez les bienvenus, vous que de bonne heure nous avions appris à connaître et à aimer, vous dont l'amour maternel nous avait si souvent redit les noms avec un légitime orgueil. Salut à vous, pontifes, pasteurs des peuples ; prêtres du Seigneur, de qui dépendent les destinées futures de tout un peuple formé à vos leçons. Salut ! magistrats intègres qui présidez sur le tribunal de la justice. Salut ! ô vous compagnons du prêtre et qui l'aidez à soulager les infirmités de l'humaine nature. Salut ! ô vous dont la parole éloquente est consacrée au triomphe de la justice devant les tribunaux ; des droits et des intérêts du pays dans les conseils de la nation. Salut ! ô vous tous qui, par votre travail, le travail de votre intelligence et le travail de vos mains, rendez de précieux services à la patrie ; à vous tous, fils d'une commune mère, vos jeunes frères disent avec bonheur : soyez les bienvenus. Puissiez-vous goûter dans la maison paternelle des moments de plaisir qui vous fassent oublier les soucis et les tempêtes de la vie.

O vous, ainés de la famille ; merci du noble exemple que vous donnez à vos jeunes frères. De vous nous avions appris à servir la Religion et la Patrie ; en ce jour, vous nous enseignez la pratique de la reconnaissance, de l'amour, de tous les nobles sentiments ; merci.

Les Elèves actuels du collége de St. Hyacinthe.

25 juin 1878.

L'Honorable L. V. Sicotte, juge de la cour supérieure, avait bien voulu se charger de préparer et donner la

REPONSE AUX ELÈVES NOUVEAUX AU NOM DES ELÈVES ANCIENS.

Messieurs les Elèves du collége de St. Hyacinthe,

Nous acceptons de la main et du cœur, votre gracieuse bienvenue et vos bienveillantes paroles. Toutefois, permettez à ceux que vous appelez vos frères ainés, de dire que nous ne sommes pas des étrangers dans la maison de notre *Alma Mater.* Mais les enfants et les descendants devenus trop nombreux, ne peuvent tous vivre sous le toit de la famille. Les nécessités, l'instinct les poussent à partir pour aller voir ce qui est au-délà, et planter leurs tentes sur d'autres terres. C'est la migration providentielle qui éparpille les hommes sur le globe, pour faire les cités, et la grande chose, qui est le genre humain.

Le souvenir de ces temps, de ces lieux, des premières années reste, et ramène à ces foyers, avec des impressions de bonheur qu'on appréciait moins quand on les habitait.

Ainsi, nonobstant les divergences possibles, les frottements inévitables de la carrière, on garde toujours bonne souvenance des temps et de la maison où nous avons commencé à bégayer les connaissances. On n'oublie pas la nourrice de notre intelligence, non plus que les succès et les contrariétés, comme on se souvient sans colère et sans rancune, mais avec une satisfaction mêlée de reconnaissance, de la maison paternelle ; même des réprimandes, qui ont fait de nous des hommes capables de lutter dans le grand tournoi de la vie.

En passant à travers ces allées et ces bois, ces portiques et ces vastes salles, on se rappelle involontairement les beaux jours de la jeunesse, avec ses jeux et son insouciance, avec les enchantements de l'instruction.

L'imagination remplissait la pensée de merveilles comme pour donner le temps d'attendre la force nécessaire aux luttes et aux aspérités de ce monde que

vous aimerez plus pour ce qu'il promet que pour ce qu'il tient. Comme le dit Châteaubriand, on habite souvent ce monde si plein avec un cœur vide.

Heureux ceux qui gardent toujours la poésie de la jeunesse, et malgré les hivers, conservent la fraîcheur de la pensée et se plongent comme autrefois dans ces suaves rêveries, où l'âme, inconsciente de la terre, va, libre, à travers les espaces, les splendeurs de la nature, des sociétés, et débarrassée des langes de son berceau humain, s'assied, maîtresse de l'univers, dans cet océan de vague presque infini, qui commence et touche à Dieu.

Messeigneurs, messieurs du collége, messieurs ; cette réunion des élèves du collége de St.Hyacinthe procède d'une grande et bonne cause ; elle est basée sur les sentiments les plus propres à rehausser l'importance de l'enseignement, comme la valeur de l'instruction. Il y a au fonds de notre démarche, un autre but que celui de nous revoir après de longues années, ou de visiter la maison des études de notre jeunesse. Il ne s'agit pas non plus de faire une démonstration qui ne soit pas pleine de bon vouloir, envers les autres institutions d'enseignement. Elle est au contraire pleine d'une bienveillance égale envers tous les corps qui donnent à la jeunesse l'instruction et les sciences ; les choses essentielles qui font la force et la grandeur des individus comme des sociétés.

Cette démonstration a d'autant plus de valeur qu'elle constate plus hautement, de la part d'une portion considérable de la société, l'appréciation des avantages acquis par le développement de leurs facultés morales et intellectuelles, en les initiant à la connaissance de Dieu, comme la source de toute science et de tout progrès ; à la conception des lois qui régissent le monde moral comme le monde physique.

Des milliers d'hommes sont sortis de ces maisons, préparés à remplir les carrières que les tendances et les intérêts de la société ouvraient à leurs aptitudes.

L'ensemble, le fond de l'enseignement a un caractère de vérité et de sagesse, qui doit laisser son empreinte dans la vie de ces hommes.

On est tout ou rien suivant l'instruction que l'on reçoit, disait un grand Pape. C'est l'échelle qui doit conduire sur les hauteurs, et qui donne la suprématie et la direction.

Les lettres, les lumières, les sciences seules, donnent le droit de cité dans le temps, cette image mobile de l'éternité. Les plus grandes merveilles des hommes sur la matière sont périssables et périssent. Les marbres tombent et croulent pour disparaître en poussière, les bronzes s'effacent avec leurs somptueuses inscriptions. L'homme travaillé, traité comme matière, laisse encore moins de traces. C'est le travail fait sur les intelligences qui ne périt jamais.

Notre âme est la chose que nous connaissons le moins, et cependant c'est elle qui fait toute notre valeur. Il importe donc que ses aspirations soient dirigées vers la vérité, vers la vertu qui constituent tout l'homme, et qui seules, le forment pour ses véritables destinées.

On a pu quelquefois demander une instruction plus méthodique, plus en harmonie avec le mouvement social et les découvertes des lois de la nature.

Mais j'ai toujours proclamé que si, comme élément catholique, si, quoique race française dans un empire anglais, nous étions les égaux des autres origines, nous devions cette position et ces davantages à l'éducation et à l'enseignement que nous avions reçu dans nos Collèges, et que, dans notre pauvreté comparative, nous n'aurions pu les obtenir et les conserver, sans le concours aussi intelligent que national, sans la persévérance aussi énergique que dévouée du clergé catholique.

Il peut y avoir parfois des écarts, mais la cause du bien déborde toujours pour pousser la jeunesse dans la vérité et la charité, qui donnent toutes les vertus, et dans le respect des autres, qui donne l'ordre et la liberté.

La garantie contre le mal est dans le contact de toutes les opinions, de toutes les conditions, qui vien-

nent s'asseoir côte à côte dans les classes. Ceux qui donnent l'enseignement, ceux qui le reçoivent, ont des parents, des amis dans tous les rangs, dans tous les partis. Ce n'est pas la lutte qu'ils viennent faire sur les bancs du Collége ; ils veulent tous apprendre, enseigner, ce qui les conduira dans l'ordre et la soumission à la loi absolue, que l'homme dans sa liberté, peut violer, mais qu'il ne peut détruire ni modifier. Cet enseignement qui dirige souverainement, constate pour tous en caractères inaltérables, qu'il y a au-dessus de nos volontées superbes, de nos projets si grandioses et si stériles, une volonté, une loi suprême, toujours la même dans sa sagesse et dans sa vérité.

Le sacrifice du professeur, s'impose au professeur pour lui faire produire tout ce qui découle nécessairement de la charité ; il s'impose à l'étudiant, par la conception qu'il doit avoir de la grandeur du dévouement. De ces rapports, de ces conditions, il naît des sentiments, des relations, qui sont durables comme tout ce qui repose sur la vérité.

Voilà pourquoi nous sommes venus saluer les foyers de notre cité intellectuelle, toucher du regard et de la main, ces lieux ombragés, ces enceintes où les premiers travaux de l'esprit, développés par l'étude des faits et de la science, ont pris sous la direction et l'expérience plus savante de nos professeurs des formes plus rationnelles, des proportions en harmonie avec la réalité.

Voilà ce qui nous entraîne vers l'antique *Alma Mater*, comme on aime les vieilles églises. Il y a dans leur aspect, dans leurs sanctuaires, un parfum de prières, de nobles et grandes aspirations, qui en a saturé toutes les parties, et qui nous enivre d'un idéal de perfection, en dehors des luttes, des rivalités, des déceptions de la carrière si agitée de notre âge d'homme.

Notre démonstration découle de ces causes et de ces principes.

Nous venons glorifier l'instruction, en glorifiant la maison où nous avons reçu l'instruction.

Professeurs, élèves d'aujourd'hui et d'autrefois, joi-

gnent leurs mains pour acclamer que le savoir est une bonne chose, et qu'il n'incline pas au mal.

Dans la société payenne, Platon disait : les savants sèment pour les dieux.

Dans un monde chrétien, plus moral et mieux savant, la science sème pour Dieu.

Après que l'honorable magistrat eut terminé, les élèves exécutèrent, sous la direction de M. Béïque, leur professeur de musique,la jolie "Cantate de la Réunion," dont la musique est de M. Béïque lui-même. De l'aveu de tous, le jeune artiste a été parfaitement inspiré ; de nombreux et chaleureux applaudissements accueillaient chaque nouvelle strophe dont les paroles et la musique interprétaient si bien les sentiments qui étaient dans nos cœurs.

Au reste, l'exécution de ce charmant morceau répondait admirablement à l'inspiration du maître, et prouvait que les très-belles voix des jeunes virtuoses ont été cultivées avec une intelligence et des soins peu ordinaires. Nous ne croyons pas exagérer en prédisant à M. Béïque qui, nous dit-on, doit aller passer deux ans en Europe, un rôle brillant dans notre monde musical. Déjà, les succès remportés par ses élèves, et dont nous avons été, pendant toute la fête, les témoins charmés, lui font une réputation digne d'envie.

Nous reproduisons ici les paroles de la cantate ; un grand nombre d'anciens élèves, et parmi eux plusieurs *dilettanti* distingués, ont exprimé le désir que la musique fût publiée. Le départ prochain de M. Béïque, ainsi que les difficultés propres à cette sorte de publication, nous mettent dans l'impossibilité de dire maintenant si ces désirs bienveillants pourront être satisfaits.

M. Béique était parti quand le compte-rendu a paru.

CANTATE POUR LA REUNION.

Une voix.

D'où vient cette foule riante
Qui se presse de tous côtés ?
Pourquoi vient-elle rayonnante,
A pas joyeux, précipités ?
Quelle est cette fête brillante
Où tous les cœurs sont enchantés ?

Le Chœur.

O jour de joie et d'allégresse !
Mille frères sont réunis !
Et l'heureux temps de la jeunesse
Renaît même pour la vieillesse !
O souvenirs doux et bénis !

Une Voix.

D'où vient cette foule riante
Qui se presse de tous côtés ?

Deux Voix.

Ils viennent fréquenter encore
L'asile qui les a charmés,
Et ces murs dont chacun s'honore,
Et ces maîtres qu'ils ont aimés.

Le Chœur.

O jour de joie et d'allégresse ! etc., etc.

Une Voix.

Pourquoi vient-elle rayonnante
A pas joyeux, précipités ?

Deux Voix.

Ils viennent louer la mémoire
De ce prêtre au cœur généreux
Dont l'œuvre aujourd'hui fait la gloire
D'enfants si nobles, si nombreux ?

Le Chœur.

O jour de joie et d'allégresse ! etc., etc.

Une Voix.

Quelle est cette fête brillante
Où tous les cœurs sont enchantés ?

Deux Voix.

Ils viennent, ces amis d'enfance,
Croiser leurs fraternelles mains,
Et savourer la jouissance
De tous leurs souvenirs lointains.

Le Chœur.

O jour de joie et d'allégresse ! etc., etc.

Une Voix.

D'où vient cette foule riante ? etc., etc.

Deux Voix.

Ils viennent pour toute la vie,
Unir leurs esprits et leurs cœurs :
Au fond de leur âme ravie
Que de charmes, que de douceurs ?

Le Chœur.

O jour de joie et d'allégresse ! etc., etc.

(*Finale.*)

O jour à jamais mémorable !
O spectacle délicieux !
Est-il un bonheur comparable
Au bonheur qu'on goûte en ces lieux ?
Tout nous ravit, tout nous attire,
Tout nous enivre de transports :
Chantons, chantons avec délire
Nos plus mélodieux accords.

La dernière partie de la séance fut consacrée à un dialogue auquel prirent part cinq élèves : MM. Arthur Balthazar, Victor Normandin, Hector Brodeur, Narcisse Gauthier et Napoléon Leduc.

Cet entretien, qui avait pour sujet " Les souvenirs historiques du Collége de St. Hyacinthe," est dû à la plume de Monseigneur Raymond ; c'est dire en un mot, le mérite de cette belle composition que nous sommes heureux de pouvoir reproduire, mais qu'il nous est interdit de louer autrement.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DU COLLEGE.

M BALTHAZAR.

La voilà donc arrivée cette belle fête que nous attendions!!

M. LEDUC.

Oui ! belle de plusieurs manières. Elle nous fait donner les vacances huit jours plus tôt que les autres années, parce que à raison des charges qu'ils ont à remplir, un certain nombre d'anciens élèves n'auraient pu venir y prendre part le mois de juillet commencé.

M. BALTHAZAR.

Mais, pour compenser ces huit jours, on nous a joliment fait employer le temps. Jamais nous n'avons tant travaillé pour nous préparer aux examens. Moi, à dire vrai, je ne tiendrais pas longtemps à une étude aussi assidue, et je vais me mettre au repos bien volontiers.

M. LEDUC.

Il paraît que notre travail n'a pas été sans succès ; d'après le compte-rendu qui nous a été fait, M. le Superieur s'est déclaré satisfait des examens en général. Notre classe en particulier a eu des compliments flatteurs, du moins pour le très grand nombre des élèves.

M. BALTHAZAR.

Mais nous n'avons pas été les seuls à travailler, il s'est fait un rude ouvrage pour l'ornementation du

parterre qui est devant le Séminaire. Que de travaux ont demandés, dans un temps limité, avec une saison défavorable, la plantation des arbres qui forment les bosquets, la culture d'un terrain nu et ingrat pour y faire produire de la verdure et des fleurs ; l'arrangement des jets d'eau, l'élévation du tertre de Notre-Dame de Lourdres, la préparation du terrain pour y recevoir les statues, et ces divers embellissements qui rendent si agréable l'avenue qui conduit au Séminaire !

M. LEDUC.

Il faut avouer que M. le Procureur qui a présidé à tous les travaux et à toute l'organisation matérielle de cette fête a encore plus besoin de vacances que nous.

M. BALTHAZAR.

Et notre habile et laborieux jardinier aussi.

Nous leur avons cependant entendu regretter de n'avoir pu compléter le plan qu'ils avaient formé pour rendre le parterre plus régulier, plus orné.

M. LEDUC.

On ne peut pas tout faire à la fois. Le temps manquait ; puis cela demandait des dépenses.

M. BALTHAZAR.

Toutefois, les anciens élèves qui sont déjà rendus pour la fête paraissent satisfaits de ce qu'ils ont vu.

M. LEDUC.

Il y en a déjà un grand nombre qui sont arrivés, des membres du clergé surtout. On en voit partout, dans la maison, le parterre, la cour.

M. BALTHAZAR.

En voici trois qui entrent dans cette salle.....

M. LEDUC.

Ils paraissent être d'un certain âge, ils doivent être des premiers temps du collége.

M. BALTHAZAR.

Ils regardent les décorations..... Les voici qui s'avancent vers nous ; accueillons-les avec la politesse qui nous a été recommandée.

M. LEDUC.

Messieurs, nous avons l'honneur de vous présenter nos plus profonds respects.

M. BRODEUR.

Messieurs, ce sont des confrères qui viennent vous visiter. Nous sommes bien aises de revoir des élèves de cette maison avec le costume que nous avons porté, et qu'ici l'on a su conserver. Vous nous rappelez ce temps de l'adolescence dont le souvenir est toujours si doux au cœur. Aujourd'nui nous rajeunissons en nous voyant au milieu de vous. Nous voulons prendre place sur ces bancs et, pour ce soir, nous faire écoliers ; permettez-nous de passer quelques instants de récréation avec vous.

M. LEDUC.

Messieurs, vous nous faites un grand honneur que nous recevons avec une vive reconnaissance. Veuillez, messieurs, prendre place sur ces siéges.

M. BRODEUR.

Nous venons de visiter l'intérieur de votre collége : c'est une magnifique maison ; pour moi, je ne l'avais pas encore vue ; elle fait honneur à notre pays, en montrant l'importance qu'on attache aux établissements d'éducation. J'ai voyagé en Europe, et j'ai vu peu de colléges aussi remarquables, tant pour les édifices que pour les alentours.

M. NORMANDIN.

Cette construction a dû exiger d'énormes dépenses, et je ne pensais pas que cette institution eût dans ses ressources les moyens d'y pourvoir.

M. BALTHAZAR.

Le terrain que nous habitons, lequel a 30 arpents de profondeur sur 4 de front, a été généreusement donné, comme vous le savez, par M. Cadoret. Si aujourd'hui nous avons l'avantage de vous recevoir au milieu de ces parterres, de ces cours aux vastes dimensions, vous le devez à sa libéralité. Nous sommes bien aises de manifester la reconnaissance dont nous sommes pénétrés à son égard devant les anciens élèves de cette institution. La maison a été construite à l'aide des dons de la législature et du clergé.

M. GAUTHIER.

Pour moi, je le savais. Le parlement comprenant que l'éducation est le premier besoin d'un peuple ; que des institutions florissantes doivent faire son honneur et sa prospérité ; que c'est dans les maisons où se font de hautes études que se forment les hommes qui peuvent faire la gloire d'un pays et influer puissamment sur ses destinées ; le parlement, sous l'empire de ces idées, a fait à plusieurs reprises des allocations considérables dans l'intention d'aider à bâtir la nouvelle maison.

M. BALTHAZAR.

Les honorables Denis Viger, Benjamin Papineau, Lafontaine, Morin, Sir Georges Cartier, ont été les ministres qui, à diverses époques, ont favorisé cette institution, en usant en sa faveur de leur influence sur les chambres. Nous conservons ici de la reconnaissance pour ces hommes distingués qui d'ailleurs ont rendu d'éminents services au pays. Nous reportons en même temps ce sentiment sur M. Côme Séraphin Cherrier, qui a donné à notre bibliothèque plus de douze cents volumes, dont un grand nombre ont une haute valeur.

M. LEDUC.

Notre gratitude est aussi justement acquise au clergé qui a souscrit plus de trois mille louis pour la construction de cet édifice, et dont un certain nombre de

membres sont venus en aide à cet établissement par un don généreux de mille, et de la part de quelques-uns, de deux mille louis. Leurs portraits que vous voyez dans cette salle attestent leur libéralité et la reconnaissance qui se conserve pour eux dans cette maison.

M. GAUTHIER.

Si le Collège est nouveau pour moi, j'ai bien reconnu, malgré les changements qui y ont été opérés, le terrain où se trouve la cour magnifique que je viens de visiter. C'était le lieu ordinaire de nos promenades les jours de congé. Nous y prenions souvent notre collation. Que de fois je me suis reposé sous ces beaux ormes, ou sous les pins du ravin qui, par les embellissement qu'on lui a fait subir, borde si magnifiquement l'avenue qui conduit à ce Séminaire !

M. BRODEUR.

Je ne me rappelle pas que de mon temps, l'on vînt faire des promenades en ce lieu ; mais nous allions souvent dans le bosquet de pins qui se trouvait alors dans le domaine seigneurial, et que j'ai reconnu auprès de la maison à forme antique située près de la station du chemin de fer.

M. GAUTHIER.

Vous avez étudié, je crois, dans les premières années du collège : car vous finissiez votre cours l'année où je commençais le mien.

M. BRODEUR.

Oui, je suis l'un de ses plus anciens élèves. Je n'ai point fait partie du premiers cours ; mais de celui qui l'a suivi immédiatement.

M. LEDUC.

Monsieur a sans doute bien connu le vénérable fondateur de la maison ?

M. BRODEUR.

Parfaitement.

M. LEDUC.

On nous a toujours dit que ce portrait lui ressemblait beaucoup.

M. BRODEUR.

Certainement. M. Girouard était un homme d'une assez haute taille et d'une forte corpulence. Son teint était brun. Il avait un bel œil, très-expressif. Sa démarche était pesante. Il avait beaucoup de dignité dans son attitude et ses manières ; sa gravité inspirait du respect, en même temps qu'il attirait à lui par une grande expression de bienveillance. Sa parole était naturellement lente, mais toujours juste et correcte : il tenait beaucoup à parler et à ce que l'on parlât, selon toute l'exactitude grammaticale. L'imagination n'était rien chez lui ; mais il était éminemment un homme de réflexion et de jugement. Il y avait toujours un grand sens dans tout ce qu'il disait : il émettait de temps à autres des maximes, des sentences avec un accent d'autorité qui faisait impression. Il aimait la conversation toutefois, et savait y mettre une gaîté convenable. Il racontait avec intérêt, et quelquefois il se plaisait à certaines exagérations qui excitaient l'étonnement ou provoquaient le rire ; mais il terminait en disant qu'il ne donnait pas comme article de foi ce qu'il venait de dire, qu'il n'avait point trouvé cela dans l'Evangile, ou quelqu'autre chose de ce genre. Il était, au reste, très-délicat dans ses procédés et était fort renommé pour sa politesse.

M. LEDUC.

Nous vous remercions beaucoup de tout ce que vous venez de nous dire sur le vénéré M. Girouard. L'intérêt que vous nous avez inspiré nous engage à vous prier de vouloïr bien nous rappeler quelques traits qui entretiennent ou augmentent la vénération que nous avons pour sa mémoire.

M. BRODEUR.

Je pense que vous aimerez à savoir en quelle occasion il a songé à fonder son collége ; je l'ai entendu lui-même nous le raconter.

Un jour le devoir l'oblige à porter le secours de son ministère à l'une des familles établies à six ou sept lieues de son église. Il remonte, car c'est la seule voie possible, il remonte en canot l'Yamaska. Il arrive auprès du malade qu'il a à peine le temps d'administrer avant qu'il meure : il confesse quelques personnes et instruit les enfants presque dénués de toute connaissance religieuse. Puis reprenant sa légère embarcation, il redescend la rivière.

La nuit est venue ; les étoiles brillent aux cieux ; le silence majestueux des ténèbres n'est troublé que par le bruit de l'aviron qui fend les ondes ou par le chant d'un cantique plein d'une foi naïve que font entendre, en l'honneur de Marie, ceux qui conduisent le digne pasteur. Il est là devant Dieu, livré à ces sentiments profonds que les ombres, la solitude, les charmes d'une belle nuit produisent dans l'âme. Il s'attendrit sur les besoins de ses paroissiens éloignés de l'église où l'on entend la parole sainte qui fait connaître les devoirs, où l'on reçoit les sacrements qui donnent la grâce de les remplir. Il songe aux enfants qui n'ont pas encore vu la maison de Dieu, à quelques-uns de ses paroissiens morts, à raison de l'éloignement de leurs pasteurs, sans les secours de la religion.

Oh ! alors, il comprend mieux que jamais ce que c'est qu'un prêtre,et tout le bien qu'il peut faire.Il lui semble entendre des diverses parties de sa paroisse alors si étendue, où il ne peut apparaître que rarement,des voix de vieillards touchant au seuil de l'éternité, d'hommes murs, fatigués par les plus pénibles travaux,de femmes en pleurs en proie à la désolation, de jeunes gens luttant contre la fougue de passions funestes, d'enfants dont l'âme pressent ce qu'aurait de bonheur pour eux le ministère sacerdotal : il lui semble que ces voix dans un triste et touchant concert, répètent en accents suppliants : Oh ! Seigneur, ayez pitié de nous,donnez-nous

des prêtres. Il joint sa voix à ces accents ; il demande au Seigneur d'envoyer des ouvriers pour travailler à sa vigne.

Des prêtres ? Mais, où les prendre ?..... il faudrait en former par cette éducation littéraire et religieuse qui prépare les vocations, et les maisons où se donne cette instruction sont rares et éloignées. Ah ! se dit-il, s'il y avait un Collège à St. Hyacinthe.. Mais c'est un rêve de la nuit.

Pendant qu'il se livre à ses réflexions les ombres ont disparu ; il voit à une distance rapprochée de l'Eglise, sur les deux rives de l'Yamaska, les premiers rayons de l'aurore se réfléter sur de vastes champs lui promettant une moisson abondante. Il pense que déjà plusieurs fois une dîme assez riche est entrée dans ses greniers, que le défrichement qui s'opère va bientôt rendre ses ressources plus considérables encore. Alors comme un éclair rapide traverse son âme : illuminé et embrasé, avec un élan poussé par toute la générosité de son cœur ; il s'écrie : je bâtirai un Séminaire, je ferai des prêtres. Il sent qu'il lui faudra s'imposer toutes sortes de privations, que cette entreprise va le orer de sollicitudes et lui ravir son repos. Mais le rifice lui sourit, et s'il prévoit des difficultés, il se confie en la Providence. Il arrive chargé de cette pensée qui ne devait plus le quitter ; il se recueille, puis il monte à l'autel ; il offre son sacrifice avec celui de la victime sacrée ; il demande au Seigneur s'il lui est agréable. Il croit entendre la réponse donnée à Solomon : *Sois prospère en ton dessein, et bâtis une maison au Seigneur ton Dieu.*

C'en est fait, le Collège de St. Hyacinthe est fondé dans sa pensée.—Est-ce un rêve ? Oui, lui aurait dit sans doute tout homme à qui il se serait ouvert de cette détermination..... C'est une inspiration divine, répond la fête d'aujourd'hui.

M. NORMANDIN.

Sans doute, établir une pepinière pour le sacerdoce a été la principale intention de M. Girouard dans la

fondation du collège, mais celle-ci toutefois a eu dans son idée un autre objet. Son esprit éclairé et judicieux appréciait tous les avantages de l'éducation ; il comprenait comme elle agrandit le caractère, élève le sentiment, développe la faculté essentielle de l'homme, la raison, devient la source des jouissances les plus nobles et les plus délicates et par là même, quand elle est bien dirigée, comme elle rend de plus en plus l'homme semblable à Dieu à l'image duquel il a été créé. Il sentait les besoins de son pays ; il voyait ses compatriotes en danger de perdre leur nationalité ; il craignait qu'ils ne fussent absorbés au milieu des populations d'une autre origine et d'une autre croyance religieuse qui les envahissaient en se développant dans le pays même, ou en faisant irruption des frontières américaines ; et qu'ils ne fussent forcés bientôt d'abdiquer et leur langue, et leur foi, et leur caractère distinctif comme peuple. Il comprenait que le pays avait besoin de défenseurs et que l'éducation seule pouvait relever sa race, et la soustraire à une infériorité dans laquelle on chercherait peut-être encore longtemps à la maintenir. Il avait été le condisciple, et il était l'ami intime de ce grand évêque, dont je prononce le nom avec l'accent du respect et de la gratitude, pour les services qu'il a rendus à ma religion et à ma nationalité, Mgr. Joseph-Octave Plessis. Cet éminent prélat respectait l'autorité qui gouvernait son pays ; il la défendait contre les atteintes de la révolution qui alors ébranlait le monde, et cette défense était un devoir prescrit au titre même de la paix, de la sécurité et de la liberté des Canadiens. Mais il avait à cœur sa nationalité ; en toutes les occasions il en soutenait les droits. Pour la faire vivre, il avait donné au collège de Nicolet un développement qui était une création. M. Girouard avec qui il avait de fréquentes relations, partageait ces sentiments. Je me plais à les contempler conversant ensemble sur les moyens de faire prospérer leur pays, s'entretenant de leurs œuvres inspirées par la même pensée ; l'un et l'autre voyant dans un regard prophétique des hom-

mes éminents sortis de ces institutions qu'ils fondaient pour servir la religion et la patrie, et se réjouissant dans le Seigneur d'avoir été appelés à ouvrir ces sources fécondes où tant de générations viendraient boire ce breuvage salutaire qui entretient la vie des peuples, une saine éducation.

M. GAUTHIER.

Après ces graves considérations, ces jeunes messieurs ne seront pas fâchés d'être un peu égayés par un mot plaisant de M. Girouard, qui a été plusieurs fois rappelé, mais qu'ils ignorent peut-être. C'est ce que vous venez de dire de ses rapports avec Monseigneur Plessis qui me le remet en mémoire.

Sans doute le curé de St. Hyacinthe avait pour son évêque le respect qu'il devait à sa dignité. On sent cependant qu'étant amis depuis le collége, il devait y avoir entre eux une certaine intimité. Aussi j'ai entendu dire que leur correspondance en portait le caractère, et que l'on y trouve de la part de l'un et de l'autre des saillies fort spirituelles. Mais voici ce que je voulais raconter :

S'étant décidé a bâtir son collége, M. Girouard destinait à cette fin toutes les ressources dont il pouvait disposer. Peut-être ne s'était-il pas encore ouvert de son projet à l'évêque de Québec. Celui-ci était en visite pastorale à St. Hyacinthe. Un soir il va frapper à la porte de la chambre du curé ; il le trouve au lit : " Girouard, dors-tu, lui dit-il ? "—Non Monseigneur.—J'ai besoin d'argent pour mon collége de Nicolet, ne pourrais-tu pas m'en fournir ?—Je dors Monseigneur ; et il ramène sur sa tête les couvertures de son lit. L'Evêque trouva le mot plaisant. Il fut sans doute pour M. Girouard l'occasion de faire part a Monseigneur Plessis du dessein qu'il avait formé.

M. BRODEUR.

M. Girouard avait d'abord été missionnaire à la Baie des Chaleurs où il montra les plus belles qualités de son cœur par son zèle et sa charité. Il a été ensuite

quinze ans curé de la Pointe aux Trembles, de Montréal. Peu de temps après être arrivé dans cette paroisse, il reçut une visite des sauvages de la Baie qui venaient lui exprimer qu'ils ne pouvaient se consoler de son départ et le suppliaient de revenir au milieu d'eux. Il fut nommé curé de St. Hyacinthe en 1805. C'est quelques années plus tard qu'il conçut l'idée de fonder un collége. Il commença par établir dans son presbytère une école tenue par des ecclésiastiques qu'il avait obtenus de Mgr. Plessis. L'un d'eux était M. Cooke, qui devait être le premier évêque des Trois-Rivières. J'ai eu occasion de rencontrer ce prélat dans l'une de ses dernières années ; il s'applaudissait d'avoir mis la main à l'œuvre de la fondation de ce collége, parcequ'il avait commencé l'enseignement qui devait s'y continuer, et parceque M. Girouard lui faisait tenir les comptes de la construction qu'il élevait.

M. LEDUC.

Nous avons entendu dire que M. Girouard fut aidé dans son œuvre. On nous rappelle souvent les noms de ceux qui ont été les bienfaiteurs de la maison : on nous a signalé entre autres M. Deguise, curé de Varennes, et le seigneur de la paroisse, l'honorable M. Dessaulles dont vous voyez les portraits.

M. NORMANDIN.

M. Deguise, depuis vicaire-général, était l'ami intime de M. Girouard, et peut-être aussi avait-il été son condisciple. Il a donné pour le soutien du collége une terre dans Ste. Rosalie qui a une grande valeur, et il a laissé à cette maison, par son testament, les deux tiers de sa succession qui était assez considérable.

A l'époque où M. Girouard a fondé le collége, les seigneurs de la paroisse étaient MM. Delorme, Dénécheau, Debartzch ; ce dernier a joué un rôle remarquable dans les affaires politiques du pays. Ces trois généreux citoyens donnèrent le terrain où devait être assis le collége. Cette disposition à favoriser l'œuvre du vénérable curé de St. Hyacinthe, a passé dans

l'héritier de la plus grande partie de la seigneurie, M. Dessaulles. Il a prouvé en plusieurs circonstances sa bienveillance à l'égard de cette maison, secondé, et je le dirai, quelquefois inspiré par son épouse, cette dame qui a laissé une mémoire si vénérée par les belles qualités de son esprit et de son cœur.

M. GAUTHIER.

J'ai très-bien connu moi-même Madame Dessaulles. Nous la voyions bien souvent à la chapelle où elle nous édifiait par son recueillement et sa piété. Quelquefois lorsqu'elle nous rencontrait, elle nous adressait quelques paroles gracieuses dont nous nous trouvions fort honorés.

M. BRODEUR.

Pour satisfaire votre légitime curiosité sur les premiers temps de cette institution, je dirai que le collége a été béni en 1816 par M. le Grand Vicaire Conefroy, curé de Boucherville, paroisse natale de M. Girouard, comme on sait. Il s'ouvrit au mois d'Octobre de la même année. Un des premiers professeurs fut M. Antoine Birs, neveu de M. Girouard ; il portait alors l'habit ecclésiastique ; il avait beaucoup aidé son oncle dans l'établissement de cette nouvelle maison. Il avait pour collaborateur un laïque, M. Emmanuel Couillard-Després, depuis arpenteur ; je n'ai pas été élève de ces messieurs : mais j'ai entendu dire à votre Supérieur qui, enfant encore, a assisté à la première classe qui s'est faite au collége, qu'ils avaient été ses premiers maîtres. M. Cusson, curé de St. Antoine, et le célèbre M. Quertier, l'apôtre de la tempérance dans le diocèse de Québec, ont été employés à l'enseignement dans les commencements de la maison. Il y eut peu d'élèves d'abord. Pendant un certain temps les repas se prenaient au presbytère ; la discipline, à ce qu'il paraît, était assez mal gardée. Il y avait pourtant, dès lors, une cloche pour sonner les heures des exercices, et c'est la même que vous avez encore aujourd'hui ; elle a été donnée par M. Bistodeau, citoyen de cette ville qui est mort à l'âge de 86 ans.

M. BALTHAZAR.

Nous connaissons le nom de ce monsieur ; il nous a souvent été signalé comme un bienfaiteur de la maison, à cause d'un legs qu'il lui a fait, et qui aurait été plus considérable, si, nous a-t-on dit, son testament fait en faveur du collége, n'eût été, sur ses derniers jours, modifié à l'avantage d'une autre institution.

M. NORMANDIN.

M. Bistodeau a aussi donné la cloche du couvent, institution fondée, comme tout le monde sait, par M. Girouard à-peu-près dans le même temps que le collége. C'est un titre à sa gloire qui n'est peut-être pas assez souvent rappelé, et qui mérite de l'être, lorsque l'on considère les services qu'a rendus cette maison et la prospérité dont elle a joui, tant sous les Sœurs de la Congrégation, que le vénérable fondateur y avait appelées, que sous les Sœurs de la Présentation qui la dirigent aujourd'hui avec un si brillant succès.

Je ne sais si l'on vous a dit que M. Bistodeau avait mis pour condition que les cloches du collége et du couvent sonneraient chaque fois qu'il serait parrain ; or, comme cela était connu, on demandait souvent le digne homme pour remplir cette fonction, car c'était alors chose remarquable d'entendre trois cloches à St. Hyacinthe ; quelquefois ceci arrivait pendant les classes ou les études ; les écoliers croyant que la cloche annonçait la fin des exercices sortaient heureux de les voir abréger ; mais on les ramenait en disant : " C'est M. Bistodeau qui a été parrain.

M. BRODEUR.

Le parrain de la cloche du collége a été Louis Picard, enfant âgé de 7 à 8 ans et chose pénible mais remarquable, il est le premier élève de ce collége que la mort ait enlevé ; les premiers glas que la cloche ait sonnés ont été ceux de son parrain.

M. BALTHAZAR.

Nous avons entendu dire que le premier cours classique s'est terminé en 1826; il n'a pas dû se prolonger au-delà de huit ans. Comme le collége s'est ouvert en 1816, est-ce qu'on n'y aurait pas enseigné le latin dans les deux premières années ?

M. BRODEUR.

On l'a enseigné, mais ceux qui avaient commencé le cours classique ne l'ont pas continué ; il n'y a que le cours commencé en 1818 qui se soit terminé. La classe des Eléments latins eut pour professeur M. Bélanger, depuis directeur, et mort curé de St. Ours ; il n'était alors que simple ecclésiastique ; il n'y avait pas de prêtre pour diriger la maison : on enseignait la grammaire française et la grammaire latine suivies au collége de Montréal : on expliquait l'*Epitome* de Lhomond presque tout entier ; cela tenait lieu de l'Histoire Sainte. Il y avait une demi-heure de classe anglaise par jour, faite par un ecclésiastique irlandais du nom de McGelligan. Il y eut au plus 20 élèves dans cette classe ; à la fin de l'année il y eut une distribution des prix, mais cela se fit simplement. Je suis entré au collége l'année suivante.

M. NORMANDIN.

Alors la maison eut un prêtre pour directeur, ce fut M. Jos. Philippe Lefrançois. Il avait fait ses études à Nicolet, du moins en grande partie ; il avait été vicaire à la Rivière Ouelle, ayant pour curé Mgr. Panet, dès lors coadjuteur de Mgr. Plessis et depuis évêque de Québec. M. Lefrançois était un homme d'activité, de talent et d'énergie. Il avait toutes les qualités propres à un directeur. Il était un peu sévère, mais il montrait une grande affection aux élèves ; il eut bientôt mis l'ordre dans cette maison en établissant une discipline régulière ; il eut des obstacles à surmonter, mais il aimait à faire observer la règle, et M. Girouard n'était pas homme à gêner sa liberté d'action.

M. BALTHAZAR.

Ce que vous venez de dire de notre fondateur est bien prouvé par l'histoire du règlement du collége que nous avons entendu raconter ; il y a là un joli tour de M. Girouard qui nous a fort amusés.

M GAUTHIER.

Oh ! vous connaissez le fait ; il est certain ; je l'ai entendu raconter à M. Lefrançois lui-même, non pas dans le temps qu'il était Directeur, mais un assez grand nombre d'années après dans une visite que je lui ai faite au Cap Santé, dont il était curé.

M. NORMANDIN.

Pour moi, j'ignore complètement la chose dont vous venez de parler.

M. BRODEUR.

Je serais bien aise moi-même d'entendre raconter le fait.

M. LEDUC.

Et nous, nous dirons : *Bis repetita placent.*

M. GAUTHIER.

Lorsque M. Lefrançois vint prendre la direction du collége en 1819, il ne trouva point de règlement pour les élèves. Les heures des exercices étaient fixées, et il y avait bien quelques règles de discipline données de vive voix ; mais rien n'était écrit. Aussi le nouveau directeur, profitant d'une visite que M. Girouard lui faisait, lui dit :

Il parait, M. le Supérieur, qu'il n'y a point eu jusqu'à présent de règlement dans les formes pour les élèves. Je voudrais remplir mon devoir, mettre de l'ordre et de la régularité dans la maison, mais il faudrait qu'il y eût quelque chose de défini pour que moi-même et les élèves sussions à quoi nous en tenir : il importe donc qu'il y ait un règlement écrit à l'observation duquel j'eusse à pourvoir.

—Votre demande, M. le Directeur, est parfaitement juste.

—Il serait à propos que ce règlement fût donné le plus-tôt possible.

—Je sens comme vous que la chose est urgente.

—Permettez-moi en conséquence, M. le Supérieur, de profiter de votre premier loisir pour faire ce règlement.

—Du loisir, on n'en a pas beaucoup lorsqu'on est curé d'une paroisse dont le territoire s'étend jusqu'à huit et dix lieues, et que l'on a plusieurs mille âmes à sa charge. Un règlement, je ne sais pas ce que c'est ; avec des occupations aussi multipliées, il est difficile de faire les choses à heures fixes : je suis un homme trop *déréglé* pour imposer aux autres un règlement.

—Mais, j'en suis sûr, vous vous rappelez fort bien, M. le Supérieur, la règle que vous suiviez au collège ; pourquoi ne la donneriez-vous pas aux élèves de l'institution que vous avez fondée?

— M. le Directeur, vous vous rappelez encore bien mieux le règlement des écoliers, puisqu'il y a si peu de temps que vous avez quitté le collège où vous avez étudié et enseigné. D'ailleurs c'est vous qui avez à faire observer la règle ; il est à propos que vous la rédigiez vous-même.

— Je suis un tout jeune prêtre : un règlement que je ferais, ne serait pas accepté avec le même respect que s'il venait du fondateur de la maison.

— Nous ne dirons pas que c'est vous qui l'avez fait.

— Cela se saura plus tard.

— Puisque vous croyez que mon nom donnera de l'autorité à ce règlement, je l'approuverai et le signerai.

— Permettez-moi d'insister encore. M. le Supérieur, vos souvenirs, vos lumières, votre expérience vous rendent plus apte que moi à faire ce règlement ; vous pouvez d'ailleurs avoir des idées particulières relativement aux règles de l'institution que vous avez fondée.

— Vous y tenez donc, M. le Directeur ?

— Oui, je vous serai très-reconnaissant, M. le Supérieur, si vous voulez me décharger du souci de faire ce règlement ; c'est une responsabilité que je n'aime pas à sentir peser sur moi.

Alors M. Girouard parut réfléchir un instant ; on pouvait surprendre un certain sourire sur ses lèvres. Déposant sur une chaise voisine son chapeau et sa canne qu'il tenait à la main, il s'assit au bout d'une table en disant : je me rends à vos désirs, M. le Directeur, et comme il est bon que la chose se fasse aussitôt que possible, mettons-nous à l'œuvre tout de suite. Mais vous voudrez bien écrire vous-même les articles du règlement.

— Je ne saurais avoir d'objection à copier ce que vous me dicterez.

M. Lefrançois se mit à l'autre bout de la table. Il ajusta son papier, et tenant la plume à la main il dit : M. le Supérieur, à quelle heure fixez-vous le lever des écoliers ?

— Ces enfants sont jeunes ; ils ont besoin de sommeil, et ils sont accoutumés à se lever tard chez leurs parents. Mettez : les élèves se lèveront à sept heures.

M. Lefrançois fronça un peu le sourcil : je crains qu'on ne trouve que c'est trop tard ; dans les autres collèges on se lève à cinq heures et demie.

— Je ne veux pas qu'il soit dit que les élèves de mon collège sont plus paresseux que ceux des autres maisons. Ecrivez donc que le lever aura lieu à cinq heures et demie.

— Ensuite, M. le Supérieur ?.....

— Après que les élèves se seront habillés, ils iront à l'étude pour se préparer à la classe.

— Vous voulez sans doute que les élèves fassent la prière du matin. Permettez-moi de vous exprimer qu'ils seront moins distraits en la faisant avant l'étude, et qu'ils seront mieux disposés à faire la petite méditation que l'ont joint à la prière dans les collèges.

— C'est vrai, c'est vrai ; vous pouvez donc écrire pour second article : La prière et la méditation.

M. Lefrançois écrivit.... Et après la prière, dit-il, en regardant le Supérieur.

— Ces enfants sont peu habitués à la méditation ; cela pourra fatiguer leur esprit. Après cet exercice, mettez un quart d'heure de récréation.

M. Lefrançois réprima difficilement un mouvement de surprise.—Cette méditation, dit-il, est fort courte ; je ne pense pas qu'elle fatigue les élèves ; la récréation les distrairait trop vite. L'étude préparatoire à la classe, que vous avez suggérée d'abord, irait bien après la prière.

— Je crois que vous avez raison. Ecrivez donc que la prière sera suivie de l'étude.

— Quel exercice assignerez-vous après l'étude, reprit M. Lefrançois, avec une certaine anxiété ?

Au lieu de répondre à la question, M. Girouard se leva, et prenant sa canne et son chapeau, il dit : M. le Directeur,c'est vous qui avez fait les trois premiers articles du règlement, et ils sont très bien faits ; je ne doute pas que vous ne fassiez aussi bien les autres ; quand vous aurez fini votre règlement, vous pourrez me l'apporter, et je le signerai bien volontiers, je l'approuve d'avance.

Et saluant le Directeur, il ouvrit la porte, et retourna au presbytère avec une expression de satisfaction un peu malicieuse.

M. Lefrançois qui était lui-même un homme de beaucoup d'esprit, et qui dans l'occasion aurait pu agir de la même manière, s'amusa de cette mystification.

M. NORMANDIN.

Ce trait est en effet fort amusant, je vous remercie de nous l'avoir fait connaître.

M. BRODEUR.

Il montre la finesse d'esprit de M. Girouard, et en même temps sa disposition à ne pas intervenir dans la direction du collège. C'était à la fois une humble défiance de lui-même et une délicate déférence pour les autres.

M. Lefrançois faisait observer la règle et savait aussi exciter la piété chez les élèves : il nous parlait avec beaucoup d'onction et il était très ingénieux pour nous donner le goût des pratiques de dévotion qu'il nous suggérait. Il était de plus excellent professeur ; il remplaçait de temps à autre les divers maîtres, et il trouvait toutes sortes de moyens pour nous intéresser à nos études.

M. GAUTHIER.

Quels étaient les professeurs alors employés à l'enseignement ?

M. BRODEUR.

C'étaient de simples ecclésiastiques. D'abord M. Mercure que vous avez bien connu, car, devenu curé de la Présentation, il visitait souvent le collége. Il a fait successivement les classes de Syntaxe, de Méthode et de Versification aux élèves du premier cours. Il était un très-bon maître de classe ; il enseignait avec méthode et clarté et savait faire travailler ses élèves.

M. NORMANDIN.

Mais il est connu qu'il était d'une certaine bizarrerie de caractère qui le portait à agir quelquefois d'une manière singulière. Il faisait coiffer de ce qu'on appelle le bonnet d'âne les écoliers paresseux, et il les envoyait dans les autres classes pour voir s'ils trouveraient leurs pareils. Quand il était indisposé, il entrait en classe un bonnet sur la tête, un gros mouchoir autour du cou, et une férule à la main : " Gare ! disait-il en entrant, à celui qui va m'incommoder par la moindre dissipation."

C'était dès lors la coutume que les élèves qui étaient cinq fois premiers de suite donnassent *Deo Gratias*, c'est-à-dire comme vous le savez, permission de parler au réfectoire. Un jour M. Mercure arrive au milieu de la récréation et sonne la clochette pour demander le silence. Et nommant un écolier qu'il avait fait

placer près de lui : Un tel, dit-il, a été cinq fois dernier de sa classe, il donne *Deo Gratias* en récréation.

M. GAUTHIER.

Ceci me rappelle une espièglerie de l'un de mes condisciples. C'était alors, comme vous le savez, l'écolier qui avait été cinq fois premier qui, après la lecture de la Bible, se levant de sa place disait lui-même : *Deo Gratias.* Or un jour il arrivait un nouvel élève d'un certain âge et assez naïf. Au réfectoire il fut placé à côté de celui qui ce jour-là même donnait *Deo Gratias.* Le lendemain un de ses confrères lui dit : Tu as vu hier ton voisin à table ; il a dit *Deo Gratias* ; ce que chacun de nous fait à son tour. Ce sera à toi à dire ces mots aujourd'hui. Aie soin de les dire bien haut pour que tout le monde entende. Regarde moi, je te ferai signe, quand il sera temps. Au moment où la lecture de la Bible s'achevait, le signal fut donné ; le nouvel arrivé se leva et cria d'une voix forte : "*Deo Gratias.*" On s'imagine quel éclat de rire se fit entendre : la lecture devint impossible pour le reste du repas.

Vous êtes trop sages, Messieurs, pour qu'une espiéglerie semblable se produise parmi vous.

M. BRODEUR.

Vous me paraissez prendre plaisir aux anecdotes. Eh bien, M. Mercure va m'en fournir une autre ; je ne me la rappelais pas, mais je l'ai entendu raconter tout récemment par un Evêque, alors mon condisciple ; vous pouvez donc y ajouter foi. M. Mercure enseignait le plain-chant tous les jours de congé, comme cela est encore d'usage, je crois. Or il y avait un élève qui manquant totalement d'oreille, chantait sur le même ton toutes les notes de la gamme. Tu es le maître des *fausseurs,* lui dit son professeur, tu mérites qu'on te rende honneur, et il le fait asseoir majestueusement sur son propre fauteuil. Il continua l'exercice de chant. Quand un éléve faisait une fausse note, il lui disait : va rendre hommage à ton maître, et il le for-

çait d'aller faire un salut profond à celui-ci qui le recevait avec gravité. Il fallait que les choses se fissent en ordre ; car la ferrule était là pour rendre tout cela sérieux.

M. NORMANDIN.

A propos de chant, vous rappelez-vous les magnifiques voix qu'il y avait alors parmi les élèves, entre autres Victor Migneault, Denonville, et un peu plus tard M. Turcotte. Assez souvent lorsqu'il y avait un enterrement ou un mariage dans les familles d'un certain rang, on les invitait à chanter. Comme dans ces premiers temps on tenait à la faveur de tout le monde,on se rendait à ce désir. Cela pourtant ne plaisait guère au directeur, à cause de la perte de temps : les élèves d'ailleurs n'y trouvaient pas leur compte, surtout quand cela arrivait un jour de congé. Une fois qu'ils avaient été demandés pour un mariage, celui qui était chargé du chant dit aux autres : " je crois que ce sera la dernière fois, si vous voulez faire chorus au cantique que je vais chanter ;" cela fut promis, et le maître-chantre entonna d'une voix forte, mais avec un ton lugubre et solennel cette strophe :

Jeunesse et beauté
Plaisir force et santé
Tout passe :
Tout périt, tout s'efface
Comme la fleur des champs,
Souvent dès le printemps
Tout passe.

La strophe fut répétée par tout le chœur ; on trouva que les élèves manquaient de goût dans le choix de leurs cantiques, et plus ne furent invités à mariage ni à enterrement.

Il est arrivé bien des aventures comiques en fait de chant : nous assistions aux offices à la paroisse, c'est le collège qui était chargé de chanter les cantiques, alors en usage pendant la messe. Les élèves qui

avaient de la voix se plaçaient au chœur l'un près de l'autre,pour se soutenir,car alors il n'y avait pas d'orgue. C'était dans les fêtes de Noel ; un écolier commence un cantique d'une voix tremblottante, mais la timidité l'empêche de continuer, et il s'arrête tout court au milieu de la première strophe. Son voisin veut faire voir qu'il ne craint pas, lui, et il entonne à tue-tête le cantique : " Bel astre que j'adore," mais il avait pris un peu trop haut et voulant atteindre la note très-élevée du second vers, " Soleil qui luis pour moi," il s'égosilla sur le mot *soleil* et ne put continuer. Alors un troisième élève, à dessein ou non, commence d'une voix grave et solennelle le cantique du temps " Grand Dieu que de merveilles."

On sent qu'il dût y avoir une hilarité qui fut loin d'être édifiante.

M. GAUTHIER.

Il s'est passé de mon temps un fait qui peut servir de pendant à votre anecdote. La chose a eu lieu à la chapelle du Séminaire où alors se faisait l'office public. Un cantique devait se chanter à l'offertoire. Celui qui en était chargé voulait le faire sur l'air d'une chanson de Béranger en l'honneur de Napoléon :

" T'en souviens-tu, disait un capitaine ?"

Pour s'assurer de cet air, il le fredonnait avec les paroles de la chanson.

Quand le moment fut venu, au lieu d'entonner le cantique, il chanta de sa plus forte voix : " T'en souviens-tu, disait un capitaine ? "

Il faut avouer que cela peut justifier l'interdiction des cantiques aux offices liturgiques.

Mais pardon, Monsieur, je vous ai interrompu dans ce que vous disiez des professeurs de votre temps.

M. BRODEUR.

Il y avait en même temps que M. Mercure, M. Edouard Labelle, mort récemment au collége de

l'Assomption ; il se faisait aimer des élèves comme depuis de tous ceux qui l'ont connu ; M. Brais, qui a été curé de St. Pie, et je crois, à St. Jude. Ce monsieur a conservé un grand attachement au collège où il a enseigné ; car j'ai entendu dire qu'il avait remis à cette maison une somme de 4,000 piastres à la condition que la rente lui en serait payée pendant sa vie, et qu'ainsi il aurait donné l'exemple de ce qui a été accompli plus tard par d'autres membres du clergé, comme vous l'avez exprimé tout à l'heure.

M. LEDUC.

Oh ! oui, nous savons que la mémoire de M. Brais est conservée comme celle d'un bienfaiteur du Séminaire.

M. BRODEUR.

Alors se trouvait aussi au collège M. Patrice McMahon, arrivé tout récemment d'Irlande, et qui depuis comme chapelain de la Congrégation Irlandaise de Québec s'est acquis un grand renom. Il a enseigné ici l'anglais pendant deux années ; il a fait ensuite la classe des Eléments latins. Il savait parfaitement enseigner ; et il montrait beaucoup de zèle à instruire les élèves. Il était cependant sévère : il châtiait rudement et après avoir donné de bons coups de férule, il embrassait l'élève qui les avait reçus en lui disant : " mon enfant, ne vous mécontentez pas : c'est pour votre bien." Je crois devoir ajouter que cette expression de tendresse n'était alors guère payée de retour.

M. Lefrançois a introduit les scènes dramatiques aux examens publics : les premières dont le souvenir me soit resté avaient été empruntées à l'*Avare* de Molière, et aux *Grondeurs* de Régnard. L'usage des pièces théâtrales aux distributions des prix a été longtemps conservé ; je sais qu'il a disparu.

M. GAUTHIER.

M. Lefrançois est-il demeuré longtemps directeur ?

M. BRODEUR.

Deux ans seulement. Il a été remplacé par M. Bélanger qui alors avait été fait prêtre ; celui-ci a montré dans son administration, qui a duré trois ans, beaucoup de douceur et de prudence : j'ai entendu dire qu'il avait peut-être un peu manqué de fermeté.

M. NORMANDIN.

Le nombre des élèves s'augmenta sensiblement en 1821, année où M. Bélanger prit la direction du collége. Cela est dû à un acte de dévouement à la cause de l'éducation qui fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont opéré et qui, je crois, a été unique dans le pays.

Les curés et les principaux citoyens de la rivière Chambly et de quelques paroisses environnantes firent une souscription dans le but de payer en tout ou en partie la pension de deux élèves de chaque paroisse, montrant des dispositions aux études ; le choix devait en être laissé aux curés. Cette association eut pour président et peut-être pour principal moteur, l'honorable Chs. de St. Ours, seigneur de la paroisse de ce nom, qui a laissé une mémoire si respectée.

M. GAUTHIER.

Pourriez-vous nous faire connaître quels ont été les autres membres de cette association ; les noms de ces bienfaiteurs de l'éducation méritent d'être rappelés.

M. NORMANDIN.

Il me serait difficile de le faire, du moins pour les membres laïcs de cette association ; ils étaient en assez grand nombre, les uns donnant plus, les autres moins ; je signalerai cependant l'honorable Debartzch et le Dr. Duvert, de St. Charles ; MM. Drolet, de St.Marc ; Jos. et Timothée Franchère, de St. Mathias ; Jos. Cartier, de St.Antoine ; Augustin Cartier, de Belœil ; l'honorable Hertel de Rouville, de St. Hilaire. Parmi les prêtres, je nommerai M. Hébert, de St. Ours, qui a laissé dans son testament une somme pour l'éducation

de la jeunesse ; M. Alinotte, de St. Antoine, dont la paroisse, grâce à son influence et à sa libéralité, a fourni à la fois vingt pensionnaires à cette maison ; M. Robitaille, de St. Charles ; M. Gagné, de St. Jean-Baptiste ; M. Consigny, de St. Mathias ; et M. Migneau, de Chambly. Ce dernier a été singulièrement heureux dans le choix des élèves qu'il a envoyés au collége ; ceux-ci ont fait le cours d'étude le plus brillant et ils ont été successivement Evêque de St. Hyacinte ; ce sont Mgrs. Jos. et Charles Larocque.

La plupart des élèves, envoyés par les autres curés, se sont distingués par leurs succès et leur bonne conduite. L'arrivée de ces écoliers donna de l'importance à l'institution et un nouvel élan aux études ; il y avait de l'émulation dans les classes ; on travaillait avec ardeur ; dès lors les examens publics, auxquels les élèves répondaient sur toutes les matières, eurent un grand succès.

Vous vous rappelez sans doute le professeur qui remplaça M. Mercure auprès des élèves du premier cours et qui avait aussi ses singularités, mais d'un autre genre, je veux parler de M. John McDonald.

M. BRODEUR.

Oui, c'était un ecclésiastique de piété et de talent. Il avait fait de fortes études au collége de Montréal ; on l'avait envoyé à St. Hyacinthe pour professer les Belles-Lettres ; il faisait bien la classe.

M. NORMANDIN.

Peut-être quant à ce qui concernait l'enseignement ; mais il est connu qu'il était d'une naïveté qui lui attirait bien des pièces de la part des élèves de ce temps, lesquels n'avaient pas la sagesse de ceux d'aujourd'hui. On s'était aperçu qu'il avait peur du tonnerre, des coups de vent. Or de temps à autre un écolier regardait à la fenêtre et disait que le temps annonçait un fort orage ; un autre faisait avec je ne sais quoi un certain bruit sourd, et disait qu'il avait entendu le tonnerre. Vite, le professeur effrayé faisait fermer les volets afin

de ne point voir les éclairs. Alors on n'y voyait plus; on ne pouvait expliquer l'auteur ; il fallait bien parler. Après un certain temps de *Deo Gratias*, l'élève entr'ouvrait un des volets et déclarait que le nuage était dissipé.

La simplicité pleine de candeur de M. McDonald s'est signalé dans une autre circonstance. Il donnait de temps à autre à ses élèves des lettres à composer sur divers sujets. Un jour il leur dit : " vous ne ferez pas tous des prêtres, il faut vous former à écrire pour les différentes positions dans lesquelles vous pourrez vous trouver ; " et il donna pour sujet de composition une lettre d'un jeune homme demandant une jeune personne en mariage. La classe sourit ; un élève se permit une observation qui lui valut cette réponse : " Le juste ne se scandalise de rien ; vous ne me paraissez pas être dans une bonne disposition ; toutefois, pour ne pas vous exposer au scandale, je retire ce sujet.

M. BRODEUR.

La classe de Rhétorique du premier cours a eu un professeur excellent comme tel, mais dont le souvenir est tout-à-fait affligeant : c'est ce pauvre M. Tétreault, qui a déshonoré le sacerdoce dont il a été revêtu, par une honteuse apostasie dans laquelle la mort l'a frappé il y a quelques mois. Parmi les ecclésiastiques de ce temps et de l'année suivante je rappelle M. Trudel, digne neveu de M. Girouard, qui a conservé pour la maison fondée par son oncle un intérêt généreux ; M. Marcotte, curé si estimé et si vénéré de Lavaltrie ; M. Damase Ricard, mort curé de l'île Bizard ; Monsieur Fiset dont la paroisse de St. Cuthbert a si longtemps éprouvé le zèle ; M. Moore, devenu jésuite, qui s'est fait un nom par ses travaux apostoliques aux Etats-Unis, et qui avait conservé une telle affection pour cette maison qu'il venait la visiter jusque dans ses dernières années ; M. Théophile Durocher, mort curé de Belœil, aimé, respecté ici, comme il l'a été dans sa paroisse, et qui a été constamment un ami intime et dévoué de la maison.

M. GAUTHIER.

Parlez-nous maintenant de M. de LaMothe ; je n'ai pas été de son temps, mais à l'occasion d'une visite qu'il est venu faire au collège lorsque j'étais élève, j'ai entendu raconter bien des anecdotes à son sujet.

M. BRODEUR.

M. de LaMothe a succédé à M. Bélanger, comme directeur en 1824. C'était un prêtre français, dès lors âgé de soixante ans. Il était né en Gascogne. Il était venu dans le pays comme chapelain du régiment de Wateville. Il avait été pendant un certain temps employé au ministère dans le Haut-Canada : mais il préférait vivre au milieu des canadiens-français. Il avait été pendant longtemps professeur en France : on crut qu'il pourrait prendre avec avantage la direction du collége.

C'était un homme de haute taille, maigre, d'une figure à traits prononcés et fort peu gracieux. L'âge lui avait arraché les cheveux et les dents ; mais il avait un œil vif, intelligent. Il était loin de plaire à première vue. Le soir même de son arrivée, qui avait eu lieu quelque jours après la rentrée, il commença à prêcher la retraite. Il avait écrit son sermon, mais il ne le savait point par cœur. Le voilà qui prend la chandelle d'une main, son cahier de l'autre. Il commence à parler, son accent gascon blessait les oreilles : bientôt il s'anime et fait toutes sortes de gestes avec la chandelle et le cahier. Quelquefois il avait des locutions militaires qui nous paraissaient assez singulières : par exemple les élèves qui ne voudront pas obéir n'auront qu'à *fouter* leur camp. Cependant il s'attachait les écoliers par sa bienveillance envers eux, sa conversation pleine d'intérêt et d'enjouement, et l'originalité de ses saillies gasconnes. Il se mit à son œuvre avec beaucoup de dévouement, mais il y avait trop longtemps qu'il avait perdu de vue le régime d'un collège pour être un directeur habile. Bien des choses échappaient à sa surveillance : néanmoins le zèle ne lui manquait pas. Plusieurs fois la nuit, il fai-

sait le tour des dortoirs ; mais quelquefois on le trouvait endormi sur un siége dans un corridor ou sur un banc à la chapelle où il était entré en passant. Il avait mis des bénitiers partout ; il recommandait fortement l'usage de l'eau bénite et il en prenait à chaque instant. Un jour, c'était en hiver, un élève prétendit faire croire à ses confrères qu'il avait trouvé, le matin, le directeur endormi debout, le doigt pris dans la glace d'un bénitier dont l'eau s'était congelée.

M. de LaMothe se plaisait à raconter des histoires agréables, et il aimait à provoquer de bons mots de la part des élèves. Il promettait quelquefois une diminution du temps de la classe ou de l'étude pour la solution d'une difficulté qu'il avait proposée, ou tel exercice qui demandait plus d'esprit que d'application. Aussi, les élèves se familiarisaient avec lui : ils lui en donnèrent une singulière preuve. C'était au temps où la neige se prête aux différentes formes qu'on veut lui faire prendre ; les écoliers ayant travaillé à cela pendant plusieurs récréations avaient élevé une tour de neige d'une assez grande hauteur. Ils engagèrent le directeur à y monter, ce qu'il fit à l'aide d'une échelle. Lorsqu'il voulut descendre, il trouva l'échelle enlevée : on lui dit qu'un tel travail valait bien un congé, et que l'échelle ne serait placée que lorsqu'il serait accordé. M. de LaMothe trouva le tour plaisant et s'exécuta de bonne grâce.

M. NORMANDIN.

Si M. de LaMothe n'était pas un directeur ayant toutes les qualités nécessaires pour remplir sa charge, il était un excellent professeur. Il remplaçait souvent pour une cause ou pour une autre les maîtres de classe. Il savait rendre l'explication des auteurs tout-à-fait intéressante, il les possédait parfaitement et pouvait en réciter de nombreux passages. Quelquefois il traduisait en classe d'assez longs morceaux de nos auteurs, et nous les donnait à reproduire en version ; nous étions forcés d'écouter pour en retenir le sens. La principale difficulté était sans doute évitée par ce

procédé ; mais nous devions nous appliquer à rendre le sens de l'auteur avec précision ; ce qui nous obligeait à faire une étude du texte qui gravait dans notre mémoire les mots et les tournures propres à la langue latine. Notre travail était plus agréable et peut-être aussi utile que la traduction mot à mot faite à coups de dictionnaire, Par ce moyen nous pouvions expliquer d'assez longues parties de nos auteurs ; nous voyions l'ensemble des discours, de l'histoire, de la composition poétique que nous traduisions et nous étions tenus à en faire une analyse.

M. BALTHAZAR.

Nous serions bien aises de savoir quelle différence il y avait entre les études d'alors et celles d'aujourd'hui ; nous avons entendu dire que sous quelques rapports elles étaient plus fortes qu'elles ne le sont maintenant.

M. NORMANDIN.

Vous savez, messieurs, beaucoup plus de choses que nous n'en connaissons ; vos études sont plus variées que n'étaient les nôtres.

Notre étude principale était celle de la langue latine ; la plus grande partie de la classe se passait à expliquer les auteurs. Après l'*Epitome* et le *De viris illustribus urbis Romæ* et quelquefois l'*Appendix de Diis*, expliqués en Eléments et en Syntaxe, on traduisait : Cornelius Nepos, Quinte-Curce, le *Selecta è profanis scriptoribus*, Salluste, des extraits de Tite-Live et de Tacite, quatre ou cinq discours de Cicéron, quelques métamorphoses d'Ovide, plusieurs livres de l'Eneide, les Bucoliques, les Georgiques de Virgile, un certain nombre d'Odes, d'Epïtres, et l'art poétique d'Horace. Après l'explication mot à mot, nous traduisions d'une manière plus élégante, c'était ce qu'on appelait le bon français. Les devoirs étaient assez longs, en Rhétorique nous avions a faire chaque semaine des discours latins. Le sujet était donné avec un court canevas ; mais c'était une véritable composition que nous avions

à faire, ce qui nous faisait beaucoup travailler. Il nous fallait apprendre par cœur de longs passages de nos auteurs, des poëtes surtout ; nous récitions des livres entiers de Virgile. J'ai passé à l'examen public expliquant l'art poétique d'Horace sans livre à la main, les bras croisés.

Toutes les semaines aussi, depuis la Versification, nous faisions des vers latins. De temps à autre, on nous fournissait une matière qu'il nous fallait versifier, ou c'était des vers français que nous devions mettre en vers latins. D'autrefois, le sujet était simplement donné et il nous fallait inventer. Il y avait une émulation entre nous à ce sujet : c'était à qui apporterait plus de vers. Un jour l'un de nous entre en classe tout fier. Du samedi au dimanche il avait fait soixante vers : il commençait à en recevoir des félicitations : mais il fut ensuite uu peu humilié en entendant un de ses condisciples lire en classe quatre vingt vers, faits dans le même espace de temps, et qui furent jugés meilleurs que les siens.

M. GAUTHIER.

Vous me rappelez une aventure arrivée dans ma classe. Un élève. sur l'ordre qui lui fut donné, lisait ses vers. Ce n'était pas un Virgile. On s'attendait, il faut bien le dire, à quelque chose d'amusant. On ne fut pas trompé. Le professeur avait donné pour matière de vers le portrait de Frédéric II, roi de Prusse, en vers français que chacun copiait à la dictée. Parmi ces vers se trouvait celui-ci :

" Misantrophe et farouche avec un air humain."

Misantrophe : c'était un mot nouveau pour notre élève. De ce mot il en fit trois sans s'occuper du sens que cela pouvait offrir. Il faut remarquer que nous apprenions alors les figures de rhétorique. Mon condisciple fit un vers commençant par ces mots : *In tropo missus.* On ne comprenait pas. Mais c'est bien simple, dit-il : " faites un peu de construction, *missus*, mis, *in tropo* en trope."

En entendant cela, personne de nous n'eut un air trop mortifié.

M. BRODEUR.

Ceci me met en mémoire une autre traduction qui a été longtemps célèbre dans le collége. Un élève d'éléments expliquait l'*Epitome ;* il était question du sacrifice d'Abraham et du bélier substitué à Isaac, que le patriarche avait vu embarrassé par les cornes dans les broussailles. Or l'élève traduisit *hærentem cornibus inter vepres* " éreinté par les cornes pendant les vêpres." C'est peut-être le même qui en syntaxe traduisait : *Annibal â Marcello quinquies fusus est*, Annibal fut fondu cinq fois par Marcellus.

M. LEDUC.

Vous nous avez parlé, messieurs, des études latines que vous faisiez : permettez-nous de vous demander quelles étaient alors les autres matières d'enseignement. Vous appreniez sans doute comme nous l'histoire, la géographie.

M. BRODEUR.

Nous avions des cahiers d'histoire et de géographie très-courts. Il faut dire qu'à part les grammaires et les auteurs qu'on expliquait, tout était manuscrit. Il fallait que les élèves copiassent tout : histoire, géographie, belles-lettres, rhétorique, philosophie, physique même ; on comprend que ces cahiers devaient être fort abrégés. Assez souvent les professeurs modifiaient les cahiers ; à mesure que l'augmentation de la bibliothèque leur permettait d'acquérir plus de connaissances, sur les matières qu'ils enseignaient, ils nous faisaient écrire des leçons plus développées, et, il faut le dire, plus exactes. J'ai entendu dire à un professeur de cette maison qu'il avait composé pour sa part un cours de géographie, d'histoire, de littérature, de rhétorique et de philosophie ; il est vrai qu'il ajoutait : il y avait là plus de travail que de mérite réel.

J'ai dit que nous apprenions la géographie, et c'était

au point que nous savions par cœur les noms de tous les comtés d'Angleterre et de toutes les anciennes provinces de France. Mais il faut que j'ajoute que nous n'avions pas de cartes. Nous avions seulement à notre usage un petit globe terrestre qui est conservé dans le cabinet de physique.

M. NORMANDIN.

Les cartes ont été introduites dans ma classe ; une circonstance des plus comiques a gravé dans ma mémoire le souvenir de cette innovation. Nous apprenions la géographie d'Asie ; nous en étions aux Indes. Le professeur nous montrait la presqu'île de l'Indoustan s'avançant dans la mer et dont les côtes forment, comme vous le savez, une ligne presque perpendiculaire : " Voilà, nous dit-il, la côte de Coromandel et ici celle de Malabar." Comme ces côtes sont à pic dit naïvement un élève. C'est ce même écolier qui, à son maître lui demandant de lui montrer le Danube sur la carte, répondit qu'il ne pouvait le faire, vu qu'il se jette dans la Mer Noire.

Quant à l'histoire, nous l'apprenions plus par nos lectures que par les leçons qu'on nous donnait. Mais il faut le dire, c'était l'histoire des peuples anciens que nous connaissions. Nous avions les grandes histoires de Rollin, celle des Empereurs Romains de Crevier, celle du Bas-Empire de Lebeau, cette dernière en vingt-huit volumes. Il y en avait parmi nous qui lisaient toutes ces histoires et qui récitaient de suite les noms de tous les Empereurs Bysantins, au nombre de cent environ.

M. GAUTHIER.

De mon temps nous trouvions à la bibliothèque des histoires modernes. Assez souvent nos professeurs nous interrogeaient en classe sur nos lectures : et tous les dimanches soirs, pendant trois quarts d'heure, les élèves des premiéres classes étaient réunis. Le directeur ou un professeur demandait à tel ou tel écolier quel livre il avait lu pendant la semaine. Et il lui

fallait répondre à un certain nombre de questions sur la matière de ce livre. Ceci excitait beaucoup l'émulation, et forçait à prendre des notes sur les parties importantes de l'ouvrage qu'on avait lu, afin de pouvoir répondre pertinemment aux interrogations que l'on aurait à subir. Je ne sais si cela est encore en usage dans cette maison ; mais je puis dire que ce compte-rendu de nos lectures était un moyen très-efficace de nous en faire tirer profit.

Je dois ajouter que nos professeurs aimaient à converser avec nous : ils se plaisaient à nous parler en récréation de l'objet de nos études. Nous leur demandions souvent des explications sur certaines questions que nous avions étudiées. Comme ils étaient presque tous de jeunes ecclésiastiques, ils ne nous répondaient pas toujours sur le champ : ils demandaient du temps pour s'instruire plus à fond sur le sujet. Et ils nous disaient que nos questions leurs étaient utiles à eux-mêmes par les recherches qu'elles leur donnaient occasion de faire. Nous profitions beaucoup de ces conversations avec nos maîtres.

M. LEDUC.

Vous nous parliez tout à l'heure de vers latins, est-ce que vous faisiez aussi des vers français comme devoirs de classe ?

M. BRODEUR.

Non ; pas dans notre cours.

M. GAUTHIER.

Dans ma classe c'était une matière de devoirs donnée de temps à autre. Mais comme il est dit : " Nascuntur poetæ, fiunt oratores, " les productions poétiques n'avaient guère de mérite ; deux ou trois cependant parmi nous réussissaient quelquefois. Mais on nous formait beaucoup à la composition oratoire. En rhétorique il nous failait faire des discours en forme, avec exorde, division, péroraison, dans toutes les règles. C'était quelquefois des sermons pour les fêtes.

du temps que nous avions à faire ; ou des discours sur quelques sujets importants, ordinairement empruntés à l'histoire. Je me rappelle en ce moment deux sujets qui nous firent beaucoup travailler : la défense de Charles I devant le parlement anglais, et un discours à Charles Quint en faveur des Indiens maltraités par les Espagnols. Il nous arrivait d'apporter en classe des discours de dix à douze pages d'assez grand format. Sans doute nos professeurs nous donnaient des canevas qui nous fournissaient des idées ; il fallait toutefois travailler beaucoup pour les amplifier et les exprimer avec une certaine élégance. Je ne sais jusqu'à quel point nous réussissions dans la composition ; mais c'était un exercice auquel nous nous livrions de tout cœur.

Je crois voir sourire un de ces jeunes messieurs, c'est, je pense un rhétoricien, qui vient d'expliquer l'art poétique d'Horace. En nous entendant rappeler avec une certaine complaisance ce qui se faisait de notre temps, il se dit en lui-même : *Laudator temporis acti se puero.*

M. BALTHAZAR.

Loin de là, messieurs, nous prenons le plus vif intérêt aux renseignements que vous voulez bien nous donner, et la preuve c'est que nous nous permettrons d'en demander d'autres encore. Nous serons si fiers d'avoir à dire à nos confrères que nous avons eu l'honneur de converser avec quelques-uns des plus anciens élèves de cette maison, et nous nous plairons à répéter ce que vous nous aurez dit. Pour ma part, j'ose demander à l'un de ces messieurs quel temps l'on donnait à l'étude de l'anglais dans les commencements de cette institution.

M. BRODEUR.

Il y avait invariablement tous les jours dans toutes les classes, même en Philosophie, une demi-heure d'enseignement de la langue anglaise. Les plus sages d'entre nous en profitaient, et je pourrais citer quelques-uns de mes condisciples qui, à la fin de leurs

études, parlaient facilement cette langue ; mais ce n'était pas le plus grand nombre. Il faut le dire, nous attachions assez peu d'importance à cette étude. Il est vrai que les circonstances ne semblaient pas la rendre aussi nécessaire qu'aujourd'hui. Pour ma part, j'ai eu bien souvent à me repentir de ne m'y être pas appliqué avec plus de soin, et mon âge me permettant des avis, je vous engage à faire tous vos efforts pour apprendre aussi parfaitement que possible une langue dont la connaissance vous sera indispensable en quelque carrière que vous soyiez appelés à parcourir.

M. NORMANDIN

Nous devons dire que l'étude de l'anglais n'était pas tout-à-fait attrayante pour nous, à cause des maîtres qui nous l'enseignaient. C'étaient assez souvent de jeunes ecclesiastiques, ou même des laïcs arrivant de l'Irlande ou des Etats-Unis ; ils ne savaient pas un mot de français ; ils ne connaissaient rien aux mœurs et au caractère des canadiens : ils employaient souvent les férules ; ils se faisaient quelquefois trop craindre par leur sévérité qui n'était pas toujours conforme à la justice. Un trait me revient en ce moment. Notre classe anglaise se faisait dans la salle de recréation : les élèves occupaient des siéges formant une seule ligne le long des murs de cette salle. Un jour le maître, c'était un laïc, entre la férule à la main ainsi que de coutume. Comme il avait un peu tardé à remplacer l'autre professeur, quelques élèves s'amusaient à parler. Ne pouvant distinguer ceux qui se permettaient cette dissipation, le voici qui parcourt toute la ligne en frappant d'un bras fort, tous les élèves sur les bras, les mains, les épaules, ce qu'il pouvait atteindre, car chacun cherchait à se soustraire aux coups. Il fit tout cela sans dire un mot, avec le plus grand sang froid et quand il eut fini, il fit sa classe comme de coutume ; ce qu'il venait de faire lui paraissait tout naturel : il n'en était pas ainsi pour nous.

M. GAUTHIÉR.

Quelquefois ce n'était pas du tragique comme ce que vous venez de raconter, mais du comique. Nous avions un professeur d'anglais nouvellement arrivé. Dans les premiers temps il ne connaissait pas les élèves ; il confondait leurs noms. Il y avait dans la classe trois élèves du nom de Giard. Il n'en connaissait qu'un. Un jour il dit : Giard, traduisez votre auteur. Les trois Giard se lèvent simultanément et se mettent à expliquer en élévant la voix aussi haut que possible. Le maître veut imposer le silence : ils font d'abord semblant de ne pas entendre, et ils se donnaient garde de jeter les yeux sur lui. Lorsqu'ils se furent arrêtés, le professeur dit : vous ne m'avez pas entendu : c'est Giard à qui j'ai dit d'expliquer l'auteur, que lui seul continue : et les trois espiègles recommencent de plus belle. Le maître vient à bout de les faire taire, et croyant s'être mépris sur le nom, il dit : qui est Giard parmi vous ? Et tous les trois ensemble : c'est moi, monsieur. Le pauvre professeur était tout décontenancé, il ne savait plus que faire. Un élève plus sage que les autres vient à bout de lui faire comprendre qu'il y avait trois écoliers de ce nom. Mais nous n'en avions pas moins eu une scène fort amusante pour des espiègles tels que nous étions. Une chose semblable ne serait plus possible maintenant, car il y a des maîtres plus habiles et des élèves plus raisonnables et mieux disciplinés.

M. NORMANDIN.

Je le crois volontiers, mais en fait de tours les élèves peuvent dire avec le fabuliste : *nous en savons plus d'un*, et peut-être ne faut-il pas leur en apprendre qu'ils ne connaissent pas encore. Voici ce qui va le prouver. Quelques jours après l'ouverture des classes un professeur conversait avec trois élèves nouveaux ; ceux-ci paraissaient fort gais. Je crois que vous ne vous ennuyez pas, dit le professeur. Oh ! non, répondirent-ils ; en ce cas vous ne songez pas à déserter. Non, dit l'un d'eux ; d'ailleurs ce ne serait pas chose

facile et mes parents me raméneraient bientôt. Le maître alors se mit à raconter la manière tout-à-fait ingénieuse, dont s'était pris un élève de l'année précédente pour déserter ; et le lendemain celui à qui il parlait s'échappait de la maison précisément par le même moyen. Il n'y avait guère pensé d'abord, mais il avait été séduit par l'idée de jouer une pièce à son professeur et de faire parler de lui. Vous être trop avancés, messieurs, dans vos études pour qu'on craigne pareille chose de votre part. Je pense cependant que lorsque dans un certain nombre de lustres une fête semblable se renouvellera, vous aurez aussi vos *juvenilia* à raconter.

M. BALTHAZAR.

Nous vous savons gré, Messieurs, de ce que vous voulez bien nous amuser par vos anecdotes, et nous en écouterions d'autres avec le plus grand plaisir ; mais craignant d'en perdre l'occasion, nous osons vous prier de compléter ce que vous avez dit sur le cours d'études suivi dans les premiers temps du collége. Pour ma part j'ose demander, si alors on enseignait le grec depuis la Syntaxe ou du moins la Méthode, jusqu'à la Rhétorique inclusivement.

M. BRODEUR.

La question est peut-être captieuse. Je répondrai toutefois que nous n'avions pas l'avantage d'étudier aussi bien que vous cette belle langue. Nous n'apprenions le grec qu'en Philosophie. Le seul auteur que nous traduisions était l'Évangile selon St. Luc. On nous disait que cela était suffisant pour donner la clef de cette langue à ceux qui voudraient y pénétrer plus avant, ce qui au reste ne pouvait être le partage que d'un petit nombre, et qu'en relisant souvent l'Evangile dans le texte grec, on se familiariserait avec les mots et les tournures de la langue, au point de pouvoir étudier avec avantage des auteurs plus difficiles. De fait un de mes condisciples, devenu prêtre, m'a dit

qu'en lisant habituellement St. Luc, il avait acquis une connaissance passable de la langue grecque qui lui permettait de traduire quelques uns des classiques.

M. NORMANDIN.

Pour moi, je ne sais plus un mot de grec et je crois que je ne pourrais plus lire les caractères de cette langue. Je pense, et je sais que beaucoup d'autres partagent cette opinion qu'à raison du peu d'usage que l'on fait de la langue grecque, il n'est pas à propos de donner à son étude un temps si long, du moins pour la généralité des élèves.

M. GAUTHIER.

Il y a quelques années, assistant à la distribution des prix de ce collége, j'ai entendu un entretien sur les études classiques où l'on a exprimé une opinion tout-à-fait opposée. On a fait voir les avantages de la connaissance de la langue grecque, et montré qu'elle devait faire partie d'un véritable enseignement classique. En outre des raisons intrinsèques que l'on a données, l'on s'est appuyé de l'exemple de toutes les raisons de haute éducation. L'on a dit combien l'étude du grec était forte en Angleterre : et l'on s'autorisait des paroles de Lord Elgin, prononcées dans cette maison même en faveur de cet enseignement.

On pourrait maintenant ajouter que Lord Dufferin, notre gouverneur-général, a récemment répondu en grec à une adresse qui lui avait été présentée dans cette langue. Et j'ai lu sur les journaux qu'il avait envoyé des exemplaires de son discours à plusieurs maisons d'éducation pour encourager les élèves à travailler à acquérir la connaissance du grec.

M. NORMANDIN.

S'il y a des exemples pour, il y en a aussi contre. J'ai connu un élève de cette maison, écolier fort distingué du reste, qui avait pris le grec en grippe ; il n'était pas le plus fort helléniste de sa classe. Toutefois son peu de goût pour le grec ne l'a pas empêché

d'apprendre plusieurs langues sauvages plus difficiles que celle-ci, et s'il n'a pas parlé facilement la langue de St. Jean Chrysostôme, il n'en est pas moins devenu un archevêque distingué par son zèle apostolique et l'éloquence de sa parole.

M. LEDUC.

Nous sommes confus de la bienveillance que vous nous témoignez par les renseignements que vous nous donnez. Nous voudrions cependant vous adresser encore une question. Nous sommes des étudiants en Philosophie ; nous serions heureux de savoir quel était l'enseignement philosophique de votre temps. Etudiait-on la physique, la chimie, la cosmogonie ?

M. BRODEUR.

Je suis heureux de pouvoir satisfaire à votre demande, car, à l'âge où je suis, on se plait à rappeler le passé, *olim et hacc meminisse juvabit.* Le premier professeur de Philosophie qu'ait eu cette maison, a été celui qui est devenu le premier évêque de St. Hyacinthe. M. Prince, alors simple ecclésiastique, avait été envoyé de Nicolet pour faire cette classe. Dès ses premiers jours d'enseignement, il montra un si grand intérêt aux élèves qu'il s'attacha au plus haut dégré leur affection : il sut en même temps se faire respecter, et il nous édifiait par sa vive piété.

Il donnait son enseignement avec un cahier manuscrit, emprunté au collège de Montréal, et composé, disait-on par un membre du Séminaire St. Sulpice M. Houdet, qui était très-renommé comme professeur de philosophie. Ce cahier était un abrégé de la philosophie de Lyon. La logique était assez étendue : il y avait peu de choses sur l'onthologie, la métaphysique pure : la théodicée et la morale renfermaient des dissertations développées qui faisaient comme un cours de théologie et nous intéressaient beaucoup. Nous avions du goût pour ces études. Quant au cartésianisme qui pouvait se trouver dans ce cours, professeur et élèves en étaient fort innocents, ne

sachant pas en distinguer l'essence et la portée. Nous subissions trimestriellement des examens sur la partie de la philosophie que nous avions apprise, devant M. Girouard, qui assistait toujours à ces exercices, devant le directeur, les professeurs et les élèves. Nous employions dans la réponse aux objections la formule de l'école : *Sic argumentaris, Domine,* nous disions *distinguo* et même *subdistinguo* : nous répondions en latin, et nous craignions plus de faire une faute dans cette langue que de manquer de justesse dans un argument ; car nous étions sûrs d'avance des sarcasmes des élèves étudiant la grammaire, à notre égard, nous messieurs les philosophes, s'il nous arrivait de faire un barbarisme ou un solécisme.

Aux examens publics du premier cours de philosophie, des thèses furent soutenues avec réponses aux objections que l'on présentait. Elles avaient été adressées d'avance à quelques prêtres, et même à des laïques. Parmi ceux-ci, je me rappelle M. le Dr. Duvert de St. Charles, qui était renommé pour le goût qu'il avait conservé à l'égard des études philosophiques. Je crois pouvoir ajouter qu'aucune des thèses soutenues ne fut celle de Pic de la Mirandole : *De omni re scibili et de quibusdam aliis.* La matière en était assez circonscrite, et l'on ne fit guère d'objections propres à embarrasser les élèves.

M. NORMANDIN.

On n'enseignait que la philosophie proprement dite dans l'année qui suivait la Rhétorique, à l'exception du temps donné au grec. L'année suivante on voyait les mathématiques, l'auteur était Saury que vous avez encore maintenant je crois ; il était difficile de nous procurer ce livre ; il fallait en emprunter des exemplaires d'hommes qui avait étudié à Québec ou à Montréal. Chacun se pourvoyait, comme il pouvait, de ce qu'on appelait une boîte de mathématiques renfermant ce qui était nécessaire pour tracer les figures géométriques. Un citoyen qui a joué un grand rôle

politique M. Bourdages, avait donné son Saury et sa boîte de mathématiques à l'un d'entre nous.

Dans la seconde partie de l'année on voyait un traité de physique en latin, venant aussi du collége de Montréal.

C'était un manuscrit que chaque élève devait copier en reproduisant les figures nécessaires. Or, il y avait certains cahiers de mains peu habiles qui, si vous les voyiez, vous feraient rire par la forme singulière qu'ils donnaient aux objets qne vous trouvez si bien dessinés dans les planches de vos livres.

Le premier professeur de mathématiques et de physique, a été M. Tessier, mort curé de St. Luc en 1842. Il avait voulu faire une seconde fois son année de mathématiques au collége de Montréal, un peu pour s'assurer davantage de sa vocation, et aussi afin de se rendre plus fort dans ce genre de connaissance pour lequel il avait un goût particulier. Malgré l'aridité de cette science, il la faisait étudier avec intérêt. Pour moi, j'aimais l'Algèbre, je prenais beaucoup de temps à résoudre des problêmes d'équation, même en sus de ce qui nous était donné comme devoir ; ce qui n'empêche pas que maintenant je suis quelquefois embarrassé pour faire une division simple.

M. BRODEUR.

L'année où par l'enseignement des Mathématiques et de la Physique se termina le premier cours de cette maison, le directeur était M. Edouard Crevier qui avait remplacé M. de LaMothe. C'est alors qu'il a commencé cette carrière de zèle, de dévouement qu'il a remplie dans ce diocèse avec tant de succès depuis plus de cinquante ans. Il rétablit la discipline un peu affaiblie sous son prédécesseur ; il organisa tout par divers règlements ; il sut s'attirer le respect des élèves par l'expression de dignité qui dès lors se trouvait en lui, et il se concilia leur affection par cette bonté de cœur qui le caractérise si éminemment.

M. NORMANDIN.

La maison alors avait un professeur fort distingué ; je veux parler du Rev. M. Michel Morin, maintenant retiré à Lachenaie dont il a été quelque temps le curé. Quoiqu'il eût commencé son cours à un âge un peu avancé, il avait fait de fortes études au collége de Montréal. Il montra dans son enseignement la haute intelligence dont il était doué, une netteté, une justesse d'expression qui faisait saisir facilement par les élèves les explications qu'il leur donnait, et des connaissances dues à ses fortes études qui portaient ceux-ci à l'interroger, sûrs de recevoir quelques réponses instructives. Il exerçait un grand ascendant sur les écoliers par l'idée qu'on avait de ses talents, la dignité de ses procédés, le bienveillant intérêt qu'il portait aux élèves,et aussi par la crainte des mots spirituels et incisifs dont nous étions sûrs qu'il payerait nos fredaines.

M. BRODEUR.

Le premier cours d'études s'est terminé au mois d'Août 1826. La distribution des prix fut signalée par un fait qui fit une grande sensation. Les citoyens de St. Hyacinthe, sentant tout ce que leur paroisse devait au zèle de M. Girouard comme pasteur, et à son amour pour l'éducation qui lui avait fait élever le collége et le couvent, crurent devoir lui donner un témoignage public de leur vénération et de leur reconnaissance. Ils voulurent faire prendre des portraits de leur curé pour être placés dans les établissements qu'il avait fondés. Il fallut des instances pour faire consentir M. Girouard à poser : il céda enfin aux désirs de ses paroissiens. Le peintre, M. Dulongpré, réussit parfaitement quant à la ressemblance. Or, le jour même où se terminait le premier cours d'études, les élèves qui composaient ce cours, après que les prix eurent été distribués, montèrent sur le théâtre, apportant le portrait de M. Girouard, et le plus jeune d'entre eux, mais qui dès l'enfance avait été l'objet d'une bienveillance particulière du vénérable fondateur, lui présenta ce tableau de la part des citoyens de Saint

Hyacinthe, en lui adressant un discours très-bien fait, composé par la plume habile et délicate de M. le Docteur Bouthiller, il se terminait par ces mots : " Daignez recevoir cet hommage qu'ils ont cru vous rendre plus agréable en vous l'offrant par l'enfant que vous avez formé, l'élève que vous avez instruit, l'homme qui vous devra tout." Un grand saisissement s'empara alors de l'assemblée. M. Girouard, qui n'avait pas eu le moindre soupçon de ce qui venait de se passer, fut tellement attendri que ses larmes coulèrent abondamment ; son émotion fut si forte qu'il ne put exprimer ses sentiments ; elle se communiqua à une partie des spectateurs qui pleurèrent avec lui. C'est qu'on sentait ce qui se passait au cœur du fondateur du collége, en ce moment où il recevait la récompense de ses sacrifices dans le bien que produisait la maison qu'il avait fondée : il voyait qu'elle était bénie du ciel et il pouvait dire comme son divin maître : *opus consummavi.* J'aime à rappeler ce souvenir, la veille du jour où sa mémoire va recevoir un si glorieux hommage par la réunion des élèves formés depuis soixante ans dans l'institution qu'il leur a ouverte, et par l'inauguration solennelle de la statue élevée en son honneur comme expression de leur reconnaissance.

M. BALTHAZAR.

J'oserais demander combien d'élèves composaient le premiers cours, et quels sont ceux qui vivent encore ?

M. BRODEUR.

Douze élèves ont terminé ce cours, si toutefois l'on peut mettre de ce nombre deux d'entre eux qui ont fait au collége de Montréal leur dernière année. Il n'y a plus que deux survivants, M. le Supérieur actuel du collége et M. Léon Birs, de Boucherville, neveu de M. Girouard. Les autres étaient MM. Michel et Louis Plamondon, de St. Hyacinthe ; M. Daigneau, de Ste. Rosalie, mort à St. Michel de Québec : MM. Augustin Blanchet, mort curé de St. Lin ; M. Ignace Archambault, frère de M. le curé actuel de St. Hugues, décédé

à St. Antoine ayant le titre de vicaire de Sorel ; M. Joseph Octave Boucher, mort à Laprairie, chez son oncle, curé de cette paroisse ; c'était un homme de talents tout-à-fait extraordinaires ; M. McHaron qui s'est retiré en France chez les Trappistes ou chez les Chartreux et qui est mort il y a un certain nombre d'années ; M. Hector Drolet, mort curé de St. Jude ; M. Magloire Turcotte décédé il y a quelques années à Clifton dont il avait la desserte ; enfin M. David Têtu qui a été trente-six ans curé de St. Roch des Aulnets et qui a laissé une mémoire si vénéré dans l'archidiocèse de Québec.

M. LEDUC.

C'est peu de temps après, n'est-ce pas, que le collége a perdu son respectable fondateur ?

M. BRODEUR.

Non, M. Girouard a vécu encore six ans pendant lesquels, le collége a eu pour directeur, après M. Crevier, M. Maguire, M. Proulx, M. Prince ; mais je suis sorti de cette maison l'année même que M. Maguire en a pris la direction. Je laisse à ces messieurs de vous dire ce qui s'est passé après mon départ.

M. NORMANDIN.

Je suis resté deux ans sous M. Maguire ; j'aimerais à vous faire connaitre ce qu'a été pour l'institution ce prêtre distingué, mais le temps ne le permet pas. A cette heure avancée de la soirée on ne doit pas tarder à vous appeler à la prière et ensuite au coucher.

M. BALTHAZAR.

Il nous reste encore quelques minutes, nous les passerions avec intérêt à entendre parler des derniers temps de M. Girouard et des circonstances de sa mort.

M. NORMANDIN.

Monsieur, qui était au collège à cette époque pourra vous renseigner.

M. GAUTHIER.

Pendant mes trois derniéres années d'études, j'ai eu le bonheur de connaître M. Girouard; il venait de temps à autre au collège : il était salué avec une vive expression de vénération : il pouvait lire sur toutes les figures la satisfaction que nous causait sa présence. On sentait qu'il y avait aussi en lui une joie bien vive à voir les élèves de l'institution qu'il avait fondée. Il racontait quelquefois des traits agréables, et ordinairement il ne nous quittait pas sans quelques sentences morales prononcées avec une autorité qui les gravait dans l'esprit de tous.

M. Girouard eut la consolation de voir que sa maison ne suffisait pas au nombre toujours croissant de ses élèves. Il avait fallu l'agrandir. Il se porta avec générosité au nouveau sacrifice qu'exigeait la construction d'une aile qu'il vit s'élever en peu de temps, en projetant d'en adjoindre bientôt une autre au corps de l'édifice.

Le succès était complet. Son évêque avait adopté son œuvre. Le collége de St. Hyacinthe était l'objet de la prédilection de Mgr. Lartigue qui promit à son fondateur de le favoriser en toute circonstance, promesse que l'illustre évêque a fidèlement tenue et qui lui a obtenu une vive gratitude de la part de cette maison.

M. Girouard avait pu voir les élèves de son collège y devenir eux-mêmes des professeurs. Il a eu le bonheur d'assister au saint sacrifice offert par les prêtres de la maison qu'il avait fondée. Oh ! qu'il devait jouir en voyant cette réalisation du désir qu'il avait formée dans cette nuit où il descendait le cours de l'Yamaska en se livrant aux élans de son zèle pour les âmes !

Il voyait aussi le couvent qu'il avait fondé en une voie bien prospère et commencer déjà à jouir de la renommée qui a toujours honoré cette maison.

Sa paroisse avait pris des développements considérables. Elle avait été divisée en plusieurs autres ; des curés résidents desservaient des populations nombreuses en ces lieux où quelques familles éparses réclamaient les secours de son ministère qu'il ne pouvait leur porter qu'avec tant de difficultés.

Tous ses vœux étaient remplis : aussi il pouvait dire les paroles du Saint Vieillard : *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace.* Sa santé, qui avait été si forte jusqu'alors, s'était affaiblie depuis un certain temps. Il souffrait de certaines infirmités dont on s'apercevait à sa démarche devenue plus pesante ; l'exercice du ministére le fatiguait.

On était en 1832 ; le choléra venait d'envahir le pays. Il n'avait point encore fait de victimes à St. Hyacinthe : mais la crainte de ses atteintes prochaines saisissait tous les cœurs. Depuis quelque temps M. Girouard, affaibli par ses infirmités, ne s'était point fait entendre à ses paroissiens. On le voit apparaître un dimanche à la balustrade. Il dit quelques paroles pour engager les fidèles à ne pas se laisser aller à une peur excessive qui pourrait prédisposer à l'épidémie : et il termina par ces mots : "Prémunissez-vous contre le seul mal qui soit à craindre, le péché, cause de tous les châtiments de la justice divine en ce monde et en l'autre."

Ces paroles firent impression. Autant que je puis me rappeler, ce sont les dernières qu'il ait fait entendre comme pasteur. Quelque temps avant que la mort l'ait enlevé, il donna une preuve touchante de la bonté de son cœur. Un des ecclésiastiques de son collége était dangereusement malade à St. Jean-Baptiste. Il se rendit dans cette paroisse pour le visiter, ayant la délicatesse d'emmener avec lui un autre ecclésiastique qu'il savait être l'ami intime du malade. Celui-ci qui venait d'être administré éprouva dès lors un mieux sensible, et il eut une convalescence très rapide ; c'était peut-être l'effet des prières du vénérable prêtre.

Sentant que sa santé s'affaiblissait de plus en plus, il s'était déterminé à se démettre de sa charge de pas-

teur ; ce qui fut agréé par son évèque. Il fut décidé qu'il se retirerait au collége ; et l'on commença dès lors à préparer un appartement pour le recevoir.

Voulant avoir un successeur qui s'intéressât à son œuvre, il avait pensé à M. Crevier dont il avait apprécié les mérites et les talents dans la direction du collége. Croyant réussir plus facilement en s'entretenant avec lui, de vive voix, il s'était décidé à se rendre à St. Luc dont il était curé. On paraissait craindre les suites d'un voyage de plus de douze lieues à cause de l'affaiblissement général qu'on remarquait en lui depuis quelque temps. Il crut ne devoir pas céder aux appréhensions qu'on lui exprima et il partit. Il s'arrêta à Chambly pour visiter le fondateur du collége de cette paroisse M. Migneault. Ce monsieur était absent. M. Girouard visita cependant le collége, et passa la soirée avec un des ecclésiastiques de son collége qui était alors en vacances, et qui depuis est devenu évêque de St. Hyacinthe : je veux parler de Mgr. Joseph Larocque.

De là il se rendit à St. Luc où il eut le bonheur de trouverM. Crevier disposé à correspondre à ses desseins. Ne se sentant pas trop fatigué, de St. Luc il partit pour Laprairie où était curé M. Boucher, prêtre très renommé par ses talents et ses connaissances. Ensuite il se rendit dans sa chère paroisse de Boucherville où vivaient encore son frère de mère M. Trudel, et sa sœur madame Desmarteaux. Il arriva le soir chez son vénérable ami M. le grand vicaire Deguise.

Après le souper il prolongea la conversation jusqu'à près de minuit. Le vicaire de la paroisse, devenu l'un des hommes éminents du clergé de Montréal, M. Jean-Baptiste Labelle, disait dernièrement d'après ce qui m'a été rapporté : " Je ne me rappelle pas bien quels ont été les sujets de la conversation pendant cette dernière veillée ; il y a si longtemps que cela s'est passé ; mais il me semble que moi, tout jeune homme alors, j'avais le bonheur de me trouver entre saint Paul et saint Antoine s'entretenant des choses du ciel."

Il y avait à peine une heure que M. Girouard était couché lorsqu'il réveilla son domestique que par prudence il avait fait coucher dans sa chambre. Il lui demanda de lui frotter les jambes qu'il sentait froides et engourdies ; ce qui le soulagea, et il parut se rendormir. Mais peu après le serviteur entendit M. Girouard râler. Il lui parla et n'entendit pas de réponse. Il alla réveiller les gens de la maison en disant : M. Girouard se meurt. M. Labelle se hâta de se rendre auprès de lui et lui donna immédiatement l'absolution ; puis croyant qu'il pouvait vivre encore, il lui administra l'Extrême-Onction, mais bientôt le médecin, qui avait été appelé, constata la mort.C'était le 3 Août 1832. M. Girouard avait près de 70 ans, étant né le 7 Octobre 1762.

Quand la nouvelle de son décès arriva à St. Hyacinthe, il y eut une consternation générale. On pleurait le pasteur dont on avait si longtemps éprouvé le zèle et l'aimable bonté, et le fondateur de deux maisons de haute éducation. Et l'on peut dire que le deuil fut partagé par toute la province ; car M. Girouard était connu partout et il était l'objet d'une vénération générale.

Malgré l'épidémie régnante, une foule considérable accompagna ses restes dans la translation qui en fut faite dans sa paroisse. Le corps était suivi de voitures se succèdant sans interruption dans l'espace de deux lieues. Ce convoi se composait en grande partie des citoyens de St. Hyacinthe et des paroisses environnantes.

Son corps fut déposé dans l'une des salles du collége : puis ses obsèques se firent dans l'église paroissiale avec toute la solennité possible. Nous étions alors en vacances ; mais j'ai pu assister à ses funérailles. L'oraison funèbre fut prêchée par Monsieur Quintal, curé de St. Damase. Une émotion générale saisissait les cœurs au souvenir qu'il rappelait de ses vertus et de ses mérites. Le service fut chanté par M. Prince.

Ses restes furent placés au pied de l'autel où tant

de fois il avait offert l'auguste sacrifice. Ils ont reposé là vingt-neuf ans : Mais il convenait que son corps fût gardé là où la reconnaissance à son égard sera permanemment entretenue, parceque le bienfait s'y fera continuellement sentir. Aussi a-t-il été solennellement transféré au Séminaire de St. Hyacinthe le 17 juillet 1861.

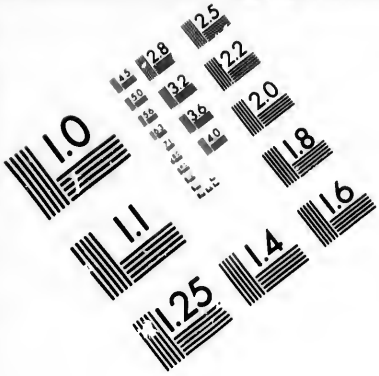
J'ai encore assisté à cette cérémonie funéraire qui a été un glorieux hommage rendu au fondateur de cette maison. On a dit que son corps avait été trouvé conservé : la tête cependant avait été séparée du tronc, mais du reste elle était tout entière.

M. LEDUC.

Oui ; cette tête vénérable, placée dans un reliquaire, est gardée dans un oratoire de la maison. Les souliers de M. Girouard et d'amples lambeaux de la soutane qu'il portait dans le cercueil sont conservés, avec quelques objets qui lui ont appartenu, dans une chambre où l'on ne rentre qu'avec un profond sentiment de vénération.

M. BALTHAZAR.

Messieurs, nous vous remercions de ce que vous nous avez dit du vénéré M. Girouard, dans cet entretien que nous avons eu l'honneur d'avoir avec vous. Il nous inspire à votre égard une respectueuse reconnaissance et nous conserverons avec bonheur le souvenir de cette soirée si agréable et si instructive que, grâce à votre condescendance, nous avons passée avec vous dans cette belle fête de la réunion des anciens élèves du Collége de St. Hyacinthe.



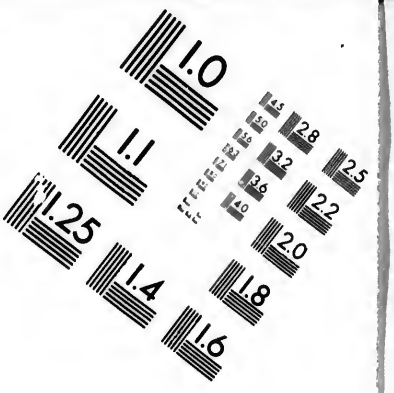
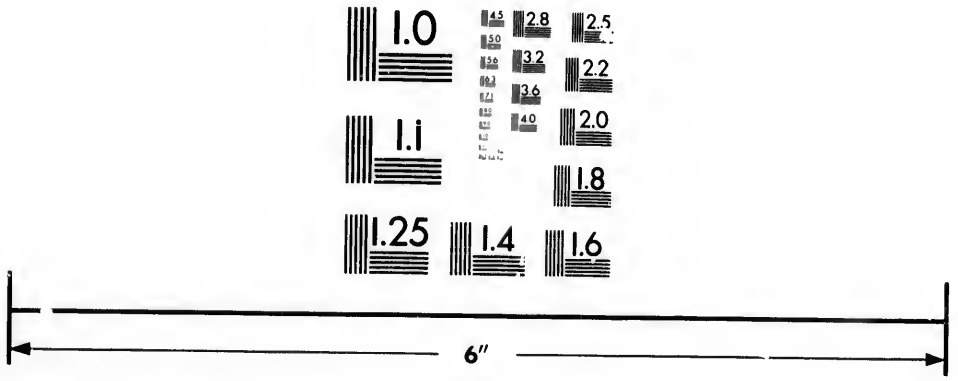
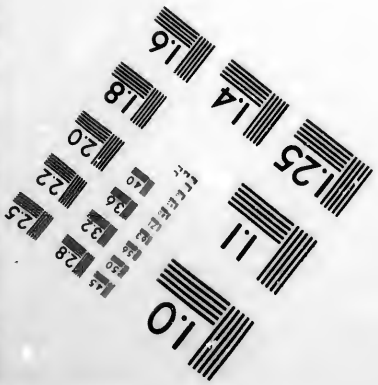
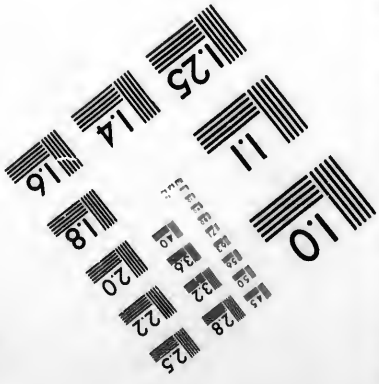


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.0

Toute l'histoire *ancienne* du Séminaire venait de revivre pour nous, grâce à ces tableaux sur lesquels une main de maître, la main de notre maître à tous, avait reproduit, en brillantes couleurs, plusieurs des événements qui composent la vie de notre *Alma Mater*. Assurément, nous avons eu, en cette soirée mémorable, la *primeur* et la première partie de ce qui sera une très-belle histoire du Séminaire de St. Hyacinthe.

La séance littéraire et musicale était finie. En sortant de la salle pour aller respirer l'air frais et embaumé dans les bosquets et le parterre, les visiteurs se trouvèrent en face, ou pour mieux dire, au milieu d'un spectacle enchanteur. L'immense façade du collége, les grands ormes de la cour, les arbres du parterre, les haies vives qui serpentent autour des plantations nouvelles, les bosquets mystérieux de la Valombreuse, tout était illuminé *à giorno :* c'était vraiment féérique. A côté du collége, la Villa Bédini, ainsi que les délicieux jardins qui l'entourent, nous apparaissaient au milieu de mille lumières disposées avec ce goût parfait que M. Cadoret sait mettre dans ces sortes de décorations. Longtemps, nous nous promenâmes dans ces lieux enchantés, où nous aurions pu facilement voir la reproduction de quelque scène des *Mille et une nuits.* En ce moment la joie et le bonheur dont étaient remplis ces mille cœurs de frères réunis après une longue absence, ne s'exprimaient plus par les éclats d'un rire bruyant. C'était une joie douce, profonde ; c'était comme le bonheur éprouvé par des cœurs qui se parlent dans le silence et qui se comprennent.

Mais à mesure que les lumières s'éteignaient, lentement, une à une, les amis se serraient la main ; *bon soir, à demain*.....et chacun se dirigeait vers le gîte que l'hospitalité bien connue des citoyens de St. Hyacinthe lui avait préparé. *On dit* que plusieurs anciens élèves, citoyens de cette ville, avaient préparé des lits pour tous les confrères de leur classe, lesquels se sont fidèlement rendus à l'invitation ; *mais on dit* aussi

que le vieux Morphée se vit repousser pendant toute la nuit et que l'Aurore, aux doigts de rose, eut seule le pouvoir de fermer les yeux à tous ces graves citoyens, heureux d'être redevenus écoliers et décidés à faire durer le plus possible les instants fugitifs de la réunion.

Ce qui est certain, c'est que parmi la bande très-nombreuse de ceux qui couchèrent au collège, il y en eut plusieurs qui dormirent..... au moins deux ou trois heures. Malheureusement, on avait été mis sous l'impression que cette nuit-là, la loi du *grand silence* n'obligeait point. Longtemps on entendit de joyeux échos ; ici, un musicien attardé s'efforçait *d'accorder* les pianos ; là, un patriote déterminé faisait résonner dans les longs corridors la *haute* expression de ses sentiments. Malgré le jour qui s'avance, on peut encore dire :

> Fit strepitus, vocemque per ampla voluntant
> Atria.

Mais enfin tout rentre dans le silence : on s'est décidé à demander au sommeil des forces pour bien jouir du lendemain.

MERCREDI, LE 26 JUIN.

Le programme pour le 26 désignait l'église de Notre-Dame comme premier lieu de rendez-vous. Et c'était jnstice. Le temple actuel s'élève sur le site même de la vieille église de M. Girouard ; c'est pour ainsi dire un rajeunissement du cher vieux sanctuaire où tant de générations de nos *anciens* venaient à la grand'messe et autres offices paroissiaux. Il convenait que tous les membres de la grande famille de M. Girouard, à quelque âge qu'ils appartiennent, pussent se réunir pour prier au pied de cet autel où l'humble et dévoué curé avait conçu le projet du Séminaire.

Aussi, tous furent fidèles au mot d'ordre. On alla à la gare du Grand Tronc recevoir les nombreux confrères qui arrivaient par le train du matin ; puis on se dirigea vers l'église. A 9½, Mgr. de Montréal montait à l'autel. Nos Seigneurs les Evêques étaient dans le sanctuaire, entourés d'une foule de prêtres. On remarquait avec émotion le vénérable Mgr. Joseph Larocque, évêque de Germanicopolis, qui avait voulu, malgré ses graves infirmités, se trouver encore une fois au sein d'une famille chérie, qu'il avait lui-même gouvernée autrefois avec tant de sagesse et de dévouement, et qui a conservé pour l'ancien supérieur du Séminaire et évêque de St. Hyacinthe une vive affection et une admiration profonde.

Quelles douces émotions remplissaient les cœurs pendant l'auguste sacrifice! Les anciens élèves se souvenaient avec attendrissement des jours, depuis longtemps écoulés, alors qu'ils venaient en ces mêmes lieux prier dans le vieux temple où le Seigneur avait réjoui leur jeunesse. Et les cantiques du vieux temps, quels souvenirs ne rappelaient-ils pas? Hélas! plusieurs des voix qui jadis embellissaient nos saintes

solennités ne seront plus jamais entendues sur la terre ! Mais elles continuent maintenant au ciel de chanter les louanges du Dieu qui les avait faites harmonieuses. Ainsi, le passé et le présent se confondaient dans notre souvenir et dans nos prières. Aussi quand, à la fin de la messe, la voix toujours fidèle et toujours aimée du Révérend M. R. Larue fit entendre le chant du Psalmiste *ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unúm*, ce fut avec une conviction profonde que les cœurs et les voix répondirent :

" Ah ! oui : c'est un bonheur ineffable pour nous, " frères longtemps séparés, de nous retrouver ensemble " pour vivre encore quelques instants de cette douce " vie de la famille !"

La messe finie, la procession s'organise : en tête, le drapeau du collège : ensuite les élèves actuels, puis les anciens marchant quatre de front. L'immense procession défila par la rue Girouard, belle comme toujours, par ses décorations *naturelles*. En passant devant l'évêché, les *anciens* pensaient au *vieux collége*, toujours vivant dans leurs souvenirs. Les édifices nouveaux qui occupent le site de l'ancienne maison, la cathédrale qu'on y élève à côté de la demeure épiscopale, attiraient sans doute leurs regards ; mais les yeux cherchaient instinctivement la cour gracieuse où ils avaient joué si gaiement, le Champ de Mars, témoin de leurs luttes amicales, le vieux *mai*, au pied duquel ils avaient si souvent fait entendre les accents de leur jeune patriotisme. Aujourd'hui ces lieux ont changé d'aspect, mais ils n'ont point cessé d'être chers aux cœurs des anciens.

Cependant, la procession arrive au collége : on voit avec plaisir les jolies décorations de la Villa Bédini, et celles dont M. H. Doherty avait eu la délicate attention d'orner son *cottage* situé à l'entrée même du parterre.

Arrivée en face du collége, la foule se groupe au pied du portique sous lequel prennent place Nos Seigneurs les Evêques et les Messieurs du Séminaire.

Alors l'Honorable Juge A. Papineau, parlant au

nom des anciens élèves, présente à M. le Supérieur et à ses collaborateurs l'adresse suivante :

ADRESSE DES ANCIENS ELEVES AU SEMINAIRE.

Messieurs les membres du Séminaire de St Hyacinthe,

Depuis longtemps déjà les anciens élèves du Séminaire de St Hyacinthe désiraient se réunir sous le toit qui abrita les heureuses années de leur jeunesse, et où ils ont reçu, avec l'éducation classique, les soins dévoués et infatigables qui les ont formés à l'amour et à la pratique du vrai, du bien et du beau. Ce jour tant désiré est enfin venu ; la voix qui a fait entendre le signal d'appel a trouvé un écho joyeux dans tous les cœurs. Nous voici, les représentants de tous les essaims qui tour à tour se sont envolés de cette ruche classique ; nous voici, revenus au point de départ ; moins nombreux que nous n'étions partis, mais heureux, ah ! oui, heureux de nous retrouver pour ainsi dire au foyer paternel, famille de frères longtemps séparés ; heureux, après les vicissitudes, les soucis et les orages, de nous reposer dans ces lieux riants, paisible séjour que nous aimions jadis, et que nous retrouvons toujours de plus en plus aimable après une longue absence ; heureux de revoir ici ceux dont nous avions emporté le souvenir dans nos cœurs ; heureux surtout de pouvoir vous présenter, à vous M. le Supérieur et à vos dignes collaborateurs, l'expression solennelle du respect profond, de l'affection inaltérable, de la persévérante reconnaissance que les élèves de ce Séminaire conservent pour leur *Alma Mater*. Pour plusieurs d'entre nous, les jours de collége sont d'un passé déjà lointain ; mais les souvenirs en sont toujours vivaces. Comment, en effet, oublier le temps où nous retrouvions ici, sous la robe du prêtre, le cœur aimant et dévoué de nos parents selon la nature ? A travers le voile des années qui nous séparent de cette époque heureuse, nous revoyons avec

émotion ces hommes qui ont tout quitté pour vivre avec l'enfance et la jeunesse, partageant les peines et les plaisirs de leurs faibles compagnons, les aidant, ouvriers sans salaire, à creuser le sillon où seront déposées les semences qui un jour devront orner et enrichir le sol encore inculte de ces intelligences et de ces cœurs. Dans ce travail de chaque jour, et que plusieurs d'entre nous ne trouvaient que trop long, il faut bien l'avouer aujourd'hui, la part principale vous revenait toujours.

Nous sommes tous convaincus de l'importance et de la nécessité de cette éducation classique à laquelle le Canada français est redevable, en très grande partie, du glorieux rôle qu'il a pu jouer dans les événements qui se sont déroulés sur notre scène politique et religieuse depuis la conquête. Ce qui est peut-être moins connu, c'est qu'en définitive cette éducation n'est point rémunérée dans la personne de ceux qui, au prix de pénibles sacrifices et de labeurs constants, ont doté notre pays d'établissements magnifiques où se forme une nombreuse jeunesse, héritière des saines traditions littéraires, nationales et religieuses qui ont fait notre gloire et notre force dans le passé.

Ce qui est peut-être moins connu encore, c'est le dévouement, l'abnégation, l'oubli d'eux-mêmes, que les prêtres de nos colléges et de nos séminaires ont dû s'imposer pour amener d'aussi beaux résultats. Il se peut, messieurs, que vous ne vous aperceviez pas vous-mêmes de la grandeur de ces sacrifices, ou que vous les ayez oubliés dans la joie de pouvoir donner à l'Eglise et à l'Etat de nombreux et dignes enfants ; mais si vous oubliez ce qui vous est dû, vos élèves, qui recueillent le fruit de vos travaux et de vos sacrifices, s'en souviennent toujours. Ils s'en souviennent, et ils sont ici pour vous le dire et pour vous en remercier.

Oui ; pour vous remercier d'avoir jeté dans nos âmes de précieuses semences ; pour vous remercier d'avoir consacré votre vie, vos âmes, vos cœurs à nous rendre dignes de marcher dans les voies que Dieu nous indiquait.

Il ne nous appartient pas de dire si nous avons répondu à vos espérances. Nous voudrions pouvoir en être convaincus, ne fût-ce que pour vous offrir en ce jour la récompense que vous ambitionnez ici-bas, c'est-à-dire une couronne composée de lauriers glorieux gagnés par tous les fils de St Hyacinthe au service de la religion et de la patrie. Au moins, nous pouvons affirmer que le titre d'élèves de St Hyacinthe nous fut toujours cher, et nous a valu, dans le monde, des avantages précieux. Puissions-nous avoir contribué à rendre ce titre de plus en plus honorable !

Nous nous croyons tout spécialement tenus de nous en rendre dignes : Noblesse oblige. Or, il y a quelque gloire, pensons-nous, à pouvoir se dire élève d'une maison qui a voulu donner aux poëtes et aux orateurs de l'antiquité *chrétienne* la place d'honneur qui leur est due ; d'une maison qui a efficacement travaillé pour sa part à renouer la chaîne des saines traditions philosophiques léguées par les grands Docteurs de l'Eglise ; d'une maison dont l'enseignement religieux dans les classes supérieures, a reçu un développement qui couvre, pour ainsi dire, tout le terrain des questions débattues, et met le jeune homme du monde en état de rendre raison de sa foi, et de réfuter victorieusement les sophismes historiques et philosophiques amoncelés depuis trois siècles par cette " vaste conspiration contre la vérité " que le comte de Maistre a si éloquemment flétrie.

La crainte d'être trop longs nous empêche de dire les effets de cet enseignement sur la littérature générale de notre pays ; mais nous pouvons au moins affirmer notre conviction qu'ils furent et considérables et salutaires.

C'est là une gloire pour notre *Alma Mater*, mais ça été et c'est encore un grand bienfait pour nous, un bienfait dont nous voudrions vous remercier dignement, messieurs ; vous, en particulier, M. le Supérieur, qui pourriez sans orgueil dire avec vérité : *quorum pars magna fui.* Notre présence ici, veuillez la regarder comme l'expression sincère, heureuse, de tous les

sentiments d'amour et de reconnaissance à l'égard du Séminaire de St Hyacinthe.

Est-il besoin d'ajouter que nous adressons au ciel des vœux sincères pour la prospérité de cette maison ? Pour sa prospérité morale et pour sa prospérité matérielle ! Ah ! si nous pouvions contribuer à alléger le fardeau qui pèse sur vos épaules ! nous avons voulu du moins commencer aujourd'hui à vous exprimer, autrement que par des paroles, les sentiments qui nous animent à votre égard, messieurs, et à l'égard de ceux de nos anciens maîtres et amis que nous avons le regret de ne plus voir à leur place accoutumée, mais qui, du ciel où ils goûtent le repos et où ils jouissent des " perpétuelles clartés " promises aux ouvriers de l'enseignement, prennent part à cette fête de famille et la bénissent avec amour."

Immédiatement après, Monseigneur Taché, Archevêque de St Boniface, s'avance pour offrir au Séminaire les cadeaux présentés par les élèves. Ecoutons cette voix éloquente dont les accents connus et aimés des peuplades les plus délaissées de notre continent, les ont converties à l'Evangile ; recueillons ces paroles précieuses sorties du cœur du grand Evêque que le Canada tout entier, comme le Séminaire de St Hyacinthe, aime et honore comme une de ses gloires les plus pures. Le discours de Monseigneur Taché, en même temps qu'il fera connaître la munificence des fils de Messire Girouard, nous restera comme l'expression la plus parfaite des sentiments qui nous animaient tous et auxquels nous remercions son noble cœur d'avoir donné une forme si belle.

DISCOURS DE MGR. TACHE.

Monsieur le Supérieur et messieurs les membres du Séminaire.

C'est avec une douce et vive émotion que je prends la parole en ce moment. L'adresse que vient de vous lire l'un des plus distingués de vos anciens élèves est l'expression des sentiments de tous ses condisciples. Les derniers mots de cette adresse indiquent un sujet qu'il est à propos de développer un peu ; c'est pourquoi j'ai été prié par le comité, qui a organisé cette belle fête, de me faire l'interprète de tous dans la présentation des objets qui doivent perpétuer le souvenir de cette aimable et nombreuse réunion de famille.

Je sens que je dois me tenir en garde contre un double inconvénient ; j'ai à craindre et de parler trop longtemps et de dire trop peu. Nous sommes en congé de collége, en congé d'écoliers, et tout le monde sait que la gent collégiale n'est pas avide de grands discours aux heures de récréation. Puis quand une récréation est un congé jubilaire, qui se donne à peine deux fois en un siècle, il est évident que la *jeunesse* qui est venue de tous les points du pays, à quarante, cinquante et soixante ans, pour saluer le berceau de sa première adolescence, revoir ses condisciples, remercier ses anciens professeurs et prendre pour ainsi dire les allures d'écoliers, il est évident, dis-je, que cette *jeunesse* ne veut pas que qui que ce soit sorte de ses rangs pour monopoliser la parole et demander le silence aux autres. D'un autre côté, il est difficile de jouer, en peu de mots, le rôle de tous sans courir le risque certain d'être bien inférieur à la tâche imposée. Je m'efforcerai d'éviter le premier inconvénient en ne parlant pas bien longtemps, et j'attends de votre bienveillance, ô vous tous élèves de St. Hyacinthe, que vous voudrez bien ne pas trop faire attention au second des inconvénients que j'ai mentionnés.

La pensée d'une réunion des anciens professeurs et élèves du séminaire de St Hyacinthe, a été accueillie avec bonheur par tous ceux qui ont eu l'avantage de fréquenter cette maison ; car personne ne la laisse sans regrets ni sans le désir de la revoir. Tous nous avons compris que nous ne pouvions pas venir les mains tout à fait vides. Notre reconnaissance envers le berceau de notre éducation avait besoin d'une expression plus énergique et plus durable que celle renfermée dans un compliment de fête, une assurance de bon vouloir, ou un adieu sympathique, qui pour un grand nombre d'entre nous sera sans revoir. On a songé à faire un présent qui, en attestant notre dévouement pour le séminaire, fût comme un mémorial de la fête que nous célébrons aujourd'hui, de la réunion si imposante qui fait battre nos cœurs d'une joie si vive et, je puis ajouter, d'une douce fierté.

Le désir de faire un présent s'imposait naturellement à notre respectueuse gratitude ; restait l'embarras de déterminer ce que nous offririons. Le comité a été parfaitement inspiré dans le choix des deux objets que nous vous offrons. M. le Supérieur et Messieurs, l'un de ces objets est la statue du fondateur du séminaire de St Hyacinthe, le vénérable Monsieur Antoine Girouard ; l'autre objet est l'appareil d'ornementation de cette pièce d'eau, que nous avons sous les yeux.

Le sentiment de vénération qui nous anime envers le fondateur de cette maison est trop légitime pour qu'il ne soit pas désirable que tous ceux qui visitent St Hyacinthe connaissent les traits de l'humble prêtre qui a tant aimé son Dieu et si bien servi sa patrie. C'est pourquoi il était naturel de songer à offrir aux regards de tous ceux qui visitent cet établissement la statue de celui qui a d'autant plus de droit à ce témoignage extraordinaire d'estime que lui-même a moins songé à réclamer les honneurs qu'il a si bien mérités.

Il suffit, Messieurs, de jeter les regards sur l'auditoire d'élite qui m'honore de son attention pour se convaincre que les hommes éminents ne manquent pas en Canada ; pour se convaincre que le Séminaire

de St Hyacinthe a fourni sa large part au groupe nombreux des personnages distingués qui font l'honneur de la patrie en travaillant à son bonheur. Quoique les intelligences d'élite ne fassent point défaut chez nous, il faut avouer que la patrie reconnaissante a élevé peu de statues à ses grands hommes. Dans un jeune pays comme le nôtre, la statuaire ne peut pas avoir acquis le perfectionnement qu'elle a reçu ailleurs ; aussi il y avait une hardiesse digne d'éloge dans la pensée d'une statue en bronze modelée par une main canadienne, en l'honneur d'un héros canadien.

Les sentiments du cœur sont les émules du génie et les dignes promoteurs du talent. La reconnaissance est venue en aide à l'art. Un jeune canadien, M. H. G. Hérard, a senti son talent s'inspirer du vif désir qui animait son cœur, et à cette inspiration nous devons la première statue en bronze faite dans un atelier canadien-français ; la première statue élevée en l'honneur d'un canadien.

Cette statue nous vous l'offrons, monsieur le Supérieur et messieurs, comme gage de notre reconnaissance envers le fondateur de cette maison, et envers vous, messieurs, qui, en continuant son œuvre, lui avez donné le développement que les étrangers, comme les enfants de la famille, constatent avec tant de bonheur.

Que la vue de cette statue soit un encouragement pour vous, messieurs, qui vous dévouez à la tâche si ardue et jamais assez appréciée de l'éducation de la jeunesse. Que cette statue soit une leçon pour la jeunesse elle-même, qui coûte tant de dévouement et d'abnégation. Que dans son langage muet, mais éloquent, cette statue parle à tous ceux qui, avec ou depuis Monsieur Girouard jusqu'à ce jour, ont été les bienfaiteurs de ce collége ; qu'elle leur dise à tous que, si l'ingratitude et l'oubli trouvent place quelque part, ce n'est certainement pas là où des hommes dévoués travaillent à façonner les cœurs des jeunes gens pour les rendre accessibles à tous les sentiments

nobles et élevés. Cette statue est et sera par elle-même un enseignement ; car vous le savez, messieurs, l'enseignement n'a pas besoin d'être articulé pour exercer son empire. Celui à l'honneur duquel se dresse avec majesté ce monument a écouté bien des fois la silencieuse éloquence de la forêt et du désert ; il a souvent recueilli les leçons de la philosophie sur les lèvres des sauvages ignorants et de l'homme des champs ; et qui sait, messieurs, si ce ne sont pas ces enseignements inarticulés qui ont contribué à donner à sa belle âme et à son noble cœur cette trempe d'abnégation qui, pour un grand nombre d'entre nous, a été la source des avantages que nous confère notre éducation. Ce qu'il y a de certain, c'est que la détermination de bâtir un collége est venue à Messire Girouard au milieu du calme de la nuit, et au bruit des avirons du frêle canot, sur lequel il descendait l'Yamaska. La statue du bon prêtre, du vénéré fondateur, du bienfaiteur généreux, ne sera donc pas un vain ornement. De la base si solide sur laquelle il repose, ce bronze nous tient à tous un langage plein d'enseignement et de conviction. Au pied de cette statue, on apprendra combien sont fécondes les pensées généreuses et quelle gloire s'attache à la mémoire des vrais amis de leur pays.

Si à la faculté de parler, ce bronze joignait celle d'entendre, je lui dirais : " O Père, contemple tes enfants ; ils sont venus de tous les points te saluer et te remercier. Tu vois ici pour honorer ta mémoire et bénir ton œuvre, des hommes qu'aucun autre motif n'aurait pu réunir en si grand nombre. Non seulement la Province de Québec envoie de divers points d'honorables représentants, mais ailleur son rivalise de zèle et d'enthousiasme. Des bords de l'Atlantique, les Provinces de l'Est prennent part à notre fête, dans la personne de l'un de leurs vénérables Prélats, Mgr. McIntyre et de son aimable compagnon. La riche Province de l'Ouest nous permet de revoir avec bonheur un de nos hommes d'état les plus distingués, l'honorable Alexandre Campbell. Le Midi veut que

des Etats-Unis nous viennent des élèves de St Hyacinthe, pour affirmer les sentiments d'attachement que ce Séminaire sait inspirer. Et du Septentrion, un Sénateur de Manitoba, l'Hon. M. Girard, se joint à Son Archevêque pour dire bien hautement que le froid peut tenter de glacer nos membres, mais ne saurait refroidir les cœurs. O Père vénéré, vois tes enfants qui viennent. *Filii tui de longe venient*, et il n'est pas hors de propos d'ajouter *Filiæ tuæ de latere surgent*; car le couvent qui est là à côté de nous, n'est que la continuation de celui que la munificence de monsieur Girouard a fondé pour nos sœurs et nos jeunes canadiennes.

Souffrez que je répète une de ces anecdotes si pleines d'attrait, qui ont attaché à la mémoire de M. Girouard un si grand charme.

L'illustre Mgr Plessis honorait notre bien-aimé fondateur d'une amitié toute particulière. Un jour, il était en visite pastorale à St Hyacinthe. Monsieur Girouard traitait le prélat avec toute la courtoisie respectueuse qui le distinguait ; seulement il cachait même à l'amitié, le projet qu'il avait conçu depuis quelque temps, de fonder et de doter un collège. C'était à l'époque où Mgr Plessis s'imposait tant de sacrifices pour donner au Séminaire de Nicolet l'impulsion qui lui a assigné un rang si distingué, au milieu de nos meilleures maisons d'éducation.

Après avoir goûté ensemble les charmes de l'amitié, le grand Evêque et l'excellent curé rentrèrent pour prendre quelque repos ; mais le sommeil fuyait leurs paupières, préoccupés qu'ils étaient tous deux des immenses difficultés qui se rattachent nécessairement à des fondations importantes. Mgr Plessis connaît le cœur si généreux de M. Girouard et sa réputation de richesse, mais il ignore ses projets. Il frappe à la cloison qui sépare leurs chambres, en disant : Girouard, dors-tu ?—Non, Monseigneur.—Veux-tu me procurer cinq cents louis pour mon Séminaire de Nicolet ?—Je dors, Monseigneur ! fut la réponse donnée à cette demande inspirée par le désir du bien.

Je dors.....Il y a sans doute une bonhomie charmante dans l'homme éveillé qui dit, je dors. Mais cette fois, il y avait plus que de la bonhomie, ou mieux cette bonhomie n'est autre chose que l'expression sans apprêt d'une pensée profonde, d'un sentiment sublime. Pour comprendre toute la portée de ce que disait Monsieur Girouard, lorsqu'il répondait à l'illustre Pontife, je dors, il faut, ce me semble, remonter jusqu'à la première page de l'histoire du genre humain.

Le premier homme étant sorti des mains de son Créateur, la divine charité envoya un sommeil mystérieux à celui qui devait être le père de tous ; pendant ce sommeil, Dieu prit une côte d'Adam, et de cette côte forma celle qui devait être *la mère de tous.* Le sommeil mystérieux que la charité divine envoya au père de la famille humaine, n'est pas sans offrir une certaine analogie avec celui qu'invoquait Monsieur Girouard lorsqu'il disait : "Je dors, Monseigneur."En la personne de ce saint Prêtre, si plein de respect affectueux pour les enfants, nos jeunes années avaient un père, et il fallait que la divine charité se servît de lui, pour nous donner une mère ; c'est pourquoi elle lui envoya ce sommeil mystérieux qui lui permit de dire en toute vérité, *je dors*..... je dors ; en me refusant les jouissances légitimes, que ma position, mon âge, mes services et ma fortune semblent réclamer. Je dors ; en n'écoutant pas les grandes voix de la nature et du sang qui demandent que je vienne en aide à ceux des miens, qu'il me serait si doux de soulager. Je dors, Monseigneur, en refusant à votre amitié qui m'honore, les secours qu'elle me demande pour une institution, qui vous donne tant de préoccupations et qui a toutes mes sympathies et mon respect. Je dors..... et pendant ce sommeil mystérieux, la charité de Dieu prenait là, dans le cœur de M. Girouard, tout ce qu'il fallait pour nous donner à nous tous notre *Alma Mater*, la mère qui a formé nos intelligences, le collége de St Hyacinthe.

Il était donc bien naturel, Messieurs, que le comité qui a si bien organisé cette fête, en nous unissant à

l'érection d'une statue de notre Père, nousdonnât aussi la satisfaction de joindre à ce présent, une autre œuvre artistique qui, par sa destination, est comme l'image de notre mère. Car, votre Séminaire, Messieurs, est comme une fontaine vive et abondante au milieu d'un champ fertile. Placé à St Hyacinthe, Messire Girouard a souvent traversé la plaine magnifique au milieu de laquelle est assise la ville que nous voyons avec tant de bonheur renaître de ses cendres, plus belle que jamais ; cette plaine qui d'un côté se baigne dans les flots majestueux du St. Laurent et de l'autre s'appuie sur les collines verdoyantes des cantons de l'Est. Elle est arrosée par deux de nos plus belles rivières,le Richelieu et l'Yamaska. Cette plaine, Dieu l'a faite belle et fertile, les hommes l'ont faite riche par leur travail, et M.Girouard a eu le vif désir de la rendre heureuse, en facilitant l'éducation des populations qui l'habitent ; c'est pourquoi il a établi son collége au milieu de ce plateau, l'un des plus beaux du monde ; *sicut fons in medio camporum.*

A cette terre fertile il faut des cultivateurs et des industriels intelligents qui en exploitent toutes les richesses ; il faut des hommes qui, par les professions libérales, donnent tous les secours dont leurs compatriotes ont besoin, au milieu des misères et des difficultés de la vie ; il faut des législateurs, des hommes d'état, des magistrats qui font les lois ou les appliquent, et dirigent la chose publique, de façon à assurer aux populations la plus grande somme possible d'avantages de tout genre ; il faut le prêtre qui, par son zèle et son dévouement, console ceux qui pleurent, guide ceux qui cheminent dans les sentiers de la vie, et les prépare aux joies éternelles réservées à l'homme de bien. Toutes ces nécessités morales, Monsieur Girouard les a comprises. En parcourant en tous sens cette magnifique plaine, il s'est dit : " Je " bâtirai un collége qui sera comme une fontaine vivi- " fiante, à laquelle viendront s'abreuver les jeunes " intelligences, se rafraîchir et se raviver ceux qui se " sont fatigués au contact des choses du temps et sur

" laquelle jetteront un regard d'amour et de recon-
" naissance ceux qui, au déclin de la vie, réfléchiront
" sur les immenses avantages qui découlent d'une
" pareille fondation ;" et le collége a été fondé ; et depuis soixante ans une éducation classique de premier ordre est offerte à la jeunesse de cette partie et du reste du pays, à des conditions sans lesquelles plusieurs de ceux qui m'entendent n'auraient peut-être jamais été instruits. Elle a été bien féconde cette noble institution, que nous aimons comme notre mère dans la vie intellectuelle. Depuis ses commencements, le séminaire de St. Hyacinthe a reçu plus de 3,000 élèves qui se répartissent comme suit :

2,600 dans le commerce, l'industrie et l'agriculture.

400 dans les professions libérales.

40 dans les assemblées législatives et la haute magistrature, parmi lesquels le Surintendant de l'Education, huit ministres d'état, six juges de la cour supérieure, et cinq sénateurs de la Puissance.

300 prêtres, 1 prélat domestique de la cour pontificale et 5 archevêques et évêques.

C'est assez dire que la bénédiction du ciel est tombée en abondance sur l'œuvre de son humble et fidèle serviteur et l'a fécondée d'une manière étonnante. C'est assez dire quelle est la puissance et la fécondité du dévouement. C'est assez dire que si d'un coté, la ville de St Hyacinthe doit sa prospérité à l'œuvre de monsieur Girouard, d'un autre côté, le pays tout entier, notre cher Canada, lui doit un vif sentiment de reconnaissance.

Suivons, messieurs et chers condisciples, l'exemple qui nous a été donné par monsieur Girouard lui-même. Né dans la paroisse de Boucherville, il devait son éducation à la générosité de quelques citoyens de cette localité. Aussi presque chaque année le vénérable vieillard faisait ce qu'il appelait lui-même *sa visite de reconnaissance* ; et dans chacune de ces circonstances, il se déclarait l'obligé de ceux qui avaient contribué en quelque chose à son éducation, et les remerciait.

Messieurs, j'ai la douce conviction que nous sommes

tous de ceux qui croient qu'un bienfait n'est jamais assez payé ; que la vie n'est pas assez longue, pour remercier ceux qui ont contribué à l'embellir, et à la sanctifier, par les bienfaits d'une éducation brillante, solide et chrétienne ; aussi j'ai la certitude que tout en offrant au Séminaire les cadeaux que je viens de lui présenter en votre nom, nous sommes tous décidés à faire quelque chose de plus.

Avant de terminer je me permettrai donc une suggestion que votre bienveillance et votre générosité voudront bien ne pas dédaigner.

Nous avons élevé une statue à la mémoire de monsieur Girouard ; mais sa dépouille mortelle reste sans le monument qui devait ombrager sa tombe.

A côté du fondateur, repose celui dont l'enseignement philosophique a jeté tant d'éclat sur cette maison et dont les aimables qualités ont inspiré à nos cœurs une si vive affection, le regretté M. Desaulniers. Là aussi se trouvent les dignes messieurs Gendron et Lecompte, et à eux vient de se réunir un ami, qui nous était bien cher à tous, l'excellent M. Dufresne. Le séminaire voulait et veut encore élever une chapelle au-dessus de ces tombes si chères et si vénérées ; mais le défaut de ressources force d'ajourner à plus tard la réalisation de ce pieux désir. C'est pourquoi je prends la liberté, excessive peut-être, mais provoquée par votre attachement au séminaire, de vous prier de vouloir bien accueillir favorablement la suggestion de *bâtir la chapelle projetée.* En priant tous ceux qui aiment le séminaire de faire un sacrifice en sa faveur, je me permettrai aussi de faire une demande aux messieurs de la maison. Si les élèves bâtissent une chapelle, vous voudrez bien, M. le Supérieur et Messieurs, prendre l'engagement de faire dire à perpétuité une messe chaque semaine pour tous les membres vivants du séminaire et une autre pour tous les membres défunts. Par *membres* j'entends les fondateurs, les bienfaiteurs, les professeurs, les élèves et même les serviteurs de l'établissement.

Je sais que les temps sont durs et que nous traver-

sons une crise qui met la gêne partout ; mais il faut espérer que des jours meilleurs nous sont encore réservés ; et dans cet espoir, j'ose prier les messieurs du comité qui a si bien organisé cette fête, de se mettre à l'œuvre et de combiner les plans nécessaires au succès de l'entreprise, et nous nous invitons tous mutuellement à venir, *dans dix ans au plus tard*, assister à la consécration de la chapelle de notre beau séminaire.

Pardonnez-moi, M. le Supérieur et messieurs les membres du Séminaire, d'avoir pris la liberté de faire une pareille suggestion. Pardonnez-moi, bien-aimés condisciples, d'avoir tant et si mal parlé. J'avais pourtant des raisons de mieux faire, s'il est vrai que de sentir vivement soit un moyen de parler éloquemment. Pourtant, je dois l'admettre ; il me serait bien difficile sinon impossible, de dire ce que le souvenir de Saint Hyacinthe a produit d'émotions dans mon cœur. Il y a trente-trois ans je venais au collège faire mes adieux, et ces adieux je les croyais éternels ; je n'avais pas le moindre soupçon que mon retour en ces lieux fût possible. Aussi quels regards affecteux j'attachais aux murailles du vieux collége, à la ville qui les renfermait, au bois de pins où nous dirigions nos promenades. Mais surtout, comme mon cœur se serra quand je me séparai de ceux qui avaient dirigé mon enfance et dont quelques-uns sont encore ici. Je partis, emportant mes souvenirs, gardant mes affections. Dans mes longues courses de missionnaire, seul enfant de la maison, seul avec des sauvages qui ne m'auraient pas compris, il me fallait confier les pensées intimes de mon âme aux échos de la forêt. Si la distance n'était pas si grande, j'appellerais ces échos ; ou mieux, ils viendraient d'eux-mêmes écouter les accords délicieux de cette fête incomparable et vous dire que les lacs sans nombre, les fleuves, les forêts et les prairies du Nord-Ouest ont entendu le nom de Saint Hyacinthe se répéter mille et mille fois.

Pendant dix années passées au collège je m'étais souvent endormi au bruit des cascades de l'Yamaska : aussi que de fois, couché au pied d'un arbre, sur le

bord d'un rapide, je me suis réveillé en sursaut en disant : suis-je à St Hyacinthe ? Sont-ce les cascades de sa jolie rivière qui murmurent à mon oreille ? Bientôt la réalité chassait l'illusion ; mon cœur me disait : exilé, prie pour la patrie. Une prière pour St Hyacinthe calmait les agitations de mon cœur. Il faut quelquefois être loin pour savoir combien on aime. Mais aujourd'hui, M. le Supérieur et Messieurs les membres du Séminaire de St Hyacinthe, il fait bon d'être près, pour vous dire : vos anciens élèves vous aiment, vous respectent et vous remercient !

Ce discours fut plusieurs fois interrompu par des salves d'applaudissements. Au moment où à un signal donné la statue de M. Girouard a été découverte, et que les trois fontaines commencèrent à jouer, un triple *vivat*, et trois encore, s'échappèrent de ces mille poitrines enthousiasmées par les paroles de l'éloquent orateur. Nul de ceux qui prirent part à cette démonstration n'oubliera jamais ce moment où tous les cœurs semblaient n'en faire qu'un seul pour acclamer avec le grand Archevêque, la mémoire de l'humble et vénérable fondateur, et pour dire comme Mgr Taché : " il faut quelquefois être loin pour savoir combien on " aime. Mais aujourd'hui, monsieur le Supérieur et " messieurs les membres du Séminaire de St Hya- " cinthe, il fait bon d'être près de vous, pour vous " dire : " Vos anciens élèves vous aiment, vous respec- " tent et vous remercient."

Quand l'élan d'enthousiasme provoqué par le discours de Mgr Taché, se fut un peu calmé, M. le Supérieur dit à l'assemblée qu'il différait sa réponse jusqu'à la séance de l'après-midi. " D'ailleurs, ajouta-t-il, si " je veux me faire écouter, il faut bien que j'attende " que vous soyez un peu moins sous le charme des " paroles de Mgr l'Archevêque de St Boniface." Puis M. le Supérieur demanda qu'au signal donné on voulût bien se diriger vers la grande salle pour le dîner.

"En attendant, "*récréation!*" ajouta gaîment un des directeurs.

L'intervalle entre ce moment et le dîner fut employé à examiner en détail le parterre, les statues, surtout celle de monsieur Girouard, et les trois pièces d'eau avec les fontaines. Ici encore nous aimons à laisser la parole au correspondant du *Nouveau-Monde*.

"Nous employons cette récréation à examiner la statue de M. Girouard. M. Van Luppen, artiste belge, bien connu à Montréal, a fait le modèle de cette statue d'après le portrait que le collége possède. Ceux qui ont connu M. Girouard, affirment que ses traits sont fidèlement reproduits. C'est M. L. G. Hérard, de Montréal, qui a fondu cette statue en bronze, sur le modèle en plâtre de M. Van Luppen. M. Hérard a parfaitement réussi dans une œuvre difficile, et que plusieurs autres avaient refusé d'entreprendre. Monseigneur Taché dans son discours a donné à Monsieur Hérard des louanges bien méritées, en faisant remarquer que la première statue en bronze élevée en l'honneur d'un Canadien a été faite par un Canadien-Français. L'assemblée a ratifié par ses applaudissements cet hommage rendu au talent de notre jeune compatriote. C'est M. Hérard qui l'année dernière a fait le modèle de la balustrade en fonte placée sur la tombe de Sir Georges Etienne Cartier, au cimetière de la Côte des Neiges.

La statue de M. Girouard mesure sept pieds et trois pouces de hauteur: elle a sept pieds et dix pouces de circonférence à la base, et 5 pieds et 10 pouces à la hauteur des épaules. Elle pèse 1187 livres. Le piédestal mesure 7 pieds et 10 pouces de hauteur; il est placé sur un terrassement d'environ quatre pieds.

Tous ceux qui ont connu M. Girouard s'accordent à dire que la ressemblance est excellente. Ce monument, placé au centre du parterre, en face du portique qui orne l'entrée principale du Séminaire, est assurément d'un effet magnifique. La fontaine colossale qui orne la grande pièce d'eau, presqu'au pied de la statue, et les deux autres fontaines plus petites,

aux extremités du parterre, sortent des ateliers de Rabjohn, Olmstead et Cie., Hamilton.

Avec son piédestal, la statue a coûté $1,600, et les fontaines avec les siéges en fonte, $830.

" Le comité a fait les choses grandement," disait-on partout.

" Ces messieurs méritent toute notre reconnaissance et nos plus sincères félicitations pour le goût parfait qu'ils ont montré dans le choix des présents.....

" Tout cela est vraiment beau ; les messieurs du collége, de leur côté, n'ont rien épargné. Ce parterre, avec ses tapis de gazon émaillé de fleurs, ses jets d'eau, ses statues, ses kiosques, forme un magnifique décor pour notre fête.....

" Mais enfin, dit quelqu'un, combien avons-nous donné au comité ?

" Nous avons donné $2600. Pas mal, n'est-ce pas ?

" Pas trop mal, c'est vrai ; seulement, la statue de St. Antoine de Padoue, patron du collége, que je vois là, près de l'entrée de la cour des écoliers ; comment se paie-t-elle, puisque les fontaines et la statue principale, avec sa base et son terrassement, épuisent à peu près toute la souscription ?

" Oh ! mon cher, c'est que St Antoine est le don d'un des prêtres du collége que je puis bien te nommer, mais dont tu oublieras aussitôt le nom, si tu veux lui plaire. Toutes ces autres statues que tu vois ont été placées là par des mains amies..... qui ne veulent pas être vues.

" Il parait que nous avons au milieu de nous un confrère qui met l'Evangile *sérieusement* en pratique. Je viens d'apprendre qu'hier soir un ancien écolier a remis entre les mains de Mgr Raymond, le Supérieur, un billet de $2,000 !

" Deux mille dollars ?

" Oui, Messieurs ; mais à une condition qui ne laisse pas d'être un peu onéreuse pour les Messieurs du Séminaire : c'est que le nom de celui qui a fait ce beau présent, restera inconnu !

" Avouons que c'est un des plus beaux épisodes de

cette fête déjà si belle. On peut dire de ce généreux confrère : "*omne tulit punctum.*" Ici l'utilité est évidente ; car il faut que le Séminaire mette une somme assez ronde, sans doute, pour couvrir toutes les dépenses de cette fête ; d'un autre côté tout le monde conviendra qu'il a bien mêlé *l'utile à l'agréable.*

Pour moi, disait quelqu'un, j'avais lu dans le *Courrier* du 15 une description des améliorations. L'auteur avait raison de dire qu'ici " on marche de surprise en surprise. Avec lui, je me suis complu à admirer la statue de Notre-Dame de Lourdes, placée au sommet d'une petite montagne, sur un piédestal composé de roches, du milieu desquelles s'échappe, avec un doux murmure, une source claire et limpide, qui remplit d'abord un bassin, aux pieds de la sainte Vierge, disparait ensuite, et se montre un peu plus loin, coulant sur un lit de gravier pour aller se jeter enfin dans la pièce d'eau voisine....."

" Je m'aperçois, messieurs, que vous admirez les transformations que des mains vraiment artistiques ont fait subir à tous ces terrains, assez disgracieux jadis, il faut l'avouer ; mais que nous avions contribué à priver de leur beauté naturelle en les dépouillant au profit de notre *cour* qui était en 1853 un vrai marécage.... Vous avez raison d'admirer les embellissements qui sont venus réparer les ruines que nous avions faites.

" Réparer n'est pas le mot, puisque dans leur plus grande beauté naturelle, ces lieux ne méritèrent jamais d'être comparés avec ce que nous avons maintenant sous les yeux.

" Mais, messieurs, vous savez que, lancé dans les entreprises commerciales, je suis devenu très-*positif* par nécessité, et que...

" *Dii ! talem avertite pestem* : un fils de M. Girouard, un élève de M. Desaulniers, devenu un disciple d'Auguste Comte : quelle horreur !

" Allons, allons, sachez distinguer entre positif et positiviste. J'allais donc vous dire que j'ai lu, moi aussi, ce que le *Courrier* du 15, dit des transformations

que nous voyons. Or, pendant que vous vous amusiez, comme de volages papillons, à courir de fleur en fleur, je pénétrais dans l'édifice même et je constatais *de visu* la vérité de ce qu'on nous disait de l'intérieur du collége. Voulez-vous que je.....

" Eh ! Mr le positif, qu'est-ce que dit donc le *Courrier ?*

" Voici : Oyez, oyez : " Les anciens élèves auront à admirer un magnifique réseau de tuyaux en fer distribuant l'eau et la chaleur dans toutes les parties de la maison : ils verront la chapelle considérablement embellie, enrichie de bancs neufs, d'un superbe *chemin* de Croix, et de candélabres brillants ; et quand ils demanderont à revoir le cabinet de physique, ils seront tout étonnés du spectacle qui se présentera à eux. Du côté de l'ouest, à la place des livres, ils apercevront des armoires neuves.....remplies de spécimens d'histoire naturelle. Une vaste ouverture a été pratiquée dans le plancher et il ne reste plus, tout autour, qu'un passage longeant les armoires. Dans la salle en dessous, et qui est de mêmes dimensions, ils contempleront avec plaisir toute la bibliothèque réunie là, de manière à être en communication, pour le coup d'œil du moins, et pour la lumière, avec le cabinet de physique."

" Eh ! bien, M. le positif, tout cela est-il vrai ?

" Parfaitement ; et même on ne dit pas ici tout ce qui a été fait depuis que nous avons quitté le collége. Par exemple, la bibliothèque ; savez-vous de combien de volumes ces Messieurs l'ont augmentée depuis 1860 ?"

Ici la cloche vint interrompre cette conversation et bien d'autres propos qui se tenaient dans les différents groupes dispersés aux environs du séminaire. Mais il n'y avait point de temps à perdre. Comme *autrefois* tout le monde obéit aux premiers sons de cette cloche qui appelait les visiteurs à la grande salle pour

LE DINER.

L'aspect de l'immense salle de récréation, transformée en réfectoire pour la circonstance, était vraiment délicieux. Les décorations étaient d'un goût parfait. Au fond de la salle, sur une estrade, était disposée la table, où vinrent s'asseoir Nos Seigneurs les Evêques, le Président du Comité d'organisation, Messieurs les Sénateurs, les Juges et quelques autres personnages. Sur les draperies du dais surmontant la table, on lisait cette devise bien appropriée à une fête de famille :

Filli tui sicut novellæ olivarum in
circuitu mensæ tuæ.

Puis d'un bout à l'autre du très-long réfectoire s'alignaient quatre autres tables auxquelles prit place l'heureuse famille dont les mille membres se voyaient réunis après une si longue séparation.

Le *Benedicite* est dit ; mais bien entendu, pas de lecture, *Deo Gratias* ! Jamais ce mot, si joyeux dans la bouche de l'écolier, n'a été prononcé avec plus d'entrain que ce jour-là.

Tout écolier se souvient avec quelle joie est accueilli le *Deo Gratias* accordé pour le déjeuner qui suit la communion générale de la *Retraite* au commencement de l'année. Comme ce repas est gai, bruyant. Le silence n'est plus de règle, et les langues sont déliées !

Le diner du 26 juin avait bien un peu la même physionomie. La *carte* de cette vraie *table d'hôte* différait peut-être de celle que M. le Procureur offre à ses pensionnaires, même le jour de la clôture de la retraite. Au reste, la voici cette carte ; nous la publions, premièrement, pour nous conformer aux usages ; secondement, pour " la mémoire de la chose " et pour ne pas perdre cette occasion de dire que M. Catelli, de-

Montréal, s'est montré, dans la préparation du diner, tout-a-fait digne de sa haute réputation comme artiste culinaire ; en troisième lieu, les écoliers anciens et nouveaux en voudraient à l'auteur du compte-rendu s'il oubliait de décerner à M. le Procureur et Econome du collége, un juste tribut de louanges, tout en lui souhaitant pour l'avenir une prospérité financière qui lui permette d'offrir à ses pensionnaires un menu semblable, ce qui, au jugement des amateurs présents à la fête, achèverait de rendre le collége un vrai paradis terrestre. Voici donc la carte en question.

Galantine de dinde
Hure de sanglier
Dindes rôties
Petit cochon de lait
Poulets rôtis
Jambon
Langue de bœuf
Mayonnaise de volaille
Mayonnaise de homard
etc, etc, etc.

Entremets.

Gelées de liqueurs assorties
Charlotte russe—Trèfle à la crême
Tartes aux confitures
Bonbons
Glaces
Crême à la vanille, Citron, Fraises
Pommes, Oranges, Ananas
Fraises à la crême
etc, etc, etc.

Le repas fut ce que sont toujours les repas d'*écoliers*, quand ceux-ci ont *Deo Gratias* ; seulement la gaieté était plus grande, la joie plus expansive. Evidemment, parmi ces mille convives qui étaient assis aux tables de la grande salle, du *chemin couvert*, du grand corridor de la façade, nul ne paraissait soumis aux anxiétés de la dyspepsie.

Nous ne craignons pas d'établir et de publier ce diagnostic, après avoir vu l'entrain avec lequel on faisait disparaître les plats, servis avec profusion. Pas une figure allongée, pas une mine inquiète sur le résultat du diner. Au contraire, sous l'influence bienfaisante de la joie universelle, l'appétit de l'estomac écolier était revenu, ramenant avec lui les souvenirs du vieux réfectoire, et ses nombreux épisodes tragi-comiques, les gais propos, les mille petits riens si intéressants de cette vie qu'on appelle la vie du collége.

A ce diner, pas de discours, pas de *toasts officiels, solennels, formels.* Mais, en revanche, à mesure qu'on se voit, qu'on se reconnait, on s'envoie des saluts, puis le bouchon éclate, vole, et le verre se remplit. " A ta santé.....! Merci, à la tienne " Que de santés furent proposées, acceptées et rendues, pendant ce diner mémorable !

" Chose curieuse ! disait quelqu'un, j'ai remarqué N, et M, et plusieurs autres. De leur temps d'écolier, ils ne riaient pas, du moins très rarement, et seulement du coin de la bouche. Or, pendant le *diner*, je les ai vus rire à gorge déployée, et souvent. Explique cela qui pourra."

Messieurs les musiciens, qui nous avaient si bien régalés d'harmonie, la veille au soir, vinrent prendre place avec nous dans la grande salle, et à diverses reprises, pendant le diner, interrompirent leur repas pour jouer les meilleurs airs de leur répertoire varié. Le diner était déjà avancé quand ils eurent l'heureuse idée d'attaquer un *pot-pourri* composé de nos airs canadiens les plus populaires. Ils obtinrent un succès auquel ils ne s'attendaient pas. Quand les notes joyeuses de la vieille chanson,—*C'est la belle*

Françoise.... —éclatèrent dans la salle, il y eut comme une explosion de tous les souvenirs que ce vieux chant rappelait. Que de fois, nous avions répété ces chansons naïves et gaies pendant nos promenades à la campagne, dans la salle de récréation, pendant les congés pluvieux ! Eh ! mais, voilà que j'entends les mêmes voix qui jadis guidaient la marche. Je les entends, et je les distingue bien. Je pourrais vous les nommer. Ecoutez : c'est le docteur L ; et le chevalier V ; et le député B ; et le curé D ; et le notaire B.....

Eh ! je ne distingue plus. Le concert est général. De toutes les parties de la salle, on accompagne les jeunes artistes ; le ton est donné. Jamais je n'ai entendu tant de *curés* chanter les agréments de " la belle Françoise ; " jamais, autant de vieux écoliers aux cheveux blancs, n'ont montré plus d'enthousiasme pour " la Canadienne, et ses jolis yeux doux ;" jamais les avocats, dans un oubli complet des *certiorari*, et des *nisi prius*, et même du cher *fieri facias*, n'ont fait " rouler la boule " comme ce jour là, sans s'occuper des conséquences. Les docteurs, les notaires, les habitants, redevenus, les uns élémentaires, d'autres syntaxistes, ceux-ci méthodistes, ceux-la versificateurs, quelques uns humanistes et rhétoriciens, très peu philosophes, étaient prêts, du moins ils le chantaient en chœur, " à s'en aller jouer dans l'île," poussés par " l'bon vent " qui soufflait en ce moment.

Et les sénateurs ! Et les juges ! Et les évêques !..... Ils ne chantaient point. Hélas ! il est des positions où l'on peut encore regarder et écouter chanter, faire chanter même, mais sans prendre part au concert. Mais, comme il était facile de voir que l'on aurait bien donné *quelque chose*, pour descendre des sommets et se joindre aux *confrères* de là bas !

Enfin, il n'y avait plus que des écoliers ; de vrais écoliers, bruyants, mais pas tapageurs ; gais, d'un entrain admirable, mais d'un ton parfait. Ah ! si l'on nous avait dit dans la *circulaire écriture* qui nous invitait à la fête, qu'à un moment donné nous oublie-

rions complètement le monde où nous vivons, ce monde de soucis et de déceptions, pour vivre pleinement dans l'idéal de l'écolier, notre cher petit monde d'autrefois, d'où sont bannis les noirs soucis, les inquiétudes vagues, les mornes tristesses ; si l'on nous avait fait cette promesse,nous aurions dit : "c'est impossible." Eh ! bien, c'est pourtant ce qui est arrivé à ceux qui ont pris part à ce repas de famille. Les avocats ont oublié leurs procès, les notaires, leurs minutes, les médecins, leurs patients, les curés, leurs paroisses, les négociants, leurs comptoirs, les journalistes, leur politique, les cultivateurs, leurs champs, et tous se sont livrés à l'entraînement de cette heure joyeuse qui a été comme un point d'arrêt dans la course fatale de l'humanité, vers un but que l'on atteint presqu'en partant. A ce point de vue, un des chroniqueurs de la fête a eu bien raison de dire que "le diner avait été l'événement capital de la journée du 26."

C'est là, en effet, que la fête a eu le plus parfaitement tous les caractères d'une véritable fête d'écoliers.

Messieurs du comité s'étaient assurément surpassés dans l'organisation de cette partie de la fête. Le *menu* était irréprochable comme choix et comme quantité ; les tables avaient été disposées par des mains habiles ; partout on voyait qu'un goût délicat et de bon ton avait présidé à tous les préparatifs. Aussi, tout le monde se déclarait parfaitement satisfait, et nous avons entendu plusieurs connaisseurs déclarer qu'ils n'avaient jamais assisté à aucune réunion de ce genre, *mieux ou même aussi bien réussie.*

On a cependant signalé un défaut ; quelle chose mortelle est sans défaut ! Au milieu d'une joie, d'un entrain assez général et assez complet pour faire croire que parmi tous ces membres d'une même famille, il n'y avait que des heureux ; que toutes les dissidences, *même politiques*, n'existaient plus ; au moment où, grâce aux influences bienfaisantes du toit paternel et de la table de famille, la vie écolière circulait partout, animant les discours, ramenant les vieux incidents, les épopées collégiales et leurs épisodes, rajeunissant

des cœurs vieillis, peut-être trop vite, ouvrant à la joie des âmes que les soucis ou les peines avaient resserrées ; en ce moment un signal est donné, il faut se lever, le dîner est fini !

" *Agimus tibi gratias, omnipotens Deus, pro universis beneficiis tuis....*"

Merci, O Dieu qui avez réjoui les jours de notre jeunesse écoulés dans ces lieux que nous revoyons avec bonheur ! Merci, O Seigneur, de nous avoir permis de revenir ici pour voir renaître, au moins quelques instants,

" L'heureux temps de la jeunesse "

Merci, O Seigneur, du bonheur que nous avons éprouvé, en venant ;

Mille amis d'enfance, encore une fois,
Croiser nos fraternelles mains
Et savourer la jouissance
De tous *nos* souvenirs lointains.

Ah ! puissions-nous, en effet, être venus ici..... pour toute la vie

Unir nos esprits et nos cœurs !

Merci, O Dieu de notre jeunesse, merci de ce

Jour de joie et d'allégresse !
Où l'heureux temps de la jeunesse
Renaît même pour la vieillesse
O ! souvenirs doux et bénis.

Cette paraphrase du *Agimus tibi gratias*, n'est certes pas un effort de l'imagination : les sentiments qu'elle exprime étaient dans tous les cœurs au moment où nous nous levions de table pour remercier l'auteur de tous les dons parfaits.

APRES LE DINER

Ce fut la récréation, comme au temps jadis. Les parties s'engagent au jeu de balle ; les lutteurs, héros fameux de nos annales, prouvent à la foule qui les admire que les années n'ont point diminué la force de leurs bras. Ailleurs on se raconte les histoires du vieux temps. Sous un orme majestueux le Dr. M..... organise une *exposition* où les écoliers portant abdomen proéminent sont appelés, sinon à courir, du moins à concourir, Il parait que le prix fut décerné à cet aimable compatriote, aujourd'hui journaliste distingué dans le pays soumis à l'oncle Sam, et dont Benjamin Sulte disait récemment qu'il ne peut *passer inaperçu.*

Çà et là, on voit des groupes qui se forment, se comptent et paraissent s'engager dans des combinaisons sérieuses. Ce sont des survivants des divers cours qui ont passé par le collège. On se demande des nouvelles des absents : vivent-ils ? pourquoi ne sont-ils pas ici ? Pauvre Cloanthe, cet aimable Gyas, que ne sont-ils ici ? Comme le gai Lycus et le sympathique Amycus jouiraient de cette fête ? Mais ils ne sont plus ! Chacun des survivants fait comme le pieux Enée :

> Nunc Amyci casum gemit et crudelia secum
> Fata Lyci,fortemque Gyam,fortemque Cloanthum
> .....
> Amissos longo socios sermone requirunt.

Un peu à l'écart, nous voyons un groupe de quatre ou cinq *anciens*, mais très *anciens*, et toutefois pleins de vie, de gaieté et d'entrain : Un prêtre, son frère laïc, et deux autres, disciples d'Esculape depuis bientôt un demi siècle. Ils causaient avec animation, rappelant leurs anciennes prouesses et surtout celles

des autres. De temps à autre on venait de divers points de la *cour*, demander à l'un des deux médecins quelque prescription pour une de ces maladies d'écoliers si fréquentes aux approches des fêtes de Noel et du jour de l'An. Il prescrivait consciencieusement et de manière à faire voir qu'il reconnaissait ses *anciennes pratiques* et leurs maladies *sui generis*. Chaque *cas* nouveau amenait une histoire du bon vieux temps. Hélas! ce bon docteur Turcot, si bien connu de toutes les générations qui se sont succédé au collége depuis quarante ans, si dévoué au Séminaire et à ceux qui l'habitent, qui aurait dit, en le voyant ce jour-là si gai, si plein d'entrain, quoiqu'un peu affaibli, que nous le perdrions si tôt et que le glas funèbre sonnerait pour lui avant que les derniers échos de ces fêtes joyeuses eussent cessé ! C'est ainsi que sur cette terre de passage, la parole du sage se réalise toujours : *risus dolore miscebitur et extrema gaudii luctus occupat.* (Prov. XIV. 13).

Quel touchant spectacle que de voir tout-à-coup le rire et les joyeux propos cesser à mesure que les promeneurs s'approchaient du petit cimetière où reposent, sous l'ombrage d'un délicieux bosquet, en arrière du collége, les amis fidèles qui nous avaient jadis guidés, enseignés et édifiés !

Là est la tombe vénérée de M. Désaulniers, cet homme au génie profond et au cœur d'enfant, trop tôt enlevé à notre affection et à l'admiration de son pays qui aurait eu besoin de lui ! Près de cette tombe où tous voulaient verser des prières et des regrets, étaient celles de Messieurs Gendron et Lecompte qui, par leur piété profonde, leur humilité et des talents distingués, promettaient au Séminaire et à la jeunesse du pays de longs et utiles services qu'une mort prématurée est venue interrompre. Puis, tout récente encore, la tombe de celui que Monseigneur Taché a appelé " un ami qui nous était bien cher à tous," l'excellent M. Dufresne, ce prêtre si pieux, si humble, si charitable, appelait les prières de ceux pour qui il a tant prié, et que son cœur a si fidèlement aimés !

Ce pélérinage de l'amitié qui se souvient ne jetait point dans la tristesse ceux qui l'ont fait. Il faisait revivre des souvenirs, il portait aux pensées graves, il faisait désirer que le projet de la *Chapelle* puisse se réaliser bientôt.

Cependant, vers trois heures, la cloche sonna de nouveau. Dociles, comme toujours, *au premier son*, les écoliers se rendirent vers la grande salle pour

LA DISTRIBUTION DES PRIX.

Les tables avaient disparu ; le *triclinium* avait été comme par magie transformé en temple des muses. Au-dessus du théâtre on lisait cette inscription :

Du labeur qui vous fit acquérir la science,
Ici vous receviez la juste récompense.

Nos Seigneurs les Evêques, l'Honorable G. Ouimet, leurs Honneurs les Juges, etc., etc., ayant pris leur place au premier rang, M. le Supérieur commença par annoncer que pour abréger, et afin que l'on pût avoir le plaisir d'entendre ceux des anciens élèves qui voudraient bien adresser la parole à leurs confrères, le *Palmare* serait lu en français, cette année, et les prix distribués d'après une méthode plus expéditive que de coutume : ce qui fut fait.

Monseigneur Raymond avait, on s'en souvient, réservé pour cette séance, son discours de remerciement aux anciens élèves. Aussitôt la distribution des prix terminée, notre vénéré et bien-aimé Supérieur monta donc sur le théâtre, et prononça le discours suivant :

DISCOURS DE M. LE SUPERIEUR AUX ANCIENS ELEVES.

Messeigneurs, Messieurs.

Vous venez de nous faire entendre l'expression de l'allégresse dont vous remplit le souvenir des jours heureux que vous avez passés dans ce collége,où vous avez reçu cette éducation qui a donné à votre intelligence des jouissances si nobles et si douces, et vous a permis de servir si efficacement la religion et la patrie. Vous tressaillez de bonheur en revoyant ces lieux où pour vous le présent était une gaieté que nul souci ne troublait, où l'avenir n'était qu'une flatteuse espérance, et dont le passé est un souvenir qui vous enchante. En vous retrouvant ensemble après une séparation plus ou moins longue, et les agitations de carrières si variées, vous êtes heureux de renouer l'amitié qu'avaient formée entre vous les mêmes sentiments pieux, les mêmes études, les mêmes délassements, et de parler encore de ce qui autrefois était l'objet de vos entretiens. Et vous voulez bien nous dire qu'une grande part de la joie que vous éprouvez en ce jour consiste à témoigner votre gratitude et votre affection à ceux de qui vous avez reçu cet enseignement dons vous avez senti l'influence salutaire.

Eh bien ! laissez-nous vous l'exprimer : notre allégresse est encore plus vive, plus forte que la vôtre.

Pour justifier cette assertion, j'emprunte un mot au P. Lacordaire : " c'est la gloire du père d'aimer plus ses enfants qu'il n'en est aimé ; car il participe à la paternité de Dieu dont l'affection envers ses créatures ne saurait être égalée par celle qu'il peut recevoir de leur part."

Nous voyons parmi les plus anciens d'entre vous, non des élèves, mais des condisciples auxquels nous offrons l'expression de l'amitié fraternelle la plus cordiale. Nous avons le bonheur d'avoir été les maîtres de la très-grande partie de ceux que nous

voyons réunis en cette circonstance, et il en est parmi nous à qui l'âge permet de s'appliquer la parole de Solomon—*corona senum filii filiorum* ;—car nous saluons ici les pères d'un certain nombre d'élèves qui, cette année, et dans les années précédentes, ont été l'objet de notre sollicitude paternelle.

Oui, elle a été bien forte, bien dévouée, l'affection que nous avons éprouvée à votre égard. Ce sentiment, il était excité, entretenu en nous par la candeur du jeune âge qui a tant de charmes, par la confiance de vos parents qui, en vous remettant à nos soins, nous avaient communiqué quelque chose de leur tendresse envers vous, par votre docilité affectueuse à notre enseignement, à notre direction, et l'on ne s'étonnera pas de l'entendre dire à nous, prêtres, parce que nous voyions en vous les images du Dieu qui vous a formés à sa ressemblance, et des âmes rachetées par le sang du Sauveur.

Sous l'influence de cet intérêt que vous nous inspiriez, avec quelle pure satisfaction nous remplissions le devoir de former vos esprits et vos cœurs ; le dévouement était une jouissance à la pensée du bonheur que nous préparions pour vous-mêmes, et du service que par vous nous voulions rendre à la religion et à la société. Quels vœux nous formions pour votre félicité spirituelle et temporelle ! Et quand notre mission auprès de vous était remplie, nous vous suivions encore du souvenir, de l'affection, et de la prière.

Aussi qu'elle est vive la joie que nous sentons à vous voir réunis autour de nous dans cette fête solennelle ! Nous répétions de chacun d'entre vous la parole dite à la naissance du Précurseur du Christ : *Quis putas, puer iste erit ?* Nous prononcions cette parole avec une certaine anxiété que dominait cependant l'espérance. Mais en portant en ce moment nos regards sur ces mille anciens élèves de ce collége, quel ineffable contentement éprouvent nos cœurs en sentant notre espoir devenu une si heureuse, une si glorieuse réalité.

Ici en effet, je rends un respectueux hommage à un Pontife qu'un zèle plein du plus sublime dévouement,

exercé jusqu'aux régions polaires, a élevé à la dignité archiépiscopale, que la providence a fait appeler par le gouvernement de son pays à une mission de conciliation qui empêchât l'effusion du sang, et que distingue, comme vous venez de l'entendre, une éloquence qui charme l'intelligence et le cœur, par les pensées ingénieuses, les sentiments nobles et délicats qu'il sait si bien exprimer.

Ici je salue un Prélat qui, après avoir comme élève fait la gloire de la maison, et avoir, comme Supérieur, largement contribué à sa prospérité, est devenu le premier pasteur de ce diocèse qu'il a dirigé avec une mansuétude et une prudence qui l'ont rendu l'objet d'une si affectueuse vénération, et qui, dans la retraite où l'ont conduit ses infirmités, travaille à consolider une fondation de son zèle et de sa piété, laquelle, par l'édification qu'elle est appelée à produire, fera bénir son nom.

Ici je porte mes regards sur un Evêque vénéré et chéri de son troupeau à cause des actes importants, fruits d'un dévouement éclairé ,qu'il a accomplis, et de son zèle énergique à défendre ses droits les plus sacrés contre un fanatisme intolérant, et qui en venant tout exprès d'une île du Golfe pour prendre part à cette réunion, donne à cette institution un témoignage d'intérêt qui est hautement apprécié.

Ici je vois un Pontife que ses mérites ont appelé sur le siége de la plus importante ville de notre pays, et qui remplace dignement son vénérable prédécesseur, dont les vertus ont produit une si grande édification, et dont l'administration a été si féconde en œuvres propres à faire bénir la religion qui les lui a inspirés.

Un autre évêque, élève de cette institution, manque à cette fête: C'est celui qui tout récemment encore, faisait briller sur le siége épiscopal de cette ville l'éclat de ses hautes qualités ; mais nous le voyons remplacé par un Pasteur que sa prudence, sa bonté, son zèle rendent cher à son diocèse, et qui nous donne en toute occasion les témoignages d'une bienveillance que nous apprécions avec la plus vive gratitude.

Ici sont réunis un très-grand nombre de ces trois cents prêtres que le Séminaire de St Hyacinthe a donnés à l'Eglise, et qui la servent avec un dévouement si éclairé.

Dans la société laïque, je salue un homme qui,après avoir rempli de hautes fonctions politiques où il a servi les intérêts de ce collége, honore la charge judiciaire qu'il occupe, par son travail, sa dignité et son intégrité, et qui a daigné répondre à l'adresse de nos élèves dans un discours dont les grandes et religieuses idées exprimées avec une noble éloquence ont été accueillies avec tant d'applaudissements.

Je vois d'autres magistrats qui siégent avec distinction sur les bancs où ils rendent la justice, et parmi eux j'ai à remercier l'honorable Juge qui s'est fait l'interprête des sentiments des anciens élèves à l'égard de cette institution, dans une adresse que nous avons été heureux de recevoir de la part de celui qu'on nommait l'écolier accompli, qualification qui lui est sans doute aussi acquise comme citoyen et comme magistrat.

Nous sommes aussi en présence d'honorables sénateurs, d'autres membres des corps politiques, ou du département de l'éducation qui ont rendu, ou rendent encore à la patrie d'éminents services. Qu'il me soit permis de mentionner spécialement parmi eux un ex-ministre du gouvernement fédéral, aujourd'hui membre du Sénat,qui a bien voulu franchir la distance qui sépare Toronto de St Hyacinthe pour assister à cette fête. C'est un témoignage de bienveillance qui nous flatte d'autant plus de sa part qu'il est d'une origine étrangère à la nôtre et qu'il a passé peu de temps dans cette institution, où toutefois les qualités que l'on avait remarquées en lui faisaient présager le haut rang social qu'il occupe et l'estime dont il jouit.

Le barreau, la médecine, les diverses professions libérales ont ici nombre de membres distingués qui ont reçu leur éducation dans ce collége.Dans les différentes positions sociales, dans le commerce, l'industrie, l'agriculture, combien je remarque d'hommes, honora-

bles par leur probité, par leurs succès dans leurs carrières, et par l'influence salutaire que leur éducation leur a permis d'exercer. Et j'aperçois de nombreux jeunes gens dont l'intelligence, le travail, l'activité, le désir de servir la patrie sont l'espérance de la société.

Voilà les élèves du collége de St Hyacinthe. Oh ! nous les saluons avec une vive joie et avec le sentiment d'une légitime fierté ! Comme nous nous félicitons en voyant que la semence que nous avons jetée a produit une si riche, une si abondante moisson !

Vous nous avez fait entendre, messieurs, l'accent de la reconnaissance dont vous êtes pénétrés pour l'enseignement qui vous a été donné ; c'est à notre tour d'élever la voix de la gratitude. Oui, nous vous remercions de tout notre cœur de ce souvenir si bienveillant que vous nous avez gardé, de cet empressement à venir à cette fête, qui a fait franchir à nombre d'entre vous des distances considérables, à plusieurs des centaines de lieues. Nous vous remercions de ces magnifiques cadeaux que vous laissez sur le parterre du Collége, comme un monument de votre générosité. Ils diront à la longue suite d'élèves qui se succèderont dans cet établissement les nobles sentiments dont vous avez été animés, et comme votre libéralité a contribué à perpetuer glorieusement le souvenir du fondateur de cette maison. J'ai une dette de reconnaissance toute particulière à acquitter envers Monseigneur l'Archevêque de St Boniface pour s'être fait l'organe des anciens élèves dans ce magnifique discours où il a exprimé toute l'affection dont son cœur est pénétré envers ceux qui ont été ses maîtres, et pour le nouvel et éclatant témoignage de son intérêt à cette institution qu'il a donné en proposant une souscription pour bâtir une chapelle qui serait le complément de ce séminaire, et renfermerait les restes du vénéré M. Girouard, et du regretté M. Désaulniers, ce professeur si distingué, dont le nom glorieux jette un éclat qui fait l'honneur de cet établissement. Cette suggestion a eu son écho dans un applaudissement général, expression d'une nouvelle libéralité, qui excite

notre admiration en même temps que notre reconnaissance. Je me sens impuissant à redire la force des sentiments dont cet acte nous pénètre ; mais quelque faible que soit ce mot : je vous remercie ; on sent à l'accent avec lequel il est prononcé qu'il est poussé de toute la puissance du cœur. Je n'ai pas besoin de dire que les conditions à notre charge, posées à la souscription, sont acceptées avec empressement, et qu'elles seront accomplies avec bonheur ; il nous sera doux de prier, dans le sanctuaire qui sera élevé, pour ceux dont la pieuse libéralité l'aura fait construire.

J'ai hâte de le dire maintenant : la fête d'aujourd'hui si belle, si magnifique, est surtout un hommage rendu au fondateur de cette maison. Oh ! je suis heureux d'être appelé à remercier ses anciens élèves en son nom, d'abord au titre de Supérieur actuel du collége qu'il a établi, et ensuite qu'il me soit permis de le dire, à raison des relations que j'ai eu le bonheur d'avoir avec lui.

Enfant, j'ai été élevé à sa porte, et j'ai reçu ses caresses : je l'ai connu presqu'aussitôt que les auteurs de mes jours. C'est par lui, après ma mère, que j'ai appris à connaître Dieu ; c'est lui qui m'a donné l'idée de la vertu,et qui m'a inspiré de l'attrait pour le sacerdoce. Tout jeune encore, je suis entré à la première classe ouverte à son collége ; j'ai grandi en même temps que son œuvre ; j'ai reçu de lui en mille occasions, les témoignages d'une affection paternelle. Oh ! que son souvenir se mêle délicieusement à ceux de mon enfance et de ma jeunesse ! Dans nul autre cœur que dans le mien ne doit battre une reconnaissance plus vive à son égard ; car nul n'a plus senti la bienveillance du sien. Je lui dois l'éducation qui m'a fait admettre au sacerdoce, et le bonheur que j'ai eu à passer dans cette maison une vie, déjà longue, travaillant à son œuvre au développement de laquelle j'ai aidé, moins efficacement sans doute que d'autres,mais mon âge me permet de le dire, plus longtemps que qui que ce soit.

Aussi avec quelle joie je vois l'honneur qu'il reçoit

aujourd'hui, et avec quelle gratitude je remercie ceux qui dans cette fête rendent un si glorieux hommage à sa mémoire !

Je me représente en ce moment M. Girouard, si humble, si modeste, d'une intention si pure et si simple, d'un dévouement si désintéressé, insensible à la flatterie de la louange. Aurait-il pu jamais soupçonner que soixante ans après avoir ouvert son collége, environ mille des élèves qui y auraient reçu leur éducation, à la tête desquels seraient plusieurs Evêques et des plus honorables citoyens de l'Etât, se réuniraient dans une fête solennelle pour rappeler avec une vive gaieté le bonheur dont ils y avaient joui ; que son nom y recevrait la plus éclatante glorification, et qu'avec un honneur que nul autre homme de son pays n'avait encore reçu,sa statue en bronze,à proportions colossales, s'élèverait en face du superbe édifice qui a remplacé la maison qu'il avait construite, au centre d'un splendide parterre, et aux acclamations d'une foule immense bénissant son œuvre au nom de la religion et de la patrie ? Oh ! qui ne voit ici la réalisation d'une parole sacrée, " la gloire recevra l'homme humble " *humilem suscipiet gloria.* Prov. 27.

Maintenant, Messeigneurs, Messieurs, je ferai remarquer que cette réunion, rapprochée de fêtes célébrées dans le même but en d'autres colléges, est un fait honorable pour notre société. En effet cette reconnaissance envers ceux de qui ils ont reçu leur éducation, gardée par tant d'élèves et depuis si longtemps, ce bonheur à revoir les lieux qui rappellent les plus purs et les plus doux souvenirs de la vie, cette amitié, formée dans l'adolescence, que n'ont pu refroidir les années prolongées jusqu'à la vieillesse, ni effacer du cœur les agitations de carrières si diverses, et qui vient de se manifester avec une joie si vive dans ces démonstrations d'affection mutuelle, tout cela indique un sens moral élevé, délicat ; et il y a là une expression du cœur qui fait honneur à notre caractèrenational.

Cette fête a une autre signification qui apparaît dans un contraste glorieux pour nous. Il n'y a que quelques

semaines, au pays d'où viennent nos ancêtres, l'on a jeté des fleurs aux pieds de la statue du plus grand ennemi peut-être qu'aient eu Dieu et la vertu, du cœur le plus abject qui ait palpité dans une poitrine humaine. Sans doute cette démonstration en faveur de cet homme ignoble a été loin d'avoir le succès et l'éclat qu'on en attendait ; il y a même eu contre elle une protestation assez générale. Mais l'acte que je rappelle fait voir, comme vient de le dire le chef actuel de l'Eglise, à quelle dégradation l'on peut descendre là où la foi ne règne pas sur l'esprit et le cœur.

Ici aujourd'hui on a élevé une statue. A qui ? à un Prêtre. Pourquoi ? parcequ'il a fondé une institution qui, ayant donné l'enseignement à plusieurs mille élèves, a contribué à la prospérité de la patrie. Vous avez attesté que l'éducation, sous la direction et le contrôle de la religion, éclaire les intelligences, élève les caractères, forme le cœur aux nobles sentiments, et devient par là même un principe actif de progrès et de bonheur pour une société.

Là on dit : à bas le cléricalisme. Ici, on rend hommage à la religion désignée par ce mot, en admirant son influence salutaire, en voyant couler avec satisfaction les sources qu'elle tient ouvertes pour le perfectionnement intellectuel et moral, et en la remerciant des services qu'elle a rendus, par un monument qui exprime solennellement la reconnaissance à son égard.

La démonstration de ce jour renoue plus fortement l'alliance du clergé et du peuple, qui a été si utile à notre patrie ; car c'est à elle qu'est due la conservation de notre existence nationale, et la gloire des qualités qui distinguent notre société. Le peuple est fier de son clergé, car il admire et fait admirer aux étrangers son dévoument aux intérêts non-seulement religieux, mais aussi intellectuels, et même matériels du pays, manifesté par ces institutions littéraires, ces asiles de la charité, que sa main a élevés de toutes parts.

Et le clergé est fier du peuple qu'il évangélise, en voyant en lui cet esprit religieux, ces qualités morales qui lui ont acquis un nom glorieux et respecté, et

en même temps cette énergie d'action qui, malgré les plus forts obstacles, l'ont fait marcher à grands pas dans une voie de progrès et de prospérité qui lui fait espérer un heureux avenir. Sous l'influence de cette alliance entre le clergé et le peuple, se maintiendra parmi nous la foi, principe de cette justice qui, selon l'expression sacrée, *élève les nations*, leur mérite la paix, l'ordre, la vraie liberté, et les préserve de ces révolutions, causes de tant de calamités, que subissent les peuples qui séparent l'ordre religieux de l'ordre social.

La fête solennelle qui a la haute signification que je viens d'exprimer, nous donne encore une leçon que nous espérons savoir mettre à profit. Elle nous fait sentir l'importance de l'éducation dans les fruits qu'elle produit pour le bonheur de ceux qui la reçoivent, et pour la prospérité de la société sur laquelle les hommes instruits ont une influence si efficace ; elle nous montre par là même la grandeur de la charge que nous avons à exercer et le dévoument avec lequel il nous faut en remplir les devoirs. Nous ferons nos efforts pour nous en acquitter avec tout le zèle possible, encouragés par l'espérance de former pour l'avenir des élèves qui fassent l'honneur de cette institution, comme ceux qu'avec tant de bonheur nous voyons aujourd'hui réunis autour de nous.

Ce discours a été accueilli, comme il méritait de l'être, avec une respectueuse attention et une profonde sympathie. Certes, nul plus que Monseigneur Raymond n'avait droit d'exprimer à l'auditoire illustre et nombreux, alors attentif à ses paroles, les sentiments qui l'avaient inspiré ; et tous ceux qui l'ont entendu ou qui le liront, nous permettront facilement d'ajouter au moins que nul n'aurait su exprimer ces sentiments d'une manière plus noble et plus délicate. Il faut avouer, du reste, qu'il était difficile de répondre dignement à tout ce qui avait été dit et fait par les fils de St Hyacinthe à l'égard de leur *mère commune*.

Sa Grandeur Mgr de St Hyacinthe, qui avait bien voulu prendre part à toutes nos réjouissances, se leva alors, et prononça le discours suivant :

DISCOURS DE MONSEIGNEUR L. Z. MOREAU EVÊQUE DE ST HYACINTHE.

Messeigneurs et Messieurs,

" La première et la plus essentielle institution d'un diocèse est, sans contredit, celle de son grand et petit séminaire. C'est dans cet heureux et saint asile, créé sous l'inspiration de l'Esprit divin, puisqu'il est un des précieux fruits du Saint Concile deTrente, que se forment les membres du sanctuaire et les citoyens appelés à diriger les destinées de leur pays. Ce sont là les sublimes missions que l'Eglise impose à ses séminaires, et pour cela, elle les gratifie abondamment de toutes les grâces dont ils ont besoin pour répondre dignement à ses vues et à ses aspirations. Pour l'Evêque diocésain, le séminaire est tout : c'est sa ressource, c'est sa vie, c'est son bonheur. Tel est et tel a toujours été à nos yeux, Messeigneurs et Messieurs, le séminaire de St Hyacinthe, votre bien-aimée *Alma Mater*, qui vous a fait ce que tous vous êtes dans le sanctuaire et dans la société ; cette mère dans le sein de laquelle vous vous réunissez tous aujourd'hui pour lui redire de cœur et d'âme vos sentiments les plus tendres, votre reconnaissance la plus profonde, votre amour le plus vif, et votre dévouement le plus inaltérable. Pourrais-je ne pas jouir grandement, et ne pas éprouver la plus délicieuse consolation en voyant mon cher séminaire l'objet d'une fête aussi solennelle, et d'une réunion aussi nombreuse et aussi distinguée sous tous rapports ! Ce jour comptera certainement parmi les plus beaux de mon existence, car je regarde et regarderai toujours comme fait à moi-même ce que l'on fait pour mon séminaire diocésain.

"Ce n'est pas seulement en ma qualité d'Evêque diocésain que je prends une large part au bonheur

qu'éprouve en ce jour mon séminaire. C'est encore comme élève d'un séminaire qui, de tout temps, a été très-uni à celui de St Hyacinthe, et avec lequel il a constamment conservé les rapports de la plus sincère amitié. Il semble dans les desseins de la divine Providence que ces liens si doux qui existent entre Nicolet et St Hyacinthe ne doivent jamais périr ni même s'affaiblir.

" Des quatre Evêques de St Hyacinthe deux sont de Nicolet, et deux de St Hyacinthe ; et je crois pouvoir dire, sans présomption, que les deux Pontifes Nicolétaires n'ont pas été en arrière des deux Pontifes de St Hyacinthe, en fait d'affection et de dévouement, envers votre chère maison, que vous fêtez aujourd'hui avec tant de bonheur.

" Je termine, Messeigneurs et Messieurs, en vous exprimant de nouveau la douce satisfaction que j'éprouve en voyant mon séminaire l'objet d'une si belle et si glorieuse démonstration, et en vous félicitant bien cordialement du sentiment de filiale piété qui vous a portés à venir vous grouper en aussi grand nombre auprès de l'institution qui a formé vos esprits et vos cœurs, pour lui exprimer votre gratitude la plus vive, et lui faire de nouveaux et bien sincères souhaits de prospérité et de bonheur."

Les excellentes paroles du bien-aimé Pontife furent reçues avec une vive reconnaissance par tous les élèves anciens et nouveaux, et en particulier par les directeurs actuels du séminaire qui, en effet, n'ont qu'une voix pour répéter hautement que leur Evêque a toujours été pour eux *tout* ce qu'exprime sa bienveillante allocution, et plus encore qu'elle ne dit.

La nombreuse assemblée ayant manifesté le désir d'entendre

Sa Grandeur voulut bien répondre à ce désir et Elle s'adressa particulièrement aux élèves actuels. Tout le monde sait que Mgr Fabre, dont la parole est toujours si bien inspirée, semble avoir reçu du ciel un don spécial pour parler aux enfants et à la jeunesse, avec grâce, onction et une délicatesse toute personnelle. L'allocution, malheureusement beaucoup trop courte, qu'il adressa alors à ses *jeunes confrères*, en est une preuve entre mille autres ; malheureusement encore, c'était une improvisation et, par conséquent, n'étant point sténographe, nous devons nous borner à reproduire l'analyse qu'en a donnée le correspondant du *Nouveau-Monde :*

DISCOURS DE MGR DE MONTREAL.

" S'adressant particulièrement aux élèves actuels, Sa Grandeur leur dit qu'ils ont sans doute entendu répéter bien souvent par leurs parents que le temps du collége est le plus beau temps de la vie. Mais peut-être n'ont-ils pas cru à la vérité de cette parole. Aujourd'hui, dit Monseigneur, vous en avez la preuve sous les yeux. Tous ceux qui sont ici, réunis pour cette belle fête, vous disent éloquemment : Oui, c'est vrai, le temps du collége est le plus beau temps de la vie ! "

" Chaque collége, continue Sa Grandeur, a un caractère qui lui est propre. Or, ce qui, de l'aveu de tous, a toujours distingué celui de St Hyacinthe, c'est l'attachement que les anciens élèves conservent pour cette maison ; le bon souvenir qu'ils gardent des années qu'ils y ont passées ; le plaisir qu'ils ont à en parler ; le plaisir plus grand qu'ils éprouvent à le revoir.

" Mgr Fabre, parlant alors du temps où lui-même était écolier, dit qu'à cette époque son prédécesseur, Mgr Bourget, venait d'ériger le collége en petit sémi-

naire, et que, voulant assurer le succès de la fondation de Monsieur Girouard, il y avait placé comme professeurs, trois hommes éminents : Mgr Joseph Larocque, Mgr Raymond et M. Désaulniers.

" Monseigneur rend un éloquent tribut d'hommages au regretté M. Désaulniers, dont le souvenir, toujours vivant dans les cœurs, se présente particulièrement à chacun de nous en cette circonstance. Bien des fois depuis hier, nous avons entendu dire : Ah ! si M. Désaulniers vivait ; s'il avait pu voir une pareille fête, un si beau jour pour son collége !"

Les éléves actuels, nos jeunes et bien-aimés frères, tout fiers qu'un éminent prélat voulût bien s'adresser à eux, applaudirent *con amore ;* mais les anciens témoignèrent aussi bien chaleureusement à l'éloquent évêque que sa voix sympathique avait été l'interprète de leurs propres sentiments.

Nous eûmes ensuite le plaisir d'entendre quelques paroles de

L'HONORABLE G. OUIMET, SURINTENDANT DE L'EDUCATION.

Nous étions tous heureux de voir l'honorable monsieur Ouimet présent au milieu des évêques, des juges, des sénateurs et des autres personnages distingués dont il avait été le confrère, l'ami et le rival sur les bancs du collége de St Hyacinthe, et avec plusieurs desquels il a travaillé depuis dans les positions les plus éminentes et les plus difficiles, à la gloire et à la prospérité de la patrie.

M. Ouimet en répondant à la circulaire et à l'invitation qu'on lui faisait de parler, avait dit qu'il viendrait avec bonheur, mais qu'il viendrait en écolier, pour avoir du plaisir, pour s'amuser, et non pas pour parler. C'était bien entendu ; toutefois, devant le désir unanime, il a fallu céder. Mais l'honorable monsieur a cédé avec infiniment d'esprit, tout en protestant qu'il ne voulait rien dire. Dans sa spiri-

tuelle improvisation, il remarqua " qu'on avait rappelé tout ce qu'il y avait de beau et de bon dans notre temps de collége, mais qu'il fallait aussi faire mémoire de ce qu'il y avait de *mauvais*. Il convenaït que l'on parlât de ces maîtres si *sévères*, et si bons néanmoins ; de ces écoliers si *indociles*, si dissipés et qui cependant, pour la consolation de tout le monde, étaient devenus des juges, des sénateurs, voire même des archevêques ! et même, s'est empressé d'ajouter l'honorable monsieur, qui voyait sans doute venir une riposte à ses malignes allusions, et même des surintendants de l'éducation !"

Il faut avouer que ces paroles du spirituel orateur tournaient un peu beaucoup au libelle. Mais nous n'avons point entendu dire qu'aucun de ceux que l'on paraissait vouloir viser, se soit pourvu en justice contre les insinuations rétrospectives de leur charitable confrère. Et même, s'il faut tout dire, ceux que l'on aurait pu croire atteints, ont semblé très-résignés et en prendre leur parti très-gaiement et très-philosophiquement.

M. le juge Bourgeois fut ensuite invité à prendre la parole. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici le

DISCOURS DE L'HONORABLE JUGE BOURGEOIS

Messeigneurs, Messieurs, chers condisciples,

En m'entendant appeler à prendre la parole après que tant d'éloquents discours ont été prononcés, je suis tenté de soupçonner que l'on veut jouir du prodigieux effet des contrastes, comme l'artiste qui sait habilement mêler les ombres aux vives couleurs qu'il a jetées sur la toile. Si cela est nécessaire pour la beauté du tableau que présente cette réunion, je me résignerai donc à être l'ombre dans le tableau, et je dirai de suite qu'il me semble bien que nous avons aujourd'hui, non-seulement affirmé notre allégéance envers le séminaire de

St Hyacinthe, notre bien-aimée *Alma Mater*, mais que nous avons de plus reserré les liens qui nous unissaient les uns aux autres, et que nous allons, à l'avenir, plus que jamais, nous considérer comme les membres d'une même famille, comme les enfants d'une mère commune.

Je viens de prononcer ce doux nom de mère ; et c'est bien là aussi l'expression dont je devais me servir. C'est ici, en effet, que sous l'égide de la plus maternelle surveillance, nous avons fait nos premiers pas dans les rudes sentiers de la science. Ici se conserve, comme dans des annales de famille, l'histoire de nos premiers efforts, de nos luttes enfantines, de nos petits revers et de nos moindres succès. Et quand l'heure est venue où il nous a fallu laisser ce toit béni pour aller tenter les hasards de la vie sur un théâtre plus vaste, n'est-il pas vrai qu'il s'est encore trouvé, dans cette maison, quelqu'un qui nous a suivis avec la plus vive sollicitude, a su nous donner à propos le conseil de la sagesse, a applaudi à nos succès, s'est attristé à la nouvelle de nos chutes, nous a aimés du même amour, dans l'adversité comme dans l'heureuse fortune, et n'a jamais cessé de prier afin que nous ne faillissions pas ?

Ah ! que de souvenirs cette réunion de famille n'a-t-elle pas réveillés dans nos esprits ! Notre modeste chapelle, la salle d'études, ce lieu de nos bruyantes récréations, tout, ici, nous remet en mémoire un incident de l'enfance, un amusement de la jeunesse, des figures aimées que la main du temps a déjà frappées de son empreinte indélébile, ou fait impitoyablement disparaître de la scène du monde. Oh ! nos années, comme elles ont passé vite et que de ravages elles ont déjà faits parmi nous.

La distribution des récompenses à laquelle nous venons d'assister a fait repasser devant nos yeux émus, ces moments de vives angoisses, d'espérances souvent déçues, quelquefois satisfaites, par lesquels nous avons eu à passer nous-mêmes, à pareille époque, durant quelques années. Ah ! S'il nous était

permis de ressaisir le passé, de reprendre nos places sur les bancs du collége, quel soin, quelle attention, quelle assiduité n'apporterions-nous pas à l'accomplissement de nos devoirs d'écolier, nous qui avons appris sur un champ de bataille où tout avantage obtenu est le prix d'une victoire, que chaque mot prononcé par le professeur, chaque minute d'étude sérieuse, peut plus tard nous conduire au succès.

Et que l'on veuille bien me permettre d'exprimer ici une idée que j'ai déjà eu l'occasion d'émettre dans une grande fête, à St Hyacinthe.

On se plaint, dans certains endroits, que notre système d'éducation est défectueux. Il me semble pourtant qu'il ne faut pas avoir vécu bien des années pour avoir été à même de remarquer le progrès de l'instruction primaire depuis un certain nombre d'années. Mais c'est surtout parceque l'éducation supérieure n'est pas réservée aux laïques que l'on trouve à redire.

Admettons de suite qu'il nous est permis, à nous laïques, de fonder des établissements d'éducation comme celui sous le toit duquel nous avons le bonheur de nous trouver réunis aujourd'hui. Admettons même qu'il ne nous est pas défendu d'en construire de plus spacieux, de plus magnifiques, si nous en avons le désir. Mais où sont nos Girouard ? Et quand nous les aurions, où sont nos généreux concitoyens qui tiendront toujours les cordons de leur bourse déliés pour soutenir l'œuvre dans ses moments difficiles ? Ou bien, aurons-nous parmi les laïques des hommes qui, pour la simple satisfaction de faire le bien, sans autre rémunération que celle que l'on peut attendre dans l'autre vie, dévoueront leurs talents distingués, leurs connaissances variées, leurs jours entiers et leurs longues veilles, à l'œuvre pénible de l'éducation ? Où sont nos Prince, nos Larocque, nos Raymond, nos Désaulniers, nos Dufresne, nos Lévêsque ?

Et puis, si nous pouvions les trouver, que ferions-nous de mieux dans notre *philanthropique* institution ? Est-ce parce qu'il ne leur aura pas été parlé de Dieu

pendant des années, que nos enfants seront plus savants ? L'absence de l'enseignement religieux rendra-t-elle les mœurs de ces enfants plus pures, et les mettra-t-elle plus certainement en garde contre le vice qui viendra à leur rencontre dès leur entrée dans le monde ?

Heureusement, je me hâte de le dire, les apôtres du changement dans notre système d'éducation sont peu nombreux, et l'on voit même tous les jours des pères de famille, appartenant à des croyances religieuses différentes des nôtres, imposer silence à la voix des préjugés et confier l'instruction de leurs jeunes filles à nos bonnes Sœurs, et de leurs fils à la direction de nos séminaires. On ne réussirait jamais à faire accepter par notre bonne population de la Province de Québec, l'idée que ce changement est désirable. On ne fera point perdre de vue les résultats prodigieux déjà obtenus : on n'effacera point du cœur de cette population le souvenir de la dette de reconnaissance qu'elle a contractée envers nos maisons d'éducation. Il y a un abîme séparant les deux systèmes—l'un de ces systèmes a pour mobile la charité chrétienne, c'est-à-dire l'amour, l'abnégation et le dévoument ; tandis que l'autre ne vient pas d'une source plus noble que cette philanthropie naturelle où l'on trouve si souvent mêlés l'affirmation et la négation en même temps l'égoïsme et l'ambition.

Pour nous, chers condisciples, nous avons vu la charité à l'œuvre, nous savons ce qu'elle peut faire et ce qu'elle fait tous les jours. Et certes, personne n'est plus en état d'apprécier son œuvre que celui qui a l'honneur de vous parler en ce moment ; lui qui, fils d'un pauvre travailleur, fut recueilli dans la misère et adopté par le séminaire de St Hyacinthe, comme l'un de ses plus chers enfants. Ah ! je sais bien que le système de l'enseignement laïque n'en aurait pas fait autant pour moi !

Reconnaissance donc envers le vénéré fondateur et les généreux bienfaiteurs de cette maison ! Reconnaissance envers ses dévoués professeurs et affection

filiale pour leur institution qui a déjà tant fait pour la religion et la patrie ! Oui ; ce sont bien là les sentiments qui se pressent sur les lèvres de chacun de nous ; et quand nous les exprimons, la bouche parle de l'abondance du cœur."

Cette mâle éloquence, énergique et d'une noble simplicité,a plusieurs fois soulevé des applaudissements prolongés. L'honorable Juge était lui-même sous le coup d'une émotion profonde que sa forte volonté pouvait seule réussir, quoiqu'avec peine, à maîtriser. *Pectus est quod disertos facit :* l'émotion de l'orateur se communiqua à son auditoire, et le savant magistrat gagna ce jour-là une de ses plus belles causes : plaidant en faveur de tous les plus nobles sentiments du cœur humain, pour un des principes les plus essentiels au bonheur des sociétés comme des individus, il put se dire que ses *juges*, c'est-à-dire l'auditoire distingué qui l'écoutait,se déclaraient ouvertement pour lui ; témoins, les applaudissements, les marques d'adhésion et les larmes !

Un malin, critique de profession et jugeant ce discours au point de vue de la rhétorique, disait : " le " juge Bourgeois a évidemment remporté un des beaux " triomphes de cette journée mémorable, puisqu'il a " fait pleurer.....des avocats.....des prêtres.....et " même des évêques !"

On voulut entendre ensuite quelqu'ancien élève, représentant de ceux qui ont autrefois quitté leur patrie éloignée pour venir étudier à St Hyacinthe. Tous étaient particulièrement désireux que Monseigneur McIntyre, Evêque de Charlottetown, I. P. E. voulût bien nous adresser quelques mots. Sa Grandeur, se fondant sur le fait que plusieurs Evêques avaient déjà parlé, *résigna* en faveur du Révérend M. Strain, que la voix publique désignait déjà comme le digne successeur, en cette circonstance, du vénérable prélat. Toutefois Mgr de Charlottetown, qui avait été prevenu qu'on l'inviterait, et qui avait accepté, a bien voulu

nous passer son discours. Nous sommes heureux de le publier ici, et les *confrères* seront heureux comme nous de pouvoir lire les excellentes paroles de l'Evêque qui là bas dans son île à l'extrémité de l'Amérique, garde toujours à son collége, à ses professeurs et amis, à ses confrères, un si tendre et si persévérant souvenir. Voici donc le

DISCOURS DE MONSEIGNEUR McINTYRE, EVEQUE DE CHARLOTTETOWN, I. P. E.

Messeigneurs et Messieurs,

On a souvent comparé la vie de l'homme à un voyage au milieu d'un désert aride et sauvage. Ce n'est pas à dire pour cela que la Providence nous refuse tout rayon de bonheur. Dieu, au début de notre existence, assigne à chacun de nous une carrière à parcourir; carrière remplie de labeurs et d'ennuis, il est vrai, mais heureusement parsemée de quelques oasis où il nous est donné de respirer à l'aise, et de contempler avec bonheur la route que nous venons de franchir, afin de réunir dans un faisceau lumineux les rayons de bonheur qui ont éclairé notre voyage, et nous disposer à continuer notre marche avec plus de joie et de courage. Certes, ce jour à jamais mémorable, où les anciens élèves du collége de St Hyacinthe ont le bonheur inappréciable de se voir réunis dans l'enceinte de cette institution,au milieu de leurs frères cadets, est pour eux, j'en suis persuadé, une oasis délicieuse qui les invite à reposer leurs membres fatigués et à puiser à long traits l'oubli de leurs maux. Oui, le vingt-six juin, mil huit cent soixante dix-huit, sera pour nous une heureuse étape qui marquera en traits ineffaçables le voyage de notre vie. En effet, le jour heureux où d'anciens amis de collége, séparés depuis près d'un demi siècle, viennent renouer connaissance auprès de leur Alma Mater, pour lui témoigner leur

reconnaissance, d'une manière solennelle et lui vouer, une fois de plus, une affection perpétuelle ; ce jour là, dis-je, fera époque dans les annales de leur existence et le souvenir de cette fête apportera à leur cœur, les plus agréables parfums.

Bien des modifications sont venues changer l'aspect de cette ville, depuis que les élèves doyens ont fait leurs adieux à cette institution. Ici comme partout ailleurs le temps a exercé ses ravages, et plût au ciel que nous pussions contempler la ville de St Hyacinthe telle que la Providence l'avait faite il y a quarante ans Mais n'allons pas parler contre le cours ordinaire des choses, ni contre le progrès. C'est la destinée non seulement des villes, mais encore des individus. Tous un jour nous devrons céder notre place à d'autres.

A la nouvelle des incendies qui ont consumé en grande partie cette ville, tous les enfants de cette maison ont tremblé de crainte à la pensée du danger qui avait menacé leur *Alma Mater* ; mais heureusement nos craintes ont été dissipées en songeant que Dieu détournerait un tel fléau d'une maison placée sous l'égide de ses enfants dévoués Nos Seigneurs Joseph et Charles Larocque, Raym[illegible] les Messieurs Désaulniers, Lévesque, Dufr[illegible]étrault, et de tant d'autres qui ont consa[illegible]rs labeurs et leur vie à la prospérité de cette [illegible]itution. Pour quiconque sait apprécier les qualités éminentes qui distinguent cette pléiade d'hommes remplis de dévouement et de l'esprit de sacrifice, il ne pouvait y avoir sujet de crainte. Un simple regard, Messeigneurs et Messieurs, jeté autour de vous donnera une preuve éclatante de mon assertion. Nous voici, assemblés des extrémités opposées de la Puissance, auprès de notre *Alma Mater* et nous pouvons contempler avec joie sa noble et gracieuse figure. Voyez, les rides, triste apanage d'une vieillesse commune, ne sont pas encore venues sillonner son front ; c'est que, voyez-vous, chaque année qui dépose sur son front une auréole nouvelle de gloire, lui refuse en même temps les glaces du viel âge.

Directeurs zélés de cette maison, vous qui avez su si bien veiller sur les destinées de notre *Alma Mater*, veuillez croire que nul autre motif, si ce n'est la reconnaissance, n'a pu nous déterminer à venir de si loin. Nous nous estimons heureux de pouvoir acquitter, en partie du moins, cette dette de reconnaissance que nous avons contractée envers l'institution dont la direction a été confiée à vos mains habiles et expérimentées, et nous sommes fiers de figurer au nombre des premiers enfants d'une maison d'éducation qui occupe un des premiers rangs parmi les sanctuaires bénis du Canada où les jeunes gens viennent puiser la science et la vertu. Salut! Séminaire de St Hyacinthe, notre *Alma Mater*. Enfants dévoués à votre prospérité, nous venons déposer à vos pieds ce que nous estimons plus précieux que l'or et les pierres précieuses. Nous vous présentons notre affection, notre vénération, notre reconnaissance et notre amour. Votre orgueil est le nôtre, votre gloire est la nôtre. Vous n'avez jamais eu pour nous la froideur et l'indifférence d'une marâtre, mais bien plutôt la tendresse et l'amour d'une véritable mère.

Comme il est probable que c'est pour la dernière fois que j'ai le bonheur de me trouver dans cette enceinte, et dans une circonstance si solennelle, j'en profite pour exprimer les sentiments de ma reconnaissance au Rev. Louis Misael Archambault, pour le soin qu'il a mis à m'enseigner les éléments de la langue française. Je dois aussi mes remerciments les plus sincères au Revd J. B. A. Brouillet pour les leçons de Littérature, ainsi qu'à Sa Grandeur Mgr J. Larocque, qui m'a initié à l'art de Cicéron et de Démosthène. Et comment parler dignement de ce bon Monsieur Desaulniers qui m'a conduit dans les rudes sentiers de la Logique et de la Métaphysique, ainsi que de Mgr Prince alors directeur de la maison? Et vous, Monsieur le Supérieur, vous que la Cour Romaine a honoré d'une distinction si éminente, vous avez été pour moi pendant mes années de collége, d'une bonté et d'une tendresse que je n'oublierai jamais; je vous remercie de l'amitié

dont vous avez daigné m'honorer ainsi que des bonnes paroles à mon adresse que contenait votre discours.

C'est à tous ces personnages distingués que je dois l'honneur qui m'a été conféré : c'est à leurs leçons de sagesse et de vertu que je dois ma promotion à la plus haute dignité Ecclésiastique dans le diocèse de Charlottetown. Je ne puis non plus passer sous silence Messieurs Buckley et Cadoret, qui m'ont témoigné tant de bonté pendant mon séjour au Séminaire. Et pourrais-je oublier M. Godfroi Marchessault, ce bon et fidèle Mentor, qui m'a preservé des dangers des vacances. Se faisant enfant avec les enfants, il s'associait gaiement à nos jeux et ne négligeait rien pour augmenter mon plaisir et ma joie. En un mot, affection, tendresse, et amitié, telles sont les qualités qui distinguent les personnages éminents qui ont été les précepteurs de ma jeunesse et dont le souvenir sera à jamais gravé dans ma mémoire.

Je ne saurais terminer sans présenter mes remerciements à Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de St Boniface pour la mention flatteuse dont il m'a honoré, ainsi que mon ami, et compagnon de classe et de voyage, le Rév. P. McPhee.

Maintenant, il ne me reste plus qu'un vœu à faire ; c'est que le Séminaire de St Hyacinthe continue d'être ce qu'il a été par le passé. Puisse notre *Alma Mater*, d'année en année, voir se réunir à l'ombre de ses ailes, de nouveaux essaims de jeunes gens qui feront son honneur et sa gloire."

Le Révérend Patrick Strain, invité à parler au nom des élèves des Etats-Unis, prononça le discours suivant :

DISCOURS DU REV. PATRICK STRAIN, CURE DE LYNN, MASS., E.-U.

Mr President and friends of the College,

This is a great and joyous occasion, a very pleasant one for us all to meet here to celebrate this college feast. The young men have laid aside their studies and their tasks and the friends of the college have to day laid aside their business and their occupations and are here to join in greetings and congratulations and to speak with each other of olden times, and of the days that are past. The names of the presidents are mentioned with reverence, the names of the professors with love and respect and the names of our fellow students with tender and grateful remembrance. Even the names of those that are gone, who have departed this life and rest in peace are not forgotten. Their kindness, their goodness and their virtues are still remembered, flowers grow upon their graves and their memory is embalmed in our hearts.

This, my friends, is a grand feast, grand on account of the preparation made for it, grand on account of the noble generosity with which it is given, grand on account of the place of it, just here at this deligthful grove under the protection of our *Alma Mater*. Grand on account of the great number of men of ability and learning who have graduated from it and who are here to-day to celebrate it, grand, I say, for this feast will be a testimony and a memorial of the excellence and of the merit of this noble institution.

Oh! would that her most excellent Majesty Queen Victoria, Great Britain and Ireland's souvereign, were here to-day to witness the noble spirit and loyalty of the youth who graduate from this college. She would testify with pleasure to its excellence and to its merit: indeed, she would proclaim to the world that there is no other institution of its kind throughout

her vast dominions, more efficient, more faithful or more zealous in its work than is this college of St Hyacinthe. She would say to us that the knowledge of the arts and of the sciences ought ever to go hand in hand with holiness and with virtue, that to be good citizens and faithful subjects, we ought ever to respect the religion which teaches us to love God and to love one another, that we ought ever to remember that all the enlightenment received in this world comes from the divine and infinite Wisdom of God, and that it all ought to be used to promote his honor and his glory and the welfare of his people. She would say to us that, as we are all members of society, and as society is protected by government and by laws, we ought ever to respect and be faithful to the government that protects us; that all the uneasiness in society, dissensions, partisan hate, strife and even wars are the offsprings of the passions of men, and the promptings of the wicked who are not guided by religion: that all these things only go to weaken the ties which bind society together, and tend to the destruction of the government; that the duty of good citizens is always to join hands with good government to promote their country's interests and their country's welfare.....

Such my friends would be her most excellent majesty's kind and loving words to us were she here to-day, and such has always been the language and the instructions of the professors of this college. Ah! how different is the education received here from that received in some other institutions where young men are taught how they are to advance their interests in the world without any regard to their interests of eternity, where they study the arts and sciences without any connection with the knowledge of religion, or of God or of their final destination, and where they respect no authority beyond the promptings of their own will; such education must lead to sad and deplorable results.

In conclusion, this college is a blessing to society,

a blessing to the people of St Hyacinthe, a blessing to the parents and to the friends of youth, it is a blessing to this country and even it extends its good influences to the United States, for it fits and prepares young men for the royal road of life and teaches them the way they are to go.

Success then, aud prosperity to this College..... to its learned faculty. Success and prosperity also to its graduates. These sentiments we will not only entertain in our hearts, we will give them free expression to the world; and not only that, but if need be, we will put our hands deep down into our pockets and contribute to it of our means and make it in every respect successful and prosperous."

Mr Strain était à son aise pour parler de St Hyacinthe ; il n'avait qu'à laisser faire son cœur qui, pendant les longues années de l'absence et pendant des voyages lointains, ou au milieu des occupations les plus ardues d'un ministère laborieux, s'est toujours tourné comme instinctivement vers son collége auquel il a, en maintes circonstances, donné des preuves de son inviolable attachement.

On aurait aussi voulu entendre quelque représentant des confrères canadiens résidents aux Etats-Unis. Il y en avait là plusieurs dont la parole a été entendue et goûtée dans des circonstances solennelles ; d'autres dont la plume, bien aiguisée et vaillante, sait faire respecter le nom canadien à l'étranger. Malheureusement l'heure de la séparation était sur le point de sonner.

Mr le Supérieur se proposait d'adresser, au nom du séminaire et de tous ceux qui avaient assisté à la fête, des remerciements aux messieurs du comité dont le zèle, le dévouement et l'activité intelligente ont assuré le succès de cette fête. Mgr Raymond avait communiqué d'avance ses intentions à Mr le Grand Vicaire

Gravel, président du comité, et ce monsieur avait désigné Mr Antoine O'Donnell, curé de St Denis, pour recevoir les remerciments et les compliments que Mr le Supérieur devait faire à ces messieurs au nom de tous ceux qui avaient pris part à la joyeuse réunion. Mr O'Donnell avait accepté la mission de répondre à l'allocution de Monseigneur Raymond. Bien que l'adresse de Mr le Supérieur ait été forcément réduite à quelques mots, à cause du manque de temps, et que la réponse de Monsieur O'Donnell n'ait pu être prononcée, pour la même raison, nous reproduisons ici et l'adresse et la réponse.

ADRESSE de REMERCIEMENTS aux MESSIEURS DU COMITE D'ORGANISATION PAR MGR RAYMOND, SUPERIEUR DU SEMINAIRE.

Messeigneurs, Messieurs.

Il me faut encore élever la voix : de nouveaux témoignages de bienveillance demandent une nouvelle expression de gratitude. J'offre ce sentiment à Monseigneur l'Evêque de St Hyacinthe qui a exprimé si solennellement comme notre maison lui est chère, et comme il sera toujours disposé à la protéger. Je remercie Mgr l'Evêque de Montréal de tout ce qu'il a dit de flatteur à notre égard, et de cet intérêt qu'il manifeste en toute circonstance à l'institution qui s'honore de l'avoir eu pour élève. Toute cette assemblée a applaudi aux idées que l'honorable Juge Bourgeois a émises sur l'influence de l'éducation religieuse : à cet accueil si favorable qu'ont reçu les nobles sentiments qu'il a exprimés, j'ai à joindre les félicitations que nous nous adressons à nous-même de lui avoir donné cette éducation si vivement appréciée, si bien mise à profit. Les paroles ingénieuses de l'honorable Surintendant de l'éducation sont une leçon utile à nos

élèves, donné sous une forme bien agréable ; je le prie d'en agréer mes remerciements. Et notre gratitude est bien justement acquise au Rév. M. Strain qui, à la générosité dont il avait précédemment usée envers nous, a joint une nouvelle preuve de son affection à notre égard dans l'éloquent discours qu'il vient de prononcer.

Maintenant j'ai à me faire l'interprète de la reconnaissance du Séminaire et de tous les anciens élèves pour ceux à l'initiative et au zèle desquels nous devons cette fête.

Remerciements aux messieurs qui ont été les promoteurs de cette réunion dans l'assemblée de l'Ange-Gardien, aux membres du comité chargé de l'exécution du projet formé en cette circonstance, spécialement à M. le Grand Vicaire Gravel qui en a été le Président actif et dévoué, et à M. le Secrétaire qui s'est acquitté si laborieusement et si efficacement de l'énorme charge de la correspondance avec tous les anciens élèves.

Remerciements à M. le Chanoine Leblanc qui a apporté un concours zélé au succès de la réunion ; à M. le Curé de St. Denis, cet ami si dévoué de notre maison, dont les avis ont été si utiles pour l'organisation de cette fête ; à M. le chevalier Vincelette qui tant à Québec qu'à St Hyacinthe même, a travaillé avec cœur à cette œuvre ; à M. le Curé de Boucherville qui, en employant toute son activité pour la faire réussir, s'est montré animé envers cette institution de l'intérêt que lui portait son prédécesseur de si vénérée mémoire.

Remerciements à nos élèves des Etats-Unis, au Rév. M. Bouvier, Curé de Salmon Falls, et à M. Ferdinand Gagnon, l'habile éditeur du *Travailleur*, qui comme membres du comité ont rempli avec zèle la fonction qui leur avait été imposée, et à la Société St Jean-Baptiste de Worcester qui, par son pasteur le Rév. M. Primeau, nous a exprimé ses sympathies et ses félicitations.

Remerciements à M. l'architecte Lévêque qui s'est

donné tant de sollicitude pour la confection et la pose de la statue de notre vénéré fondateur, qui a su trouver un habile artiste canadien pour la couler en bronze, et qui a préparé les jets d'eau, magnifiques ornements de ce parterre.

Remerciements enfin à tous ceux qui ont contribué au succès de cette fête si solennelle, dont le récit fera la plus belle page des annales du Séminaire de Saint Hyacinthe, et dont le souvenir sera à jamais conservé joyeusement dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur d'y prendre part.

REPONSE DU REVEREND M. A. O'DONNELL, CURE DE ST DENIS, AU NOM DU COMITE.

Messeigneurs, Bien Aimés Confrères,

On m'appelle à exprimer les sentiments du comité chargé d'organiser cette belle fête qui touche à sa fin. Je réponds avec bonheur à cet appel. A d'autres que moi revenait cet honneur ; mais c'est peut-être en ma qualité d'élève protégé du collége de St Hyacinthe, que l'on veut me procurer la jouissance de mêler mes sentiments personnels à ceux dont je dois être l'interprête. Certes, ils ne sont pas difficiles à trouver. Il faudrait n'avoir ni cœur, ni yeux, ni oreilles pour en douter. Si je ne les exprime pas convenablement, ma langue aura singulièrement trahi mon cœur.

Je n'ai qu'à regarder devant moi, et je les trouve manifestés avec une affection, une constance et une éloquence qu'aucun discours ne saurait rendre. Je suis en présence de l'infatigable Evêque missionnaire de ces plages glaciales qui n'ont pu refroidir le cœur de l'ami invariablement fidèle, du premier élève de St Hyacinthe dont les pas ont parcouru les solitudes du Nord-Ouest, portant pour le consoler, le fortifier

au milieu des peuplades sauvages l'amour de son Dieu, l'amour de sa mère, et celui de la maison où il lui fut dit : *obliviscere populum tuum, et domun patris tui*, et dont l'éloquence, ce matin, a ajouté un troisième cadeau à ceux présentés par les anciens élèves. La vue du vénéré Evêque de Charlottetown nous rappelle la vieille et constante affection des compatriotes des Wallace et des Flora McDonald qui n'ont jamais su trahir ni leur Dieu, ni leur roi. Pour Monseigneur McIntyre, il suffit au voyageur de l'Ile du Prince Edouard d'être de St Hyacinthe, pour trouver sa maison hospitalière non-seulement ouverte, elle l'est pour tous, mais ses bras et son cœur aussi, pour recevoir un enfant de la maison dont il parle toujours, et on peut dire en toute vérité : *Ex abundantia cordis os loquitur.*

Des Etats-Unis, nous reviennent des amis pour se retrouver encore une fois au foyer de la famille, et réaliser dans cette réunion avec leurs confrères de la Puissance du Canada, la devise de leur pays : *E pluribus unum.* De toutes parts des témoignages de sympathie et d'encouragement substantiel nous ont permis de préparer cette fête, de la préparer avec joie, et avec une profonde et durable reconnaissance envers nos confrères et le collége de St Hyacinthe.

Ce fut donc un travail d'amour *et ubi amatur, non laboratur.* Comme des brises embaumées de toutes les parties de l'horizon, nous est arrivé un concours affectueux et solide. Les archives de cette institution garderont, comme un souvenir des plus honorables, les lettres d'hommes éminents empêchés par l'âge ou la distance de se trouver en ce moment dans cette maison, qu'autrefois ils s'étaient plus à confondre avec la maison paternelle.

Des devoirs professionnels et publics, des engagements auxquels il ne leur était pas permis de manquer, ont imposé à un certain nombre le sacrifice de ne pouvoir se réunir à nous aujourd'hui. Leurs regrets et leurs dons nous ont laissé la preuve authentique de leur attachement à leurs anciens amis et professeurs.

Mais le plus précieux de tous les concours, c'est celui de votre présence : soyez-en remerciés. Elle est une preuve que la pensée de cette démonstration filiale, était dans le cœur de tous. Il n'a fallu qu'une parole pour la réaliser, et elle a rencontré une réponse, un écho spontané sans réserve, ni dissidences. Et c'est l'amitié, et non l'esprit de corps, qui me donne le plaisir d'ajouter que cette parole est venue d'un *Curé !*

Quant à la maison où nous sommes réunis, quant à notre *Alma Mater*, comme une mère qui revoit ses enfants longtemps absents et dispersés, elle ouvre ses bras et les presse avec bonheur sur un cœur dont l'amour ne vieillit pas. Avec la légitime fierté de la matrone romaine, nous montrant assemblés ici aujourd'hui, elle dit : *Voilà mes trésors.* Cette mère jouit de la présence de ceux qu'elle avait préparés aux luttes, aux devoirs, et j'ajouterai aux revers de la vie. Elle les retrouve ; mais non pas tous. Il en manque. Combien, en ce moment, en pensant surtout à celui que je ne pourrais nommer sans éveiller un doux et affectueux souvenir, disent : *I wish he were here.*

La joie de notre collége s'est montrée dans les préparatifs qu'il a faits pour donner à ses anciens élèves une réception qu'il aurait désirée plus splendide, mais non plus cordiale. Les supérieurs de cette institution savent que " *noblesse oblige* " ; et noblement et dignement ont-ils fait honneur à ce titre placé dans les fondements de cette maison.

L'esprit prévoyant, le cœur généreux qui avait établi ce séminaire sur les bords du Yamaska, dans cette plaine dont St Hyacinthe est le centre, avait ajouté son nom à ceux des hommes dont les fondations ont assuré la vie intellectuelle du Canada. Les Laval, les Maisonneuve, les Painchaud pouvaient donner une main fraternelle à Monsieur Girouard.

Il leur fut accordé de renouveler dans la Nouvelle-France l'œuvre de l'ancien épiscopat des Gaules, et la ruche canadienne, ils l'avaient remplie de miel cueilli dans les sacrifices, dans les obstacles courageusement et généreusement vaincus.

Quelques-uns de ces hommes se privaient à la lettre du pain matériel, afin de laisser à leur pays celui de l'intelligence, et de le laisser en abondance.

Ils avaient reçu de Dieu la vocation spéciale de créer des institutions dont l'existence et la prospérité sont la meilleure garantie de notre avenir moral et religieux, le foyer le plus constamment intact de vertu et de science. Un de nos hommes publics, maintenant un des honorables juges présents à cette fête, a dit un jour que " *le presbytère était la banque d'épargnes de la paroisse.*" Je dirais dans un sens plus étendu : Nos colléges sont les banques d'épargnes du pays. Et cela doit être. Pour comprendre, juger une œuvre, il faut la considérer 10. dans la grandeur de son but ; 20. dans la noblesse de son principe, 30. dans l'efficacité de ses moyens ; 40. dans l'abondance et les bénédictions de ses résultats.

Je ne fais qu'indiquer ces divers titres qui assurent une gloire impérissable à une œuvre, et ils sont tous réunis dans celle du Vénérable fondateur du collége de St Hyacinthe.

Il y a des hommes que Dieu semble avoir détachés du reste des mortels. Ils s'élèvent par la beauté naturelle de leur vie, la noblesse du caractère, le ton constamment généreux de toutes leurs affections, à des hauteurs où le monde les contemple et les admire, et avec raison. Eh bien, prenez ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, de plus dévoué dans leurs œuvres, et vous ne trouverez rien qui approche du désintéressement, de la fécondité, de la grandeur du but cherché et atteint par le fondateur d'un collége. Autant la raison éclairée et élevée par la religion est au-dessus de la raison laissée à ses propres lumières et à ses forces défaillantes, autant les créations de ce genre surpassent les plus héroïques efforts des forces purement humaines. Dieu me garde de déprécier des œuvres fondées par des cœurs sur lesquels Dieu et les hommes peuvent compter : on peut les comparer aux bastions élevés, en dehors de la cité, contre l'ennemi commun.

L'acte que nous avons accompli, ce matin, est un hommage au dévouement de l'homme dont toute la vie est un résumé des devoirs combinés du prêtre et du père. Comme prêtre, il doit être libre, détaché de tout intérêt bas, vil ou vulgaire. Le don constant de soi dans tous les âges de la vie, dans sa jeunesse, dans son âge mûr, dans sa vieillesse, toujours : voilà ce que l'on a droit d'exiger de lui. Il faut de plus que la pensée d'une paternité spirituelle pénètre tous ses actes ; il doit être le père, plus encore, il faut qu'il soit une *mère* pour ses élèves.

L'homme à qui nous venons d'élever un monument, prêtre lui-même, comprit qu'il pouvait demander et obtenir ce renoncement constant et absolu, ce travail caché, souvent méconnu, mais renouvelé jusqu'à ce que les forces manquent à l'énergie d'une volonté qui ne cède qu'à la mort. Ce que je vous dis là, c'est l'histoire de chaque jour. " Messieurs, messieurs, disait Ozanam mourant à ses élèves, nous mourrons à votre service."

Savez-vous, messieurs, ce que reçoivent les prêtres du séminaire à la fin d'une année où leurs forces physiques et intellectuelles ont été épuisées dans ce dur labeur de l'enseignement ? Je vais peut-être faire une indiscrétion ; j'en demande pardon à la modestie des prêtres de cette maison. Ils m'en voudront ; mais j'ai besoin de rendre cet hommage et cet honneur à la science et à la vertu revêtues encore dans nos maisons d'éducation, dans ces temps d'insatiable cupidité, de la sainte livrée de la pauvreté. Ces hommes, qui ont été nos maîtres et qui sont restés nos amis, reçoivent douze piastres pour les vacances ! Ils pourraient se donner davantage, mais leur œuvre en souffrirait, les pauvres aussi, et ici, comme ailleurs, la fécondité de l'œuvre répond aux sacrifices de l'ouvrier.

Un jour la science demandait un point d'appui pour soulever le monde. En effet, que pouvait-elle soulever toute seule ? Respectons toujours cette reine déchue ; mais gardons-nous de nous fier à la puissance de ce sceptre affaibli ; ne l'écoutons pas, quand pour

nous empêcher d'aller chercher l'origine de notre race au Paradis Terrestre, elle voudrait nous la montrer dans un jardin zoologique. Qu'a-t-elle fait, laissée à elle-même ? Ce point d'appui qui lui manquait, c'est le sacrifice de soi tout entier et toujours au service de la science et de la religion, c'est le dévouement sans relâche, sans réserve, et souvent sans le retour si naturellement reclamé par le cœur qui se donne.

Vous le trouverez dans toutes les institutions d'education comme celle-ci. Il s'alimente tous les jours auprès de l'autel où le sacrifice appelle le sacrifice, et où le don de soi n'est que le faible retour provoqué par le don d'un Dieu.

Nous sommes venus ici aujourd'hui, hommes de tout âge et de toute condition, reconnaître que si la Providence a souri à notre carrière, si notre vie est honorable, si nous sommes heureux de nous retrouver sous le toit qui avait abrité nos meilleurs jours, c'est parce que nous avons été nourris des fruits de ces sacrifices ; c'est pour cela que nous pouvons lever le front et rencontrer le regard de ceux qui nous avaient montré dans leur propre vie les vertus qu'ils demandaient à la nôtre.

Nous avons remonté le courant, et nous nous retrouvons à la source de notre vie intellectuelle. Bien des années se sont écoulées depuis le jour où nous avons franchi le seuil du collége. Nous sommes encore enfants ! Heureux âge, puisse-t-il jeter un reflet de son insouciante gaieté, de sa confiante candeur, de son charme évanoui, sur les ombres et les ennuis d'un âge qui n'a plus d'illusions, où l'homme est comme l'arbre solitaire au milieu de la forêt abattue.....!

" La vue d'un prêtre, disait Napoléon Ier, me rappelle toujours ma première communion." Plus que notre première communion nous est apparu, en nous retrouvant dans cette maison. La série des actes qui avaient préparé notre avenir et formé notre jeunesse, se déroule devant la mémoire rajeunie en présence de ces enfants qui ont pris les places que nous avons occupées. A eux maintenant la part des biens qui

furent les nôtres. La nouvelle génération d'étudiants qui les suivra bientôt,n'aura pas probablement comme nous le bonheur de se réunir avant de se séparer pour toujours. Nous sommes revenus, les uns au déclin de la vie, d'autres dans la force de l'âge, nous donner dans cette fête de famille, un témoignage d'estime et d'affection réciproque. et laisser un souvenir durable de notre attachement au collége où nous avons étudié. L'Evêque, le magistrat, l'orateur, les hommes de toutes les professions et de tout état ont rendu un hommage reconnaissant à cette maison. Toutes les voix se sont unies pour honorer ce jour; voix du sanctuaire, voix de la tribune, voix de la presse, et la voix de celui qui n'est plus, mais qui parle encore.

Si tous sont heureux d'accomplir ce devoir, les prêtres, particulièrement ceux de St Hyacinthe, éprouvent un bonheur spécial de pouvoir dire ce qu'ils doivent à leur séminaire diocésain. La plupart sont partis d'ici pour le ministère auquel Dieu les a appelés. Ici, ils ont pris l'inviolable engagement de se consacrer au service de leurs frères, pour le bien de leur pays et la gloire du Bon Maître. La vie dont ils ont accepté les responsabilités et les vertus, fut préparée ici avec une vigilance, un soin proportionné à la sublimité de leur mission. Ici, ils ont revêtu ce costume dont je puis dire, quoique je le porte moi-même : *semper et ubique fidelis.* Si aujourd'hui les anciens élèves de St Hyacinthe accomplissent un devoir d'affection et de reconnaissance envers cette institution, que mes vénérables confrères me permettent d'assurer en leur nom que ces mêmes sentiments en passant par leur cœur y ont reçu une consécration sacerdotale.

Il y a des émotions communes à tous en ce jour, des souvenirs qui sont la propriété de tous, mais il y en a aussi de particuliers. Permettez-moi d'évoquer un fait dont la pensée me cause toujours de bien vives impressions.

Il y a 30 ans, une épreuve, ajoutée à des épreuves trois fois séculaires, avait jeté comme des épaves per-

dues sur des rives étrangères, les débris d'un peuple malheureux. Une portion de la famille des Celtes, fuyant un pays devenu un vaste tombeau, cherchait un asile pour abriter sa misère, un soulagement à des malheurs sans nom.

Des milliers trouvèrent dans les flots de la mer et le linceul et l'abri et la mort. Un grand nombre d'autres sont venus mourir entre les bras des prêtres et des religieuses du Canada.

Les mères mourantes trouvèrent d'autres mères pour leurs orphelins. Le petit étranger, agenouillé sur la fosse de sa mère, offrait une prière pour celle qu'il perdait, et une autre pour celle qui le recevait au foyer de sa propre famille. Plusieurs de ces enfants furent bientôt admis sur les bancs de nos colléges, grâce à la générosité de leurs bienfaiteurs.

Le collége de St Hyacinthe, croyant que cet acte entrait dans sa mission, était une partie du testament de son fondateur, voulut prendre une large part dans une œuvre dont le souvenir est aussi durable que le bienfait. Ces enfants sont maintenant la consolation, en attendant qu'ils soient la récompense de leurs protecteurs, et ils m'en voudraient si, dans cette circonstance, je ne laissais échapper le cri de leur cœur : Amour et reconnaissance donc au collége de St Hyacinthe ; il fut le père de l'orphelin, son appui et son avenir. Et je dis avec eux : "Si jamais je t'oublie, maison chérie, que les hommes m'oublient moi-même, que la main de tous s'élève pour attirer l'anathème sur l'ingrat !"

Un souvenir d'un autre genre se présente à moi, et en vous le rappelant, je ferai mieux ressortir la nature des sentiments que nous éprouvons en ce moment.

Il y a quelques mois, la salle universitaire d'Oxford était remplie des grands dignitaires de cette gloire de la vieille Angleterre. Il s'y passait une scène inconnue depuis trois siècles à cette institution fondée par des catholiques et protégée par des Papes. Le Révérend P. Newman revenait dans son collége recueillir de nouveaux honneurs académiques.

Il y avait 33 ans qu'il était parti d'Oxford ; et c'était la première fois qu'il y retournait depuis le jour de sa conversion. Il aimait son collége. Il s'était tellement identifié avec l'université où il avait demeuré au-delà de 30 ans, qu'il se plaisait à regarder le lierre attaché à ses murs comme le symbole de sa propre destinée. Il revenait recevoir solennellement le même grade Universitaire qu'il possédait le jour où, seul, solitaire et brisé par l'émotion, il renonça à son collége, à ses amis, à ses honneurs et à son avenir.

Comme preuve suprême de son affection pour Oxford, il dédia au président du collége de la Trinité le dernier ouvrage qu'il fit comme protestant, et le dernier qu'il a réédité comme prêtre catholique. *Et celui qui fut l'Hector d'une Troie condamnée, est devenu l'Achille de la Cité de Dieu.*

Messieurs, il y a deux grandes époques dans la vie des familles. La première est celle de la force, de la vigueur : celle où la vie est à son apogée. Le souvenir rafraîchi embrasse d'un coup d'œil la carrière parcourue. La famille remercie la Providence des biens dont elle a été favorisée, et se prépare à l'avenir avec confiance. Les enfants grandis font cercle joyeux autour du berceau et autour du foyer. C'est l'époque des *Noces d'Argent* : c'est celle que nous célébrons.

Plus tard viendra celle des *Noces d'Or.* C'est dans les familles, la fête du déclin de la vie. Le soleil se rapproche de l'horizon où il va disparaître. Son jour fut beau, il va s'éteindre dans les feux du soir, accompagné de la gloire de sa noble carrière.

Pour les hommes, il y a l'âge de la décadence. La vieillesse ralentit le pas avant de l'arrêter tout-à-fait. C'est aussi la destinée naturelle des œuvres humaines, à moins que Dieu ne leur communique un des caractères des siennes : celui de la durée.

Espérons que ceux qui nous suivront dans cette maison où nous avons passé, se souviendront des *Noces d'Argent* de leur collége, et si un jour, pour se conformer aux circonstances et à l'affection plutôt qu'à cette loi si dure à toute existence, cette Institu-

tion voulait célébrer ses *Noces d'Or*, ah ! puisse-t-elle trouver alors des hommes plus capables, plus heureux, plus grands, meilleurs que nous, mais non plus dévoués !

Quant à nous, nous allons reprendre la route que nous avons laissée, il y a un instant,le cœur plus fort, l'esprit renouvelé dans un souvenir ineffaçable. Quelles que soient la nature et la mesure des jours que la Providence nous réserve, cette fête sera pour nous ce qu'est au vase le parfum dont il fut embaumé,

You may break, you may ruin the vase if you will,
The scent of the roses will hang round it still.

LE DEPART.

Nous laissons ici la parole au correspondant du *Nouveau-Monde :*

" L'heure du départ était arrivée pour les élèves anciens et nouveaux. Mais pour ces derniers, c'était le joyeux moment des vacances qui sonnait. Pour les anciens, c'était, hélas ! le moment de la séparation. Cette fête avait passé vite comme passe toujours le bonheur. Il fallait s'éloigner du vieux collége, devenu plus cher que jamais. Il fallait quitter les vieux maîtres, près de qui il ferait si bon de vivre encore. Il fallait vous quitter, vieux camarades, vieux amis. Ah ! il est facile d'expliquer la raison du sentiment fraternel qui nous unit à ceux qui, pendant huit ans, ont vécu sous le même toit que nous, partagé notre vie, nos amusements et nos travaux. Mais il fallait une réunion comme celle-ci, après une longue absence, pour nous faire sentir combien ce sentiment est fort, et comme il est doux.

" La fête est finie. Mais les résultats qu'elle aura eus ne seront pas fugitifs comme elle. Ainsi qu'un des orateurs l'a dit : cette fête a resserré les liens qui nous unissaient à notre *Alma Mater*, et ceux qui nous unissaient ensemble. Elle nous a rappelés les uns aux autres, et nous a fait connaître sur qui nous devrions compter, toutes les fois que nous aurions besoin de collaborateurs pour l'œuvre du bien. Elle nous a retrempés dans ces deux grands sentiments qu'on nous donna ici comme règle de notre conduite : l'amour de Dieu et de l'Eglise ; l'amour de la patrie.

" Enfin, cette fête nous laisse un souvenir impérissable : celui des heures bénies pendant lesquelles il nous a été donné de ressaisir le passé et de nous retrouver encore au plus beau temps de notre vie." J.D.

EPILOGUE.

Comme le lecteur a dû s'en apercevoir, une grande partie de ce compte-rendu a été préparée pendant les vacances qui ont suivi immédiatement les grandes fêtes du 25 et 26 Juin. Le comité désirait que la publication de ce petit volume pût se faire promptement. Plusieurs raisons, ou plutôt une raison majeure qui renferme les autres, ont retardé ce qui aurait dû être fait dès le mois d'août.

On nous permettra, à ce sujet, de faire un peu d'histoire.

Chapitre I.

Le manuscrit de l'histoire anecdotique du collége, ainsi que le discours prononcé par M. le Supérieur, ont été perdus pendant les vacances. Ces deux manuscrits seront probablement tombés entre les mains de quelque enfant peu soucieux de ces sortes de trésors. Quoiqu'il en soit, oncques depuis n'en avons entendu parler, malgré bien des recherches faites minutieusement et patiemment. Il fallut enfin renoncer à l'espoir de retrouver les documents précieux. Que faire ? Sans ces manuscrits, notre compte-rendu aurait été par trop incomplet. Monsieur le Supérieur eut donc recours aux écoliers qui avaient pris part à *l'entretien littéraire*, leur demandant le manuscrit de ce qu'ils avaient débité le soir du 25.

C'est le premier article de notre chapitre d'histoire ; comme on voit, il est assez triste. Le deuxième n'est pas plus gai. Nos orateurs de la soirée du 25 étaient en vacances : ce n'est pas là qu'est la tristesse. Mais tous nos lecteurs ont été écoliers : d'anciens, parmi eux, ont pu quelquefois, par une *injustice criante* du

Préfet des Etudes, avoir des travaux à exécuter ; disons, des matières à rapporter. Eh ! bien ; ceux-là se souviennent encore des difficultés insurmontables que les vacances opposaient toujours aux édits et ordonnances de ce *Monsieur le Préfet.* Il en fut de même cette fois-ci encore. De là des retards, des manuscrits incomplets par un bout, indéchiffrables par l'autre. Et encore on ne pouvait ressusciter le discours de M. le Supérieur. Heureusement l'auteur l'avait écrit en grande partie dans sa mémoire.

On avouera que ce deuxième article n'est pas gai. Le troisième l'est encore moins. Les documents demandés étaient arrivés ; mais incomplets, un peu et même beaucoup embrouillés : il fallait un certain travail pour mettre la régularité dans ce fouillis de papiers ; puis un autre travail pour refaire le discours.

Or pendant toutes les vacances M. le Supérieur a été indisposé au point que le médecin lui défendait toute application. De là impossibilité d'avancer dans la publication de notre compte-rendu. Est-ce assez de contretemps pour un seul chapitre ?

Enfin les pertes sont réparées et, de suite, nous nous sommes mis à l'œuvre pour terminer notre tâche.

Chapitre II.

Dans son discours, Mgr l'Archevêque de St Boniface a rappelé " que le Séminaire voulait et veut " élever une chapelle au-dessus de ces tombes si chères " et si vénérées, (de Messire Girouard et de MM. " Desaulniers, Gendron, Lecomte et Dufresne) ; mais " le défaut de ressources force d'ajourner à plus tard " la réalisation de ce généreux désir."

Et Sa Grandeur ajoutait : " c'est pourquoi je prends la liberté, excessive peut-être, mais provoquée par votre attachement au Séminaire, de vous prier de vouloir bien accueillir favorablement la suggestion de

BATIR LA CHAPELLE PROJETÉE.

.....Si les élèves bâtissent une chapelle, vous voudrez bien, M. le Supérieur et Messieurs, prendre l'engagement de faire dire à perpétuité une messe *chaque semaine* pour tous les membres vivants du Séminaire, et une autre pour tous les membres défunts. Par *membres*, j'entends les fondateurs, les professeurs, les élèves et même les serviteurs de l'établissement." Après avoir dit un mot des difficultés de l'entreprise, Monseigneur ajoutait : " J'ose prier les messieurs du comité qui a si bien organisé cette fête, de se mettre à l'œuvre et de combiner les plans nécessaires au succès de l'entreprise, et *nous nous invitons tous mutuellement à venir, dans dix ans* au plus tard, assister à la consécration de la chapelle de notre beau Séminaire."

Avec quel enthousiasme ce projet fut accueilli par tous les élèves alors présents, c'est ce qui est écrit dans le livre des souvenirs d'un chacun. Nous n'y reviendrons pas.

Les directeurs du séminaire, profondément touchés de cet élan spontané d'une générosité magnifique à laquelle ils n'avaient aucun droit de prétendre, ont accepté avec reconnaissance l'offre que leur faisaient tous les nobles et généreux cœurs présents à la fête ; d'autant plus que cette munificence de ses *membres* anciens et nouveaux vient aider le Séminaire à exécuter un plan formé depuis longtemps, mais dont la réalisation devenait de plus en plus impossible à cause du défaut de moyens pécuniaires. Cette chapelle, que l'on voudrait faire belle, manque à l'ensemble et à la perfection de l'*institution*, considérée au point de vue de l'art et des avantages qu'elle procurerait aux élèves, en permettant à l'administration de disposer en leur faveur d'un local plus vaste et partant plus commode.

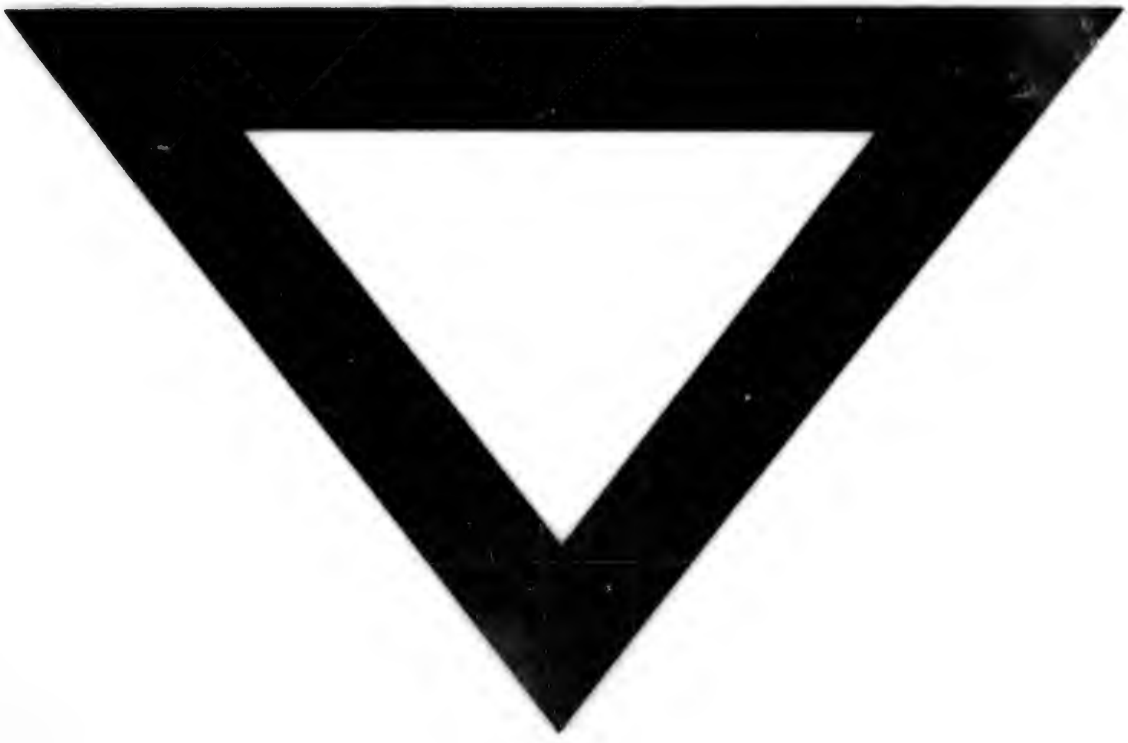
Messieurs du Comité n'ont point refusé la nouvelle tâche qui leur était proposée au nom de leurs confrères ; c'est déjà une garantie de succès pour l'entreprise. Une circulaire préparée *ad hoc*, et qui est expédiée en même temps que notre *Compte-rendu*, fera connaître en détail les démarches auxquelles se sont livrés ces Messieurs et les résultats qu'ils ont obtenus. Qu'il suffise ici de dire que les directeurs du Séminaire ont été heureux de mettre à la disposition du comité, qui le demandait, le Révérend Mr Dumesnil, pour que ce monsieur puisse s'occuper exclusivement de la souscription qui a été résolue unanimement à la suite du discours de Monseigneur Taché. C'est pendant le synode diocésain que Mr le Grand Vicaire Gravel, président du comité, a convoqué une asssmblée des élèves du séminaire, c'est-à-dire de la presque totalité du synode, pour leur annoncer que le Comité avait *accepté*, et pour demander quelques suggestions sur les mesures à prendre. Parmi les suggestions, la plus importante, fut celle de demander au Séminaire de mettre un de ses prêtres à la disposition du comité ; demande qui a été agréée, comme elle devait l'être et qui, nous en avons la confiance, aura les résultats les plus heureux, parcequ'ils seront les plus pratiques.

Il ne serait pas du tout surprenant que l'on fût en mesure de commencer bientôt les travaux avec la perspective de pouvoir les poursuivre rapidement et de les terminer beaucoup avant dix ans. Tous ceux qui assistèrent à l'assemblée tenue pendant le synode ont exprimé ce vœu, et se sont engagés spontanément à faire leur possible pour contribuer à la réalisation rapide de ce beau projet ; "car, disaient-ils, dix ans, c'est long, et nous voulons être à la consécration de la *Chapelle du Séminaire*.

Chapitre III.

La dernière circulaire du comité priait les anciens élèves de laisser leur nom, avec leur photographie, en entrant au Séminaire, afin qu'on pût faire de ces noms et photographies un album magnifique. Bon nombre se sont conformés à ce désir ; plusieurs, beaucoup même, ne l'ont pas fait. Tous ceux à qui ce compte-rendu parviendra, et qui ne se sont point rendus à la demande du comité, sont par les présentes priés *d'expédier*, aussitôt après le présent compte-rendu reçu, leur *autographe* et *portrait photographié*. Ceci est vraiment obligatoire.

EN VOI.

Et maintenant, notre compte-rendu est terminé, un peu brusquement peut-être pour sa longueur. Il n'est ni complet, ni parfait, tant s'en faut. Pour être complet il lui faudrait des proportions bien plus considérables ; et si l'on voulait un compte-rendu parfait, il aurait fallu en confier la rédaction à un autre qu'à nous.

Quant à nous, connaissant un peu nos moyens, nous avions surtout l'intention de faire un *procès-verbal :* c'est à quoi nous avons travaillé. Puissions-nous avoir réussi à donner de vos belles fêtes du 25 et 26 Juin 1878, une histoire qui ne soit pas trop incomplète. C'est tout ce que nous pouvons espérer. Nous n'avons jamais eu l'espérance, ni la prétention, de pouvoir être un chroniqueur digne des événements dont nous avions à fixer et conserver le souvenir.